



Contre l'infini

Gregory Benford

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

présence du futur

gregory benford

contre l'infini



denoël

GREGORY BENFORD

*Contre
l'infini*

roman

traduit de l'américain par Monique Lebailly

DENOËL

Titre original :

AGAINST INFINITY
(Timescape Books, New York)

© 1983, by Abbenford Associates, Inc
et pour la traduction française

© 1983, by Éditions Denoël
19, Rue de l'Université, 75007 – Paris.

ISBN original : 0-671-46491-4.
ISBN : 2-207-30364-0.

À James Alton Benford

Première partie

Au-delà de Sidon

Ils sortirent de Sidon par petits groupes crissant et cliquetant sur la plaine cramoisie tassée et comme usée. La glace, près de la station, avait à la chaleur des atterrissages des navettes orbitales et des gaz d'échappement des tracteurs, fondu, puis gelé et fondu de nouveau, si bien qu'elle était maintenant marbrée d'éclaboussures de toutes les couleurs et largement tachée d'impuretés. Ils s'engagèrent sur la glace craquante et piétinée, et le jeune Manuel était avec eux. Dans les véhicules lents qui soufflaient et ahañaient, les hommes chantaient et se bouscullaient, et bientôt le smeerlop et le whisky se mirent à couler, comme d'habitude.

Manuel avait treize ans. Il ouvrait de grands yeux sur tout ce qu'il voyait. Cela faisait cinq ans qu'il attendait ce jour et les entendait parler des arêtes de glace et des rivières d'ammoniaque, de ce sol qui fondait traîtreusement sous les pieds. Blotti contre un radiateur, il les avait écoutés soir après soir, ne sachant s'il devait les croire mais attentif à la moindre de leurs paroles, par peur d'oublier un détail dont il aurait besoin plus tard, déjà conscient que tout ce que l'on a appris peut servir un jour, si l'on sait attendre. Ce qu'il connaissait le mieux, c'était l'immensité de ces régions désertiques dans lesquelles ils s'introduisaient en rampant : plus étendue qu'aucune des chétives colonies humaines, vaste et puissante, elle avait une raison et une logique qui lui étaient propres. Ganymède... le plus grand satellite du système solaire offrait presque autant de terres et de glaces que la vieille Terre arasée, mais fraîches et inviolées jusqu'à il y a deux cents ans. Manuel les écoutait et pensait à l'incommensurable désert vierge et il savait que leurs propos étaient creux, quels que soient ceux qui parlaient : les nouveaux venus de la Terre qui étaient arrivés en nombre peu d'années auparavant, pressés de tailler et de creuser les énormes montagnes de glace à la recherche de métaux et de filons d'éléments rares ; les biotechniciens qui apportaient les animaux métaformés, certains que les bêtes trouveraient là un nouveau poste où aboyer, travailler et soulager les humains de leur fardeau ; les colons plus anciens (comme Petrovitch) qui avaient élevé les grands dômes hydroponiques et qui maintenant fredonnaient à l'intérieur en faisant pousser la nourriture et en tissant les organiques, assez stupides pour croire qu'ils avaient plus d'empire sur les immenses déserts glacés que ceux qui venaient de descendre de la navette ; les plus anciens, les hommes et les femmes que l'on avait expédiés dans les premières fusées d'appoint à fusion pour soumettre cette terre à la

pioche et au feu ; et les plus vieux, parmi lesquels Manuel ne connaissait que le vieux Matt Bohles, à la voix lente et rocailleuse, au dos voûté, qui parlait peu et dont les yeux catarrheux brillaient lorsqu'il contait des histoires ; toutes les vagues d'humains qui étaient venues s'échouer sur la face de Ganymède, mais dont la plupart s'étaient retirées, ne laissant derrière elles que ceux qui avaient la force d'endurer, l'humilité d'apprendre, et qui étaient capables de combattre le terrible froid toujours présent.

Dès les premières heures, son vernis de benêt qui croit tout savoir s'écailla. Il les regarda s'imbiber de smeerlop et il en tâta même un peu, avec le sourire, mais il était trop jeune pour l'aimer, et il pensa, quelque peu soulagé, que c'était mieux comme ça. Dans l'atmosphère confinée de la cabine, il avait l'impression que la sueur et l'odeur nauséabonde des hommes se refermaient sur lui et il se contenta de contempler par les grands hublots la plaine grêlée où chahutaient les animaux améliorés et servo-commandés. Le soleil, grand comme une pièce de monnaie, arrachait des couleurs à leurs carapaces, du bleu vert miroitait dans l'acier, un jaune mouillé collait à la céramique. Ils gambadaient de joie d'être une fois de plus hors de Sidon, loin des dômes où ils courbaient le dos sur les corvées d'agro, avec pour seule récompense pendant les temps de repos les plaisirs émoussés de la nourriture et du sexe, des dessins animés et des sensos. Rien de tout cela ne valait la jouissance de s'ébattre, libre, dans l'air raréfié de l'extérieur, de galoper autour des tracteurs si lents, de siffler et jacasser et échanger des cris inarticulés dans le froid mordant. Ils étaient depuis tellement longtemps dans leurs servo-nasses en multiplexe que Manuel pouvait à peine se souvenir de leurs corps d'origine. Petiot était peut-être un chimpanzé et le Baron, une espèce de chien de race, c'est à peu près tout ce qu'il pouvait dire. Le reste, c'était des porcs ou des dauphins, ou n'importe quoi d'autre. Souvent, les animaux eux-mêmes n'en savaient rien. Leurs corps tronqués, leurs cervelets accrus et leurs cerveaux gonflés pour plafonner à un Q.I. humain de 40 les déconcertaient, mais ils se sentaient plus intelligents qu'avant et ils étaient avides de se servir de leurs capacités. On les avait skinnerisés⁽¹⁾ pour obtenir d'eux un comportement doux et servile. Ils accomplissaient volontiers des corvées dont un homme n'aurait pas voulu, et qu'un robot n'aurait pas pu, faire, et ils mettaient à travailler une ardeur inextinguible.

« C'est bien de les avoir laissés venir, dit Manuel à son père, le colonel Lopez.

— Ouais. Veille à ce qu'ils ne se fassent pas aspirer par les chenilles ou qu'ils ne viennent pas trébucher sur les marcheurs. »

Ils grimpaient, en épingles à cheveux, le flanc affaissé de la chaîne de collines et, en regardant derrière eux, ils pouvaient discerner Sidon

étalée, miroitant comme un foulard orné de pierreries jeté là, en passant, par un géant. La conversation reprit. Comme d'habitude, on parlait de contrôler les jeannotlaps et les mange-roc et les véloces gorgés d'ammoniaque et les chenillards qui transformaient le méthane, car c'était là le but apparent de cette expédition annuelle. Mais bientôt les propos dévièrent, comme attirés par le même courant qui les traversait tous, vers le gibier d'élite, le meilleur sujet de conversation et de réflexion, alors qu'à l'extérieur basculaient les étendues désertes d'un blanc bleuté. Il les avait déjà entendues auparavant, ces voix calmes, pleines d'importance et volontairement détendues ; tandis qu'ils laissaient loin derrière eux la station, les souvenirs flottaient en elles comme les bulles qui viennent crever à la surface d'une mare profonde. Lorsqu'il n'était encore qu'un petit garçon, il avait écouté ces histoires dans des baraques de squatters à peine capables de retenir leur pression et dans des dômes agricoles ; dans les ateliers fétides de l'odeur des copeaux de métal et des crachats aigres ; dans les salles de séjour où les femmes qui avaient autrefois participé à des chasses en parlaient aussi, mais pas de la même façon ; et dans les cuves de croissance où les hommes tranchaient dans la masse inerte de la viande de dinde, toujours aussi grosse qu'un marcheur, et qui exhalait un suintement lustré et gras... Il avait entendu d'effroyables histoires et vu les rares photos téléfax tout écornées, et su que ce qui s'abattait sur lui appartenait à une ère bien antérieure à tout ce qu'il pouvait connaître. Il sentait que quelque chose attendait le moment où on lui permettrait enfin de sortir de ces petites incrustations insignifiantes dont l'homme avait éclaboussé la face muette de Ganymède, où il pourrait enfin sortir pour prendre part à l'élimination des faibles créatures mutantes, et découvrir dans les vastes étendues désolées la chose qui l'attendait, qui n'était qu'une partie de ce que Ganymède réservait aux humains. Parce qu'il était né ici, il en avait hérité bien plus sûrement que les Terriens arrivés depuis peu. On lui avait légué, sans qu'il l'ait encore vu, le grand artefact lumineux, avec sa balafre dentelée due aux faisceaux-e et ses galets de roulement en forme de V, qui sur des millions de kilomètres carrés du satellite s'était gagné un nom qui éveillait beaucoup de respect et un peu de terreur, car il n'était pas semblable aux autres spécimens du travail des étrangers, dévastés, usés par le temps, répandus à travers tout le système des satellites de Jupiter. On l'avait appelé l'Aleph. C'était un juif qui lui avait donné ce nom en blanc, le nom de la première lettre de l'alphabet hébreu ; une voyelle neutre qui annonçait la nature opaque de cette chose trapue et gravide, cette masse sur laquelle les humains avaient essayé d'écrire avec leurs couteaux et leurs tracteurs, qui n'y avaient laissé aucune marque. Un nom neutre, et cependant c'était l'origine d'une longue légende de

dômes éclatés et pillés, de marcheurs, de tracteurs et même d'avant-postes tout entiers rejoints, écrasés et piétinés tandis qu'ils avançaient, en marche vers quelque oubliée mission ; ou de maisons et de cabanes volant en éclats lorsque la chose se relevait de la glace où elle demeurait, de murs rompus par le soulèvement du sol lorsqu'elle se libérait de la glace et que jaillissait sa face anguleuse... dépourvue d'yeux, avec seulement des ouvertures en dents de scie pour marquer ce que les hommes avaient, dans leur ignorance, décidé d'appeler un visage, lui ôtant ainsi quelque bribe de son étrangeté... débouchant de nouveau à la pâle lumière du soleil, cherchant, cherchant toujours des matériaux dont les hommes avaient aussi besoin et qui composaient leurs maisons et leurs usines et qu'ils étaient ainsi forcés de défendre, sans succès, contre le mythe qui attaquait pour se procurer des métaux et des roches rares ; l'Aleph ne faisait aucune distinction entre ce que les hommes possédaient et ce qu'offraient les plaines dénudées, si bien que cela prenait les choses où ça les trouvait, perpétuant ainsi la légende d'alarmes ignorées et de pièges balayés et d'armements servos fracassés et d'animaux estropiés et d'hommes et de femmes blessés et de lasers et même de faisceaux électroniques tirés pour rien à bout portant. L'étranger, absorbant tout et ne donnant rien, faisait fi des piteuses tentatives des hommes pour le tuer et sans s'arrêter poursuivait son chemin... au long d'un couloir de ruines et de destruction qui avaient commencé avant la naissance de Manuel et même avant le vieux Matt, l'énorme chose marchait à pas pesants, sans hâte mais avec une détermination impitoyable, comme une machine et pourtant aussi comme un homme, avançant éternellement sur une voie que les humains ne pouvaient deviner, elle passait à jamais dans les rêves du jeune garçon, cette immense et immémoriale forme d'albâtre.

Aux yeux de Manuel, elle s'élevait au-dessus du désert de glace et de pierres et devenait plus vaste que la vacuité stérile, plus importante que cette lune d'un gris d'ardoise que les hommes avaient commencé à égratigner. Il avait vu les ornières dans la glace et même, une fois, nettement découpée dans la roche, l'empreinte en forme de delta que l'Aleph laissait parfois, là où un appendice qui pouvait être un pied ou peut-être une espèce de bouche – personne ne savait – avait mordu et arraché quelque chose du sol, en se déplaçant par des moyens que même les caméras ultra-rapides ne pouvaient fixer, glissant parfois, ou se contentant de marcher lourdement comme balançant d'un côté à l'autre l'énorme poids de son corps irrégulièrement taillé et creusé, grenu et pourtant pas rocheux puisque sa couleur changeait au long des années, si bien que les vieilles empreintes révélaient un bord couleur crème à luminescence mouvante, et puis au fur et à mesure que les hommes le traquèrent plus habilement et apportèrent des

instruments d'optique plus précis et que les équipes scientifiques descendirent des satellites de recherche plus rapprochés de Jupiter, ils fixèrent mieux son image. Il était plus gros que cinq marcheurs réunis et utilisait de nombreuses manières de se déplacer ; des extrusions fortes et rapides qui ressemblaient à des jambes ; des répulseurs électromagnétiques qui enfonçaient leurs champs dans des fragments de météore riches en fer et les lançaient derrière lui ; des tarières pour franchir la glace ; quelque chose comme un propulseur à hélice qui pouvait lui faire traverser l'épaisse neige fondante et fondue sous-jacente à la plaque de glace de soixante-dix kilomètres d'épaisseur qui recouvrait Ganymède ; des chenilles d'un côté ; des champs de lévitation... tous prêts à être utilisés si nécessaire et qui portaient imperturbablement la chose par-delà les bandes d'hommes hurlant et les meutes d'animaux servos mais inutiles, au travers du métal et de la roche comme s'il s'agissait de beurre, malgré les équipes de scientifiques avec leurs traquenards soigneusement élaborés et leurs torrents d'électricité paralysante, à travers des générations de plans inefficaces et d'expéditions qui tentaient de l'étudier, de le ralentir, de l'arrêter, de le tuer. La vengeance était partie intégrante de la légende : les dettes à lui faire payer pour les stations ruinées, les membres coupés, les vies brisées et les tourments supportés, la misère humaine se répandant interminablement à chacun de ses réveils. Mais après des générations, les scientifiques découvrirent sur les satellites plus éloignés de Jupiter des artefacts plus intéressants... ou moins dangereux... et ils partirent étudier des choses qui ne bougeaient pas, qui ne les blessaient pas ou ne les dédaignaient pas. L'Aleph les dépassait et ils inventèrent une théorie selon laquelle il s'agissait d'une chose errante dépourvue d'intelligence, endommagée mais toujours dangereuse, qui ne remplissait aucune fonction, sauf le simple fait d'exister et qui avait été abandonnée là il y avait des millénaires par des étrangers dont on ne savait rien. Ceux-ci avaient construit un dispositif capable d'ensemencer Jupiter d'une vie simple et comestible... ils avaient remodelé des lunes entières, établi les fondations d'une utilisation future dont le temps n'était pas encore venu. Une fois ces artefacts inertes catalogués, les hommes et les femmes qui luttèrent pour survivre sur les satellites pourraient les oublier. Ils étaient seuls aux frontières de l'univers humain, acculés à un infini qui ne tolérait pas la contemplation. Les scientifiques abandonnèrent l'Aleph à des recherches ultérieures, espérant peut-être qu'il s'épuiserait et mourrait et deviendrait un objet paralysé que l'on pourrait étudier sans danger, comme les autres.

Petrovitch l'appela. « Hé, petit Lopez ! On se fait quelques beignets ? »

Manuel alla l'aider à préparer le repas. Il ne rechignait pas au

travail et savait que c'était une qualité qui l'aiderait à s'en sortir en des temps où l'intelligence ne saurait suffire, aussi s'y acharnait-il et l'avait-il faite sienne. La grêle crépitait sur la coque du tracteur. Il contempla le paysage tout en coupant les cylindres de légumes moulés sous vide, goûtant le souffle chaud du ventilateur de la cuisine tandis qu'au-dehors un lent crachin tombait, en provenance du nord. C'est avec cette image qu'il se remémorerait sa première intrusion dans les étendues sauvages... l'arrivée d'un mur de grêlons d'eau et de gouttes d'ammoniaque, moins d'ammoniaque qu'auparavant, maintenant que les véloces s'en nourrissaient et pétaient dans l'eau des composés solubles moins hostiles à l'homme. Le soleil se levait – pour douze heures seulement du « jour » de Ganymède qui s'étirait sur une semaine –, allongeant des ombres bleues sur le fond plat du vaste cratère. Manuel était dans le tracteur de tête qui, si l'on faisait abstraction de ses craquements, semblait en suspens, comme un unique navire plan, solitaire, sur une mer placide en attendant la marée. Le véhicule ballottait sur sa route comme Manuel s'imaginait que devaient le faire les bateaux, bien qu'il n'ait jamais vu d'océan et n'en verrait sans doute jamais. Le vieux Matt s'avança pour avoir un peu de soupe et le vit regarder le bord lointain du cratère approcher comme s'il s'élevait d'une plate nudité et ouvrait les bras pour étreindre la petite troupe.

« Tu as apporté le chassepot. »

Ce n'était pas une question que le vieux Matt posait. Il avait le don de savoir ce que seraient les choses, si insignifiantes soient-elles, aussi ses questions n'étaient-elles que des déclarations auxquelles on acquiesçait d'un signe de tête.

« Ça ne sert à rien contre lui, murmura Manuel. Je ne sais pas pourquoi je l'ai apporté.

— Pour t'entraîner. On a toujours besoin de s'entraîner. Le coup ne servira à rien, mais le but, si. »

Petrovitch les entendit et cria.

« Ne me dis pas que tu t'imagines que tu as déjà une chance ? Tu me fais rire. Seulement, je devrais plutôt pleurer. »

Manuel dit : « Attendez. Je ne veux pas dire que...

— Mais si ! Tous les jeunes gars qui viennent ici ont bien l'intention de le *tuer*. Seulement, écoute-moi bien. »

Petrovitch se pencha en avant, la bouteille sur le genou, et l'air s'empuantit devant lui.

« Tu te figeras dur comme fer quand tu le verras. Et ça ne va pas tarder.

— Une microseconde, peut-être, murmura le major Sanchez.

— Sûr ! Mais écoute. T'auras encore de la chance si tu le vois.

— Je sais.

— Il arrive, *ziiip*, il est parti. »

Le vieux Matt dit doucement.

« Pas toujours.

— Oh ! bien sûr ! Des fois, il prend son temps, il piétine quelqu'un.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ce n'est pas vrai, en tout cas, fit remarquer le colonel Lopez. Il ne fait pas exprès de blesser les gens. Les statisticiens l'ont bien montré.

— Écoute, c'est bien plus intelligent que tous ces statis... statis...»

La liqueur d'un vert brunâtre avait empâté sa langue. Petrovitch cligna des yeux et referma la bouche, s'abandonnant aux effets du smeerlop.

« Il n'a donné aucun signe qu'il était plus intelligent, aucun, dit Manuel.

— Je pense surtout que nous ne sommes pas venus ici pour régler cette question », dit clairement le père de Manuel. Il était le chef et c'était à lui à donner le ton à la conversation. « Nous devons tester les nouvelles mutations, les éliminer et peut-être ramener quelques échantillons vivants.

— Ou morts, dit le major Sanchez.

— C'est vrai. Ou morts. Mais vous savez tous que l'inspection ne nous permet pas de chasser pour le plaisir.

— Il y a beaucoup de chenillards », chuchota le major Sanchez, afin que le colonel puisse faire comme s'il n'avait pas entendu ses paroles.

« Nous avons encore besoin d'eux. Il leur reste encore beaucoup de roches à briser. »

Le colonel se tourna vers Sanchez.

« Nous tirons juste sur les mutants, si ? Pas sur les bons chenillards.

— Bien sûr que non, j'étais seulement en train de penser que...

— Pense à autre chose », gronda le colonel Lopez, et cela mit fin, pour un temps, à la conversation.

Ils poursuivirent leur route. Au-delà des remparts en ruine, autrefois déchiquetés, de l'ancien cratère. Par une vallée sillonnée de pierres culbutées prises dans des congères couleur feuille-morte. À travers une plaine chaotique encore grêlée de cratères que l'atmosphère raréfiée et qui s'échauffait n'avait pas encore effacés. Finalement, ils arrivèrent au premier camp, et le garçon venait de traverser les terres désolées comme si elles s'étaient ouvertes momentanément pour l'accepter et puis s'étaient refermées derrière lui, scellant les lèvres du monde afin qu'il n'y ait plus, dans toutes les directions, que la glace barbouillée, les roches nichées dans les collines et la pluie et la grêle incessantes qui apportaient à cette lune le premier soupçon de ce que l'air lui vaudrait lorsque les humains en

auraient terminé avec elle. Rien de tout cela n'était étranger à Manuel, car il y avait souvent pensé, et imaginé comment cela serait. Le camp consistait en un baraquement plein de coins et de recoins, avec des joints grossièrement assemblés et des compresseurs qui grognèrent et gémirent lorsqu'on les mit en route. Il fallut des heures pour le chauffer et il travailla avec les autres à réparer les fuites nouvelles et à retaper les circuits, pénétré peu à peu de la bizarre impression qu'il vivait là des faits qu'il connaissait déjà. Il mangea les rations de campagne qui provoquèrent les jurons des hommes et qu'il trouva délicieuses, différentes de la nourriture de Sidon, mais fortement épicées par Cong, le cuisinier. Il dormit dans un sac de couchage en fibres grossières qui datait de l'époque où l'on coupait le chauffage la nuit pour économiser les ergs, et il le trouva plus chaud que son lit, à la maison. Le froid qui s'infiltrait implacablement faisait craquer la cabane. Il avait l'impression qu'un poids essayait de percer et d'écraser les minces couches que les hommes emportaient avec eux. Cela le gardait éveillé. Un vent léger gémissait dans les coins et il écoutait pour voir s'il entendait autre chose, et pendant qu'il tendait l'oreille, il tomba endormi. Après un intervalle intemporel, le matin arriva. Les hommes se mirent à grogner et à tousser, puis commencèrent à se lever et à taper des pieds pour rétablir la circulation.

Au petit déjeuner, ils eurent du raifort, du café et de la dinde. Les odeurs fortes se mêlaient, excitant l'estomac de Manuel jusqu'à le faire gronder. La volaille était bonne... d'épaisses tranches découpées sur le vieux morceau, là-bas, à Sidon, de la viande qui contenait encore des cellules de la première dinde qui avait survécu au voyage. Pendant des années, les familles de la première station, venues du Mexique, s'étaient nourries presque exclusivement de cela.

Les hommes mangèrent avec attention, en faisant claquer leurs lèvres et en parlant à peine... jusqu'à ce que le colonel se mette à passer brièvement en revue les tâches du jour.

Petrovitch murmura : « Colonel, j'aimerais mieux jeter un coup d'œil sur les mutations des chenillards. »

Avant que le colonel Lopez ait pu répondre, le major Sanchez dit d'un ton irrité : « Tu as entendu ce qu'on a dit hier soir.

— Euh. Je m'en rappelle pas.

— Tu te rappelles que tu t'es versé du smearlop dans le gosier, hein ?

— Le meilleur des suédois. Une teneur insignifiante en alcool. »

Le major Sanchez grogna. « Le mot est beau, "insignifiant". On peut dire que tu l'es devenu – *cojones* – t'inquiète pas. Si tu ne...

— Laisse-le tranquille, dit doucement le colonel.

— Je n'ai pas envie d'avoir à côté de moi un type à la gueule de bois qui tire sur des chenillards.

— Je le redis pour la dernière fois. » La voix du colonel était sévère. « Ce sont des véloces que l'on nous a dit d'éliminer, c'est d'eux que nous allons nous occuper. »

Petrovitch murmura : « Ces horribles trucs. Des mille-pattes blindés de la couleur d'un tas de merde. »

Le major Sanchez dit : « Hiruko les a fabriqués pour qu'ils travaillent, pas pour en faire des animaux familiers.

— Vous n'en avez jamais senti un ? Ça réussit à rentrer dans votre combinaison, c'est à faire vomir.

— Tu peux être malade pendant ton jour de repos. Nous ne sommes pas payés pour critiquer. »

Le major Sanchez éclata de rire.

« Si, et on se rappelle ces nettoyeurs que tu voulais que Sidon adopte, hein Petrovitch ? »

Un petit rire jaillit tout autour de la table.

« Gros comme un ours, qui renversait les gens pour ramasser les

ordures...

— Nous pouvons y aller, maintenant ? » fit brusquement Petrovitch en se levant. « On n'entend que des imbécillités ici. »

Ils s'éparpillèrent autour du camp, dans le territoire situé au sud du cratère Angeles. Le colonel surveilla la prise d'échantillons, ce qui fut bien vu des hommes car c'était un boulot ennuyeux et méthodique, et ils avaient déjà suffisamment de travail de ce type à Sidon. Puis ils partirent à la poursuite des véloces. L'ingénierie bio avait sorti un topo sur eux cinq mois auparavant. Les véloces avaient été conçus pour absorber des composés à base d'ammoniaque et pour les transformer en composés oxy-disponibles. Ils cherchaient leur nourriture puante dans les ruisseaux et les mares, ou mâchaient de la glace quand ils étaient trop poussés par la faim, et puis ils chiaient régulièrement d'âcres jets qui, prétendaient les Bios, seraient avec le temps bons pour les plantes et même pour les animaux. L'ennui, c'était que la longue chaîne d'ADN des véloces ne faisait pas de bonnes copies. Ils s'accouplaient furieusement. La moitié de leur progéniture était, depuis peu, déformée ou démente, ou ne mangeait pas les bons composés. Les Bios récupéraient les espèces variantes non souhaitées qui se nourrissaient des excréments des autres, comme des cochons fouillant du groin dans des bouses de vache.

Il y avait à cela deux ripostes possibles. Les Bios pouvaient fabriquer un troisième animal qui rivaliserait avec les véloces mutants. Cela introduirait une complication de plus dans la biosphère, et des réactions secondaires imprévues. D'autre part, les Bios pouvaient embaucher les colons pour qu'ils mettent fin aux mutations par la chasse. Le colonel avait entamé des négociations avec Hiruko, l'autorité centrale des Bios sur Ganymède. La comptabilité entre Sidon et Hiruko n'était pas simple. Manuel se souvenait que son père avait veillé, devant son terminal, les sourcils froncés, tirant sur sa moustache et jurant tout seul. Lorsque le jeune garçon avait vu son père ainsi, il lui avait été difficile de croire qu'il s'agissait du colonel, une figure distante qui s'attirait automatiquement le respect de tous les habitants de Sidon. Inconsciemment Manuel sentait que c'était son père qui s'agitait et se tracassait tard le soir, et le colonel, un personnage totalement différent, qui concluait un marché avec le central d'Hiruko. Il avait obtenu un bon prix pour que Sidon parte à la chasse des mutants. C'était cette solution qui l'avait emporté parce que la chasse revenait moins cher que la fabrication d'un troisième animal.

Au matin, Manuel sortit avec le vieux Matt, qui n'était plus rapide et qui avait la patience d'enseigner. Un marcheur les déposa à quinze clics de la base. Ils sortirent au niveau d'un arroyo de glace. Ils se penchèrent pour fixer leurs joints d'étanchéité et un brouillard s'éleva autour d'eux tandis que le marcheur s'éloignait en martelant le sol.

L'air raréfié était plein de vapeurs orange qui s'élevaient lorsque le soleil minuscule effleurait la lointaine paroi. Il n'y avait pas beaucoup de vie, sauf quelques mange-roc qui grattaient les cailloux. Ils ressemblaient à des oiseaux à quatre pattes, picorant la glace de leur bec en forme de burin et avalant automatiquement, animaux-machines bien au-delà des préceptes de Darwin tributaires du temps. Ils avaient peu de défense contre les prédateurs ; les gauches formes grises ne levèrent même pas la tête lorsque les hommes arrivèrent d'un pas pesant. Ils s'éparpillèrent pourtant quand le vieux Matt traîna les pieds dans les cailloux ; ils étaient aveugles mais pouvaient vaguement « entendre » par leurs pieds.

Manuel aperçut le premier véloce qui buvait à grand bruit dans un ruisseau, mais il était normal : une chose aplatie avec des pattes de crabe et une bouche qui n'était qu'une tache floue. Il les ignora. Ils marchèrent pendant une heure sans voir autre chose que des plaques de roche et de glace et une rigole creusée, des années auparavant, par un tracteur à hydrogène, et qui maintenant était asséchée. Les collines s'étaient effondrées, la vallée s'élargissait en une plaine et ils virent un troupeau de véloces qui aspiraient furieusement les mares de vapeur condensée, tout là-bas, dans les ombres bleues. C'était une scène paisible et tranquille. Le vieux Matt les désigna du doigt. Très loin, ricochant parmi les monticules, Manuel distingua des formes jaune pâle et aplaties.

« Soulève lentement ton chassepot. Relève-le obliquement et tiens ferme.

— C'est joliment loin. Je ne pense pas pouvoir les atteindre.

— Ils viennent vers nous. En suivant les normaux, ils vont passer au-dessus, sur notre gauche. Tiens bon, ils ne nous échapperont pas. »

Effectivement, les mutants arrivèrent rapidement, dissimulés par les normaux, cherchant avidement parmi les rochers et les saillies de glace. Il y en avait cinq, tous marqués de raies et de points rouges et blancs, légèrement différents d'un sujet à l'autre. Ils avançaient par saccades, avec une énergie et un élan aveugles.

« Ils ont évolué vite, murmura doucement le vieux Matt. Ils ont déjà leur crête d'accouplement... tu la vois, sur le premier ?... et regarde la vapeur qui s'élève de leur merde. »

C'était une émanation d'un rose nacré.

« Ils reconvertissent les saloperies des véloces en composés ammoniaqués ? demanda Manuel.

— Ou en quelque chose de pire. » Le vieux Matt les reluqua. « Tu t'occupes du dernier.

— Celui de tête est plus près.

— Bien sûr. Et quand ils vont le voir tomber, ils s'éparpillent. Faut toujours les prendre à revers. »

Manuel leva le petit fusil lentement, pour ne pas les alarmer. Il visa, ferma à demi les yeux et amena dans le viseur une forme qui baissait la tête et plongeait du bec, avalant à la hâte chaque morceau d'excrément. C'est dégoûtant à voir, pensa le jeune garçon, mais à bien y réfléchir, tout ce qui est vivant mange la merde de quelque chose d'autre, au bout du compte.

Il tira. Le vélocé anormal s'effondra. Manuel passa au suivant et le vit se désintégrer sous les coups du vieux Matt. Alors le groupe entendit ou sentit quelque chose car ils se dérobèrent de-ci de-là, sautillant sur leurs rapides petites pattes, se précipitant dans les ombres bleues. Manuel précéda l'un d'eux et tira trois fois, arrachant un bref jet de vapeur à la glace chaque fois qu'il le manquait. Il l'attrapa juste au moment où l'animal allait pénétrer dans l'ombre d'une grosse pierre. Le faisceau traversa proprement la carapace brune. *Bien*, pensa-t-il. Il ramena le fusil en position mais il n'y avait plus rien sur quoi tirer. Le vieux Matt avait abattu les autres.

Il se sentait tout fier de lui en reprenant la longue marche vers le camp. Ils rencontrèrent un autre troupeau en fin d'après-midi, surprenant les mutants dans une ravine, mais les anormaux coururent se mêler aux autres véloces, et le vieux Matt écarta brusquement le chassépot du garçon avant qu'il puisse tirer.

« Les ordres des Bios sont formels ; il ne faut pas tuer les sujets normaux.

— D'ac. »

Manuel se remit en route le fusil brandi, observant les animaux qui se précipitaient à couvert.

« Le cran de sûreté. »

Manuel répondit : « Je pourrais en choper un qui débucherait.

— C'est comme ça, quand on essaie d'en avoir un de trop, qu'il y a des pieds emportés et des ventres ouverts. »

Humblement, Manuel diminua la puissance et plaça le cran de sûreté, en détournant délibérément les yeux du troupeau stupide et froussard qui cherchait toujours à se cacher. Il poursuivit sa route en traînant les pieds, un demi-pas derrière le vieil homme, dans le matin luisant de Ganymède, se dirigeant automatiquement vers le camp grâce au signal incessant du radiogoniomètre.

Une semaine s'était écoulée lorsque le vieux Matt et lui entendirent les animaux. Ils étaient sortis tous les deux, chassant les troupeaux de véloces lorsqu'ils en rencontraient, et le vieil homme enseignait à Manuel comment il fallait se déplacer et où se trouvaient les traquenards encroûtés de glace qui avaient été creusés des années auparavant par les autochenilles à hydrogène et comment un homme pouvait tomber à travers la fine couche de glace et se briser une jambe, malgré l'infime gravité de cette lune. Un troupeau de véloces

avait jailli devant eux et le garçon avait abattu deux des anormaux... une espèce laide et décolorée dont les sujets s'étaient enfuis en vacillant et précipités parmi les autres pour leur échapper... avant que les mutants se mêlent au reste.

« C'est mauvais signe. Ils en savent déjà assez pour faire ça.

— Pourquoi est-ce que les Bios ne programment pas les normaux pour qu'ils se retournent contre les mutants ?

— Ils n'ont pas envie de leur donner des traits de survie hautement développés. Ce sera encore plus difficile de les tuer lorsque nous introduirons de bonnes formes de vie, celles qui établiront une écologie stable.

— Bof », dit Manuel plein de lui-même, avec une désinvolture étudiée, « cela nous ferait plus de proies à chasser et...

— Écoute... »

Par leur radio à court rayon d'action leur parvint un bredouillement, un murmure bas, presque indiscernable des parasites des ceintures aurorales de Jupiter. Cependant Manuel distingua les aboiements passionnés et les cris de la meute, chœur confus mais empreint d'une grande âpreté, chaque voix représentant un animal bien particulier, chacun réagissant avec sa propre énergie fiévreuse. Il n'avait pas besoin de demander ce qui les faisait crier ainsi. Il s'empara maladroitement de son arme tout en sachant qu'elle serait inutile et que ce n'était qu'un simple geste. Mais il était important qu'il fasse ce geste, et qu'il attende haletant, et qu'il voie, en imagination, ce que les jappements et les grognements et les caquetages poursuivaient : la chose qui traversait les champs de glace comme une fumée, poussée par un élan aveugle, la mouvante forme d'albâtre. Le vieux Matt lui avait enseigné à incliner son fusil vers le haut et à attendre, sans un geste, à guetter en utilisant sa vision périphérique, sans bouger la tête. Il demeura immobile, essayant de sentir le tremblement attendu, un grondement, un scintillement de la lumière, qui pourraient lui dire, l'avertir... Les voix des animaux semblaient plus proches mais pas plus fortes... leurs cris s'étaient élevés trop haut et avaient pris un accent de confusion et de soumission à l'inévitable, les bêtes n'étaient pas encore fatiguées mais s'alanguissaient d'une manière que le jeune garçon ne pouvait nommer mais qu'il ressentait bien.

Il mit son casque en contact avec celui du vieil homme et chuchota, pour ne pas utiliser la radio de sa combinaison : « Il vient par ici ? »

Le murmure confus des cris atteignit son maximum sans jamais se résoudre en une voix claire, et le son diminua. Le vieux Matt n'avait pas répondu. Il tourna peu à peu le cou afin que Manuel puisse voir son visage et il secoua la tête, non, avec un air de vigilance tranquille.

Les animaux n'émettaient plus qu'un faible bourdonnement, vaincu, qui s'en allait. Le vieux Matt sourit.

« Il ne les a même pas remarqués. Il n'a même pas été plus vite.

— Il est ici, tu te rends compte ! C'est la première fois qu'on le voit depuis, combien de temps, presque un an.

— La première fois qu'on le sait. Souvent, personne ne dit rien.

— Il est à la recherche de quelque chose ?

— Peut-être. Quelque minerai dont il a besoin pour se ravitailler, se régénérer, je ne sais pas. Il n'a pas l'air d'avoir besoin d'énergie. À moins qu'il n'ait un brûleur à hydrogène à l'intérieur et qu'il ne filtre des isotopes tirés de la glace.

— Ouais, et s'il a besoin de quelque chose par ici...

— Il n'a pas besoin de quelque chose à ce point-là. »

Il embrassa du regard la vallée accidentée qui s'étendait devant eux, sans beauté ni mouvement, et il regarda Manuel. Dans son visage usé, à moitié orthopédique, ses grands yeux lumineux bougeaient avec fluidité. La joue et la mâchoire artificielles brillaient même dans cette faible lumière, et sa véritable peau était ridée comme un vieux morceau de papier froissé. C'étaient les yeux qui semblaient le plus vivants, le moins marqués par les longues décennies que son visage avait endurées – ce siècle qui était passé presque sans qu'il s'en aperçoive –, les blessures et les radiations et la sueur et le labeur douloureux qu'il avait supportés et auxquels il avait survécu.

« C'est vrai, il n'a besoin de rien. Il est coincé ici, je crois bien. Sans fusée pour l'arracher à la gravité. Impossible de se mettre en orbite. Il a été blessé, il y a longtemps, et maintenant il doit se déplacer dans les eaux, en dessous de nous, et à travers la glace, comme un homme qui ferait les cent pas dans sa cellule, creusant son chemin dans les pierres du sol mais ne s'arrêtant jamais. Je parie qu'il lève les yeux vers les étoiles et pense et désire remonter là-haut. Mais qu'il ne le peut pas. Sa guérison n'est pas achevée, ou il l'aurait déjà fait. Alors il erre. Non parce qu'il a besoin de quelque chose mais parce qu'il vient jeter un coup d'œil au-dehors. Voir ce qu'il y a de nouveau. Voir quelle sorte d'hommes il y a ici cette année et ce qu'ils font et s'il y a un nouveau servo-animal, ou une nouvelle machine, que nous avons conçus contre lui, et qui seraient plus efficaces que tous ceux qu'il a distancés ou brisés ou bousculés pendant tant d'années. Il est peut-être curieux ou il suit simplement une piste. » Il haussa les épaules. « Mais tout cela, c'est une manière d'en parler qui n'a de sens que pour nous, et il y a une chose dont je suis sûr... c'est que lui n'a pas de sens. Et n'en aura jamais. »

Les animaux étaient partis maintenant et il n'y avait plus rien sur leur radio.

« Ils vont courir après lui jusqu'à ce qu'il ait vu ce qu'ils valent.

Alors il s'enterra, en creusant tout droit sur soixante-dix clics, ou plus s'il le veut, jusque dans la neige fondante et l'eau dont cette glace n'est que l'écume... et voilà. Il disparaîtra. Jusqu'à ce que l'envie le prenne de revenir.

Lorsqu'ils atteignirent le camp, les animaux étaient déjà là, blottis les uns contre les autres, comme pour se tenir chaud, serrés contre le mur de la cabane. Ils étaient tous rentrés une heure auparavant, sauf Petiot. Une pluie grise s'était mise à tomber, et de petits nuages qui ressemblaient à des vesses-de-loup s'avançaient majestueusement, en provenance des régions plus chaudes du Sud où d'énormes quantités de méthane et d'ammoniaque se vaporisaient sous l'effet des autochenilles à hydrogène. Le vieux Matt s'accroupit à côté du tas d'animaux pour caresser un flanc de céramique jaune. Ils remuèrent tous, se frottant les uns contre les autres, roulant des yeux tachetés de bleu, et un murmure s'éleva, fait de grognements et de gémissements et d'un gazouillis dont le garçon ne put déceler l'origine. Ils tremblaient tous, formes de vie terrienne revenant d'une rencontre avec quelque chose qu'elles n'avaient jamais connu. Deux heures après le dîner, lorsqu'on eut épuisé la ration de whisky, Petiot arriva en traînant les pieds et gratta à l'entrée du sas. Il jacassait faiblement, émettant des mots en désordre, la langue épaisse, le ton monotone : *fait mal... gros rapide... le feu... cassé... fait mal...* Manuel, Petrovitch et le vieux Matt le conduisirent dans la cabane de service et arrachèrent de son côté gauche la tubulure écrasée, là où quelque chose l'avait frôlé, juste un coup accidentel porté en oblique, sans intention de tuer, ou sinon Petiot ne serait pas rentré.

« Regardez. Il a arraché la chair », dit Petrovitch.

Du sang suintait sous l'acier froissé. Manuel vit que Petiot était un petit singe, harnaché dans les transducteurs et les servo-commandes qui engloutissaient le corps malingre.

« Il a de la chance de s'en être tiré », remarqua Petrovitch en appliquant un anesthésique local ; il rafistola la chair arrachée, enraya le saignement et nettoya les plaques de sang séché.

Le vieux Matt murmura : « Il s'en est trop approché. »

Petrovitch dit : « J'ai vu un film rapide, une fois. Il a pris des animaux et les a fracassés au sol. Il cherche à tuer.

— Pas cette fois-ci. Pas sans raison. »

Le chimpanzé donna des coups de pied et cria doucement, probablement de douleur, mais peut-être aussi au souvenir d'avoir chassé inflexiblement quelque chose qu'il n'espérait pas attraper.

Le vieux Matt tapota affectueusement Petiot. « Il l'a déjà vu. Il le connaissait. C'est un chimpanzé, il est plus intelligent que la plupart des autres animaux et il se croit plus proche des hommes. Quand il l'a vu, il n'a pas hésité une seconde, ou sinon il ne serait pas arrivé si près

de lui. Il avait dû y penser pas mal, avant, et décider qu'à un moment ou à un autre, il lui faudrait le prendre en chasse et non s'enfuir comme les autres. Se comporter comme un homme. Même si c'était peine perdue et s'il devait en payer le prix. »

Il caressa l'animal et le calma en lui parlant doucement. Le garçon l'aida à confectionner une plaque d'acier incurvée pour isoler sa cage thoracique.

Il faisait nuit lorsqu'ils quittèrent la cabane de service. Jupiter écliprait le soleil. La petite balle d'un orange brillant glissait derrière les cimes embuées d'un cirrus d'ammoniac et un halo rosâtre se formait lentement autour de la planète rebondie comme une pastèque enrubbannée. Près des pôles, Manuel pouvait voir une lueur aurorale violacée, des draperies de lumière diaphane, là où les atomes étaient excités par les cascades d'électrons énergétiques. Sur la face, bouillonnant lentement, de ce monde ténébreux, la foudre fourchait jaune et ambrée sur des milliers de kilomètres, jetant un pont de nuages d'eau et d'ammoniaque plus grand que Ganymède lui-même. Les hommes s'arrêtèrent et levèrent la tête pour regarder le passage de midi, dans cette alternance de soleil et d'ombre qui, sur Ganymède, durait sept jours. Le halo dériva lentement, encerclant l'immense monde de rose diffus et d'ambre éthéré. La vue était bien meilleure ici que parmi les lumières de Sidon et les hommes s'arrêtèrent pour contempler la lente et sûre oscillation des corps célestes que la gravité entraînait avec douceur, chacun suivant sans se presser son chemin uni. Puis l'embrasement s'arracha à la ceinture de la planète et redevint le point ardent et brûlant de leur soleil qui ramena la présence de midi. Ils baissèrent la tête et pensèrent à autre chose, à se reposer avant que la chasse ne reprenne, le lendemain, et ils raclèrent leurs bottes pour enlever la glace et la terre avant de pénétrer à l'intérieur, et de retrouver l'odeur fétide et âcre de l'air recyclé et le bourdonnement des paroles humaines.

Manuel ne vit pas le vieux Matt partir tôt le lendemain matin, pendant que l'on préparait le repas et que lui-même coupait les oignons pour le bouillon.

« *Madre*. Celui-là, il est parti sans dire un mot. »

La sévère mâchoire du colonel Lopez était crispée.

« Il se croit trop vieux pour obéir aux règles. »

Petrovitch dit : « Il va se tuer, tout seul. S'il tombe dans un ravin et qu'il déchire son costume, y aura personne pour le ressouder. »

Ils appelèrent le vieux Matt sur le directionnel mais il ne voulut pas répondre. Il avançait lentement mais sûrement vers l'ouest, dans la région rocheuse appelée les collines d'Halberstam.

« Je pourrais le rattraper », fit remarquer Manuel, bien qu'il soupçonnât que le vieux Matt puisse facilement lui échapper dans les collines.

Le colonel Lopez émit un grognement bourru d'exaspération.

« Et comme cela, nous en perdrons deux. Non. Il a déjà fait ça, dans d'autres équipes de chasse, je m'en souviens.

— Ce bras qu'il a peut cesser de fonctionner. Ou sa figure. Il mourrait avant qu'on puisse le ramener au service médical.

— C'est lui qui l'aura voulu », dit le colonel en haussant les épaules.

Plus tard ce jour-là, le colonel lui dit : « Tu regrettes de ne pas être sorti avec le vieux Matt, hein ?

— *Si*.

— Tu ne pouvais pas mieux choisir, mon fils. C'est le meilleur.

— Alors pourquoi ne pars-tu pas à sa recherche ?

— Je ferais n'importe quoi pour garder ici, dehors, un homme ou une femme vivant. Mais je ne les y obligerai pas. »

Manuel ne répondit rien. Il avait souvent pris conscience d'une certaine dureté chez son père, mais c'était la première fois qu'il la comprenait.

Manuel sortit avec les autres équipes pendant les trois jours suivants, et chaque matin il se levait dans l'espoir d'apprendre que le vieil homme était revenu dans la nuit. Chaque jour la pulsation du point orange de l'indicateur du vieux Matt le montrait en train de se déplacer en arcs de cercle, et de s'arrêter souvent, probablement pour se reposer. Manuel fit équipe avec Petrovitch, puis avec son père et il montra au colonel de quoi il était capable. Ils découvrirent quelques véloces variants et, le second jour, une nouvelle espèce de mange-roc

qui s'était mis à boire aux ruisseaux d'ammoniaque et qui n'assimilait plus les pierres les plus indigestes, comme il aurait dû le faire. Le colonel prit l'avis des Bios et ils les tuèrent. Les animaux se joignirent au colonel et il s'ensuivit une activité à laquelle Manuel n'était pas habitué durant la chasse. Les animaux grimpaient les collines au galop et en faisaient redescendre des véloces de toute sorte, et les hommes essayaient d'éliminer les anormaux avant qu'ils s'enfuient. Le troisième jour, ils coïncèrent un grand troupeau dans une vallée sans issue, et ils tuèrent vingt-deux mutants et trois mange-roc anormaux. Manuel aida à les vider pour ramener des échantillons. Il en avait abattu cinq et manqué seulement deux. Il se sentait tout fringant en revenant à pied au camp.

Il entra d'un pas pesant dans la cabane et s'affala, affamé, sur son banc avant de s'apercevoir que le vieux Matt était assis sur ses talons, dans un coin, en train de porter à sa bouche à demi métallique des cuillerées de soupe, passif, lointain et lourd de pensées. Manuel lui adressa la parole, lui posa des questions, mais le vieil homme ne répondit que brièvement, ou pas du tout. Les autres firent mine de ne pas le voir. Après dîner, Manuel fut invité à participer à une partie de cartes et oublia de parler de nouveau au vieux Matt, puis il se sentit fatigué et rejoignit sa couchette.

Le lendemain matin, il faisait sombre. Jupiter régnait sur la nuit de Ganymède et sa lumière, réfléchissant celle du soleil, dessinait des ombres bleues et incertaines. Celle de la lune rampait au travers des bandes orange et brunes. Sans le moindre échange de paroles entre eux, le vieux Matt l'emmena de nouveau avec lui. Il prit un cycle à deux places et ils partirent, crachotant et grommelant, à travers les cratères aux bords vitreux jusque dans les collines d'Halberstam. Manuel ne les avait encore jamais vues. Elles étaient récentes, formées par la tectonique des glaces ; les grandes plaques avaient glissé et s'étaient heurtées les unes contre les autres comme des glaciers animés et gros de vie tournant dans la baratte des courants profonds de cette lune. Par endroits, des pics de glace tout déchiquetés fendaient la roche, et à peine un kilomètre plus loin, la bataille s'inversait et c'était une ancienne météorite qui avait déchiré la couche luisante d'ammoniaque glacée pour édifier de nouvelles éminences. Le temps n'était pas encore venu ici de la ronde des saisons qui gèle et dégèle les liquides dans les crevasses et sépare le rocher du rocher, lui arrachant des morceaux pour les broyer, les pulvériser, au long des siècles.

Ici et là, la chaleur dégagée par le roc avait fondu la glace et maintenant de maigres rivières creusaient des lignes sinueuses dans le sol montueux de la vallée. À la longue, il y aurait des cañons et des dépôts erratiques et du gravier sous les bottes des hommes. Ils

laissèrent le cycle et continuèrent à pied le long d'un étroit ravin engorgé par la neige où pendaient des glaçons et où un brouillard d'ammoniac s'élevait en volutes autour d'eux. Dans les épaisses ténèbres de la nuit, la lumière de Jupiter tirait des congères des reflets ambrés ténus. Le vieux Matt s'arrêta et regarda attentivement devant eux. Puis il fit un geste, en silence, et le garçon aperçut un chenal creusé dans une couche de neige épaisse de dix mètres, aussi haut qu'un tracteur, empierré de rochers gris rayés de noir, raclé et ravagé, et montrant sur sa face érodée la grande empreinte en forme de delta. Aucune ornière ne partait de la profonde rigole, et le garçon ne pouvait voir comment la chose était venue et repartie sans laisser d'autre trace. Le delta reposait, muet, sur le roc, et Manuel éprouva quelque chose de ce qu'il avait entendu dans le murmure et les cris des animaux lorsqu'ils l'avaient croisé, certains d'entre eux pour la première fois. Il regarda tout autour de lui, la blancheur du ravin resserré et il se sentit pris au piège. Il se retourna avec inquiétude, luttant contre la crainte subite qu'il n'y ait quelque chose, un mouvement, juste derrière lui, là où il ne pourrait pas le voir à temps.

« C'est toi qui l'as découverte ? » demande-t-il sans raison, seulement pour dire quelque chose et pour rompre le silence.

« Non. J'ai vu quelques ornières de l'autre côté, dans la vallée voisine. On aurait dit qu'elles venaient par ici. J'ai décidé de t'y amener. »

Manuel hocha la tête. Il éprouvait une jouissance anticipée, mêlée d'un effroi pesant, une senteur emplît ses narines, semblable à celle du cuivre chaud des ateliers de métallurgie. L'odeur le pénétra tout entier et provoqua une impression de resserrement, au niveau de son estomac et de ses boyaux, lorsqu'il vit pour la première fois le signe de ce qui était une chose mortelle, vivante et actuelle, non pas une simple forme qui encombrait ses rêves et hantait les histoires que les hommes racontaient lorsqu'ils étaient à moitié ivres et ne pouvaient être pris tout à fait au sérieux... pas un fragment de son monde mais quelque chose de bien plus grand que lui.

« Tu penses qu'il est encore ici ? »

— Peut-être. Les scientifiques disent qu'il reste pendant longtemps au même endroit... à chercher quelque chose, pensent-ils. Mais je n'en sais rien. Peut-être vient-il ici pour jeter un coup d'œil sur nous, puis il continue son chemin.

— Demain, nous pouvons tous venir. Nous pourrions l'acculer. »

Il éclata de rire. « L'acculer ? Autant enfermer un homme dans une caisse de brume.

— On peut essayer.

— Bien sûr. On peut essayer. »

Ce soir-là, Petrovitch engagea une discussion politique avec le

major Sanchez et les deux hommes élevèrent la voix, le whisky alimentant la plus grande partie de la conversation. On venait d'apprendre que l'Asteroid Conglomerate United voulait accélérer la fabrication du pétrole synthétique que Ganymède et tous les habitants du satellite devaient voter pour ou contre cette mesure. Le major Sanchez disait qu'on avait déjà assez de mal à faire pousser de quoi alimenter ces sacrés 'droïdes, et puis qu'est-ce que Ganymède allait tirer de ce contrat, à part quelques petits bidules dont personne n'avait envie sauf ceux de la ville, et c'était pas eux qui allaient se casser le cul à construire ces foutues usines à pétro. Petrovitch pensait que c'était idiot et borné de parler comme ça, ou bien est-ce que le major voulait éternellement acheter du pétro à la Lune, ou pis encore, à la Terre elle-même, en payant des pourcentages et des pourcentages à chaque revendeur entre ici et le Brésil ? Bon sang, hurla le major Sanchez, il n'y avait pas un litre de pétro dans tout Sidon qui n'ait pas été tiré des graines et des tiges, et c'était bien suffisant pour ce qu'on voulait en faire, et si les 'droïdes voulaient du super, ils n'avaient qu'à l'acheter. Et pour ce qu'ils en avaient à foutre, alors qu'ils se servaient surtout dans leur travail d'animaux servo-com' et qu'eux n'avaient pas besoin de lubrifiants comme les machines, c'était une bonne raison pour produire, en priorité, de bons animaux servos et pour économiser sur les lubrifiants, comme un certain imbécile aurait dû le savoir s'il avait étudié l'histoire au lieu de s'imbiber de smeerlop tous les soirs comme un cochon et de se brouiller le cerveau dès qu'il avait un moment de repos. Petrovitch ouvrit la bouche pour répondre sur le même ton, mais ses yeux étaient vitreux et il avait du mal à penser aussi vite que Sanchez, à cause du smeerlop, et à ce moment-là le colonel Lopez intervint pour interrompre la querelle et leur dit d'aller se coucher. Petrovitch s'assit sur sa couchette et secoua la tête un bon moment en grommelant, sachant qu'il ferait mieux de dormir mais ne voulant pas avoir l'air d'obéir aux ordres du colonel, puis il aperçut Manuel et lui demanda d'une voix râpeuse et sans articuler convenablement : « Tu penses que tu vas lui tirer dessus demain ? »

Comme le garçon ne répondait pas, Petrovitch l'y incita en ajoutant : « Hein ? »

— Pas question.

— Oh ! sûr que si ! Apprends à tirer. Peut-être t'auras de la chance et tu le blesseras.

— Je ne sais pas où viser.

— Personne ne le sait. C'est rond, comme un œuf. Rien sur quoi fixer les yeux.

— Non, il n'est pas rond ! »

Le major Sanchez se leva d'un bond. « *Mierda !* C'est des cubes, trois cubes collés ensemble. Les pattes, elles partent des coins, quatre

pour chaque cube... non, pas au milieu, alors ça fait huit pattes.

— L'est rond, dit Petrovitch. Je l'ai vu trois fois, quatre fois. L'est rond et il roule.

— Il y a des photos ! Quand nous reviendrons à Sidon, je t'en montrerai, des images rapides, elles...

— Vous voyez pas clair, il rampe. Et sur son ventre, pas sur des pattes », dit une voix traînante issue des couchettes du fond. « Je l'ai vu se hisser sur une falaise à pic, avec des grappins, et il y a juste cinq ans. »

Le colonel se leva et lui fit signe de se taire.

« Il prend beaucoup de formes. Vous oubliez que les caméras montrent des résultats différents d'une fois sur l'autre.

— Chaque fois que je le vois, ronchonna Petrovitch, c'est le même. »

Le major Sanchez dit d'un air ironique : « Peut-être que cette bonne machine est simplement en train d'essayer de te rendre les choses plus faciles, mon ami. »

Petrovitch grogna pour couper court et roula sur sa couchette. La conversation continua à voix basse, entre les montants en tubes dénudés des couchettes, décousue, en sourdine, au milieu des vapeurs refroidies et aigres du souper. Le vieux Matt entra dans cette partie de la cabane pour se rapprocher des radiateurs chuintants et il s'assit à côté de Manuel.

« Ils discutent pour ne rien dire.

— J'ai l'impression que c'est important pour moi de savoir à quoi il ressemble, dit Manuel.

— Il change de forme. Pas pour nous embrouiller. Pour lui-même.

— Il doit pourtant avoir un point vulnérable, tu ne crois pas. »

Le vieux Matt, le visage ridé comme une carte géographique délicatement filetée, haussa les épaules tout en mâchonnant un peu de chanvre indien.

« Il y a parfois des trous. Une bouche ou un cul, ou un truc pour lequel nous n'avons pas de nom. Cela importe peu.

— Il y a forcément quelque chose à faire. Les scientifiques...

— Ce sont des chasseurs d'un autre type. Ils ne l'ont jamais bien connu.

— Avec des rayons-e, et tous ces pièges... j'en ai vu quelques-uns quand j'étais à Loki Patera... ils ont dû les essayer.

— Ils ne l'ont jamais assez bien cerné. Demain, s'il nous tombe dessus à l'improviste et que nous l'entourons... quelquefois, dans le passé, il n'a pas pris le temps de s'enterrer dans la glace et de disparaître. On ne sait pas pourquoi. Aussi, il se peut qu'il fonce sur nous, rapide comme une chauve-souris s'échappant de l'enfer. Alors il faudra que tu fasses attention.

— À quoi... Tu veux dire moi en particulier ?

— Oui.

— Qu'il me choisisse ?

— C'est possible.

— Tu veux dire que... je ne suis jamais venu ici et il me connaît tout de même ?

— Je ne sais pas. Mais c'est déjà arrivé, des gens qui étaient nouveaux et il..., écoute, peut-être est-ce qu'il se souvient de tout, qu'il n'oublie jamais ni un homme, ni un véhicule, ni un animal, ni rien. Alors, lorsque quelqu'un de nouveau arrive, ça l'intéresse.

— Pourquoi ?

— Il est ici depuis très longtemps. Des millions d'années, qu'ils disent d'après la datation des trucs trouvés sur les satellites extérieurs. Peut-être est-ce qu'il s'ennuie. »

Le garçon pensa qu'on ne pouvait pas dire cela de cette énorme forme, qu'elle s'ennuyait ou éprouvait une quelconque pitoyable émotion humaine, et que les différences qu'il y avait entre elle et eux signifiaient qu'elle ne partageait pas leurs valeurs et leurs illusions. Le vieux Matt n'ajouta rien d'autre. Il se contenta de hocher la tête et dit à Manuel de se coucher tôt, de se reposer, et qu'on verrait bien demain.

La terre était vaste et vide sous la tempête qui avait de nouveau surgi du sud, apportant avec elle un lent crachin de gouttelettes imbibées d'ammoniaque et enrobées de méthane, tourbillonnant dans le gaz hybride, conçu en laboratoire et encore raréfié, qui formait la nouvelle atmosphère. Voltigeant au-dessus du promontoire de glace, la vapeur paresseuse déferlait... de rougeâtres bancs de brouillard s'accrochaient aux nappes de glace comme si cette matière ténue désirait ardemment retourner à cette première existence stable qu'elle avait connue pendant des milliards d'années, comme impatiente de retomber, de geler et de se reposer, de ne plus être torturée par la cruelle chaleur des hommes qui faisaient bouillir les éléments en un manteau de gaz enveloppant le vieux monde mort, maintenant ressuscité. Ils n'étaient plus que vingt-neuf hommes et femmes à participer à la chasse ce jour-là, trois autres étant retournés à Sidon pour participer à quelque hydro-transformation. (C'est du moins ce qu'ils avaient dit. Petrovitch et quelques autres avaient grommelé, au-dessus des assiettes fumantes du petit déjeuner, que ces trois-là devenaient nerveux dès qu'ils entendaient parler de l'Aleph, et qu'en appelant chez eux hier au soir ils avaient vraiment très vite appris qu'un travail urgent nécessitait leur présence à Sidon. Le colonel leur avait dit de cesser de parler des gens derrière leur dos et avait envoyé deux d'entre eux, ceux qui avaient parlé le plus fort, faire fondre la glace accumulée pendant la nuit sur les chenilles des tracteurs, corvée que personne n'aimait.)

Ces trente-neuf-là comprenaient quelques anciens, mais aucun d'aussi âgés que le vieux Matt, et des hommes sortis pour leur jour de congé qui n'avaient jamais beaucoup chassé et en savaient même moins que Manuel maintenant. Lorsqu'ils descendirent de leurs véhicules, entre les contreforts des Halberstam, il y eut moins d'exclamations et d'entrain et d'allées et venues erratiques, moins de discussions pour décider qui allait porter quoi et quelle route prendre pour s'engager dans les collines escarpées qui se profilaient, menaçantes, au-dessus de leurs têtes. Des nuages de tempête balayaient les âpres parois rocheuses et volaient la chaleur de leur combinaison, provoquant entre ses parties une différence de température assez importante pour fatiguer les isolants à multiples couches, si bien que leurs coutures bruissaient et crissaient. Ils avançaient. Les auto-chenilles et les marcheurs étaient restés derrière, à attendre au bord de la plaine vitrifiée et grêlée, tandis que les

hommes escaladaient les collines déchiquetées et se scindaient en petits groupes qui se déployaient dans les vallées étroites et les arroyos. Manuel s'était joint au vieux Matt, au colonel et à neuf autres, ils grimpaient, impassibles, à pas lourds, attentifs aux ornières dissimulées sous la neige, frôlant les affleurements de glace. Six animaux les accompagnaient, batifolant en tête et en queue de la colonne, dépensant plus d'énergie que les hommes dans leurs élans fougueux et leurs sauts, en de continuelles et confuses poursuites. Le vieux Matt luttait pour aller aussi vite qu'eux. Il ahanait, la tête levée vers le ciel, le visage contracté par l'effort, écoutant à sa radio le léger babillard des animaux et les rares paroles étouffées des hommes, et pourtant le garçon voyait bien que le vieux Matt ne prêtait pas attention aux mots ni aux jappements mais se concentrait sur quelque chose d'autre, tournant la tête de-ci de-là, et l'acier et le cuivre de ses prothèses réfléchissaient la morne lumière. Tout là-haut, les étoiles, joyaux flous, lambinaient par-delà les cirrus épars.

Le colonel Lopez, qui suivait la progression de chaque groupe sur l'affichage du hublot de son casque, leur ordonna de larguer un homme dans chaque branche prometteuse de la vallée devant laquelle ils passaient. L'averse cessa et le manteau de pluie se déploya sous eux. Les équipes gardaient un bon rythme, et pourtant la neige bleuvert s'épaississait au fur et à mesure qu'ils s'élevaient. Sous ce peu de gravité ils bondissaient aisément, par foulées de trois secondes, et lorsqu'ils atterrissaient, leurs bottes s'agrippaient à la glace pour assurer leur prise. Lorsqu'une crevasse qu'ils ne pouvaient franchir leur barrait la route, ils allouaient plus d'énergie à leurs servos inférieurs et, avec un petit effort, effectuaient le saut, grâce à cet accroissement de leur force musculaire. Le jeune garçon haletait aux passages difficiles et ne pouvait entendre, à la radio, si les autres faisaient de même, mais il avait décidé qu'ils ne ralentiraient pas à cause de lui. Le colonel réglait l'allure et surveillait le vieux Matt, et Manuel vit son père retenir les hommes plus jeunes afin qu'ils ne se débarrassent pas et que le vieil homme ne s'épuise pas à les suivre. Son père était comme cela, bourru et sévère et cependant indulgent lorsqu'on se trouvait confronté à ses propres limites.

Ils levèrent quelques vélopes, buvant à grands traits aux torrents d'ammoniaque avec une obstination stupide. Les hommes abattirent les anormaux, tirant tous très vite avant qu'ils s'enfuient. Si haut, il n'y avait pas beaucoup de vie et joliment vite ils n'aperçurent plus que des mange-rocs mâchonnant stoïquement des cailloux, et plus haut encore, des chenillards fouillant dans les mares riches en méthane, leurs carcasses bouffies et distendues par les poches de stockage dont, durant leur hibernation, ils transformeraient les résidus riches en carbone en composés améliorés.

À chaque embranchement de la vallée, les hommes s'en allaient, un par un, avec un animal, et bientôt ils ne furent plus que quatre. Le colonel fit un signe à Manuel, lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où la paroi de la vallée se clivait, comme si une énorme main avait détaché un morceau de pierre. Au-dessus de cette bifurcation, un ravin peu profond reprenait entre quelques pics dentelés.

« La carte du satellite indique que ce ravin est maintenant débarrassé des débris du glissement de terrain, dit le colonel. Il a beaucoup plu, ici, ces dernières semaines. L'averse les a emportés. »

Le vieux Matt les rattrapa. « Où est la ride de pression, par ici ? »

Le colonel Lopez jeta un coup d'œil sur sa gauche, là où son casque projetait le relevé désiré en courbes de niveau vertes et cramoisies.

« Elle descend de ce pic.

— Tu penses qu'il y aura un glissement ? demanda le vieil homme.

— Les lignes de faille de la fracture s'étaient en éventail vers le nord. On dirait qu'il n'y en a pas de ce côté-ci.

— Les satellites ne peuvent pas tout voir.

— Si. Tu vas avec Manuel, hein ? Vous remontez ce cañon. Veille à ce qu'il ne se fasse pas sauter la jambe ou tomber une avalanche sur la tête.

— Sois tranquille. »

Tous deux prirent Malin avec eux et se dirigèrent vers le ravin. Un petit torrent tintait et sonnait, tirant des échos des parois incrustées de glace. Une buée d'ammoniac rosé s'en élevait. Le garçon, tout en marchant dans le ruisseau, pensait à la plaque d'acier froissée de Petiot, aux cris aigus qu'avaient poussés les animaux. De la neige et de la glace fondue alimentaient le courant et giclaient sous ses bottes. L'homme dit quelque chose à Malin et le laissa s'ébattre un peu, puis parla de nouveau et l'animal cessa de s'agiter et de frémir et leur emboîta le pas ; la céramique jaunie coulissait et cliquetait de temps à autre lorsque le servo sautait par-dessus un ruisselet, mais il restait silencieux, patient et impatient à la fois. Des blocs de pierre qui s'étaient détachés avaient dégringolé dans le ravin et maintenant des dalles de glace couvraient le sol, faisant de la gorge un chenal. Le vieux Matt observa les congères et les parois rocheuses. Il s'arrêta, souffla et dit : « Ça va être calme, à partir de maintenant.

— Tu crois ?

— Il n'y aura plus rien, si haut, pas même de mange-roc. Tout ce qui va bouger signifiera quelque chose, désormais. »

Manuel hocha la tête. Il tapa des pieds pour les réchauffer. Le vieux Matt ouvrit un orifice de sa combinaison et dit : « Occupe-toi de ça tout de suite. »

L'urine jaillit et grésilla sur le roc. Manuel fit de même. Il pensa que c'était pour leur épargner une distraction par la suite, mais dans le

silence du cañon le crépitement de l'urine en train de geler rugit à ses oreilles et il comprit que c'était pour éviter de faire du tapage à un mauvais moment.

Il demanda : « Quoi faire pour le bruit de nos combinaisons ?

— Rien. L'osmose inversée, c'est le procédé le moins bruyant qu'on puisse avoir. La seule chose que nous pourrions faire, c'est de fermer le chauffage, et à cette altitude nos poumons gèleraient en une demi-heure. »

Manuel hocha la tête. Ils continuèrent, en marchant au lieu de sauter, afin de réduire la vibration de la roche sous leurs bottes. Toutes les deux ou trois minutes, sa combinaison exhalait l'excès de gaz carbonique qu'elle ne pouvait éliminer, et la bouffée de gaz gelait en émettant un claquement et tombait sur le sol. À part cela, un silence étrange enveloppait le garçon, il n'entendait que sa propre respiration. Ses minimicros externes ne recueillaient même pas le murmure d'une brise ; l'atmosphère était, ici, trop raréfiée. Il portait sur son dos une nouvelle arme que son père lui avait donnée ce matin : un laser soufflant à double canon, dont on se servait pour les manœuvres à Sidon. Il n'avait tiré qu'une fois avec, sur une grosse pierre, pour en étudier le recul, et il avait découvert que l'arme déportait un peu sur la gauche, comme le colonel le lui avait dit.

Ils marchèrent ainsi pendant deux clics, jusqu'à ce que le ravin s'ouvre sur une nappe de glace en pente, cloutée de rochers gris-rouge. Le vieux Matt dit : « Pas la peine d'aller plus loin. C'est ici que nous nous séparons.

— Comment ? Est-ce que ce ne serait pas plus prudent de rester ensemble...

— Prudent ou pas prudent, c'est pareil. Il en écraserait deux aussi bien qu'un seul. Tu vas te placer près de la gorge, là où la glace devient pourpre. Tourne le dos au défilé. Ça m'étonnerait qu'il arrive de par là. Il a été obligé de sortir de la gorge et pourquoi se donnerait-il du mal quand il y a un terrain plus mou au-dessus ?

— D'accord. » Le garçon souleva le laser.

« Je vais grimper encore sur quelques centaines de mètres. Comme cela, nous l'aurons sous deux angles différents.

— Et si l'un de nous est blessé, l'autre n'aura probablement rien.

— Ouais... » Le vieil homme le regarda, cligna de son œil cuivré et sourit. « Ferme ta radio aussi. Parfois l'Aleph, il émet pas mal d'ondes électromagnétiques. C'est juste du bruit, disent les scientifiques. Je n'en sais rien. Mais ça surchargerait ton appareil.

— D'ac.

— Et reste sans bouger.

— Et Malin ?

— C'est une tortue. Il n'a pas les bons instincts pour ça, malgré tout

ce qu'ils disent, que le renforcement du Q.I. les rend tous pareils.

— Il pourrait le distraire.

— Je pense que c'est ce que nous faisons tous, le distraire. Au mieux. Bon...»

Il se pencha et dit à Slicky de prendre position un peu plus bas par rapport à eux.

Manuel prit plaisir à la première heure d'affût. Elle lui permit de se reposer et il s'habitua au silence absolu. Parfois un grain de poussière, tombé de quelque orbite instable autour de Jupiter, venait frapper sa combinaison et en tirer un faible tintement. L'averse incessante des protons à grande énergie ne pouvait l'atteindre, grâce aux champs magnétiques qui l'enveloppaient, et les bobines des supra-conducteurs écartaient, de leurs courants éternels, la mortelle grêle. Le vieux Matt lui avait appris que bouger produisait des rides magnétiques dans la roche riche en fer, de faibles vagues que l'Aleph pouvait capter, aussi restait-il totalement immobile. Maintenant Ganymède pivotait de plus en plus vers le soleil et, tandis que Manuel attendait, l'aube se leva avec une lenteur infinitésimale, éclairant graduellement les bleus amoncellements de neige. Au-dessus de sa tête, le ciel sombre absorbait tout et ne livrait rien. En ce point élevé, l'atmosphère que l'homme et ses machines travaillaient à élaborer n'avait aucun effet et la terre restait telle qu'elle avait été pendant des milliards d'années, inerte et froide, au-delà de toute appréhension humaine, mais riche de forces lentes et inéluctables qui faisaient jaillir des montagnes et torturaient la glace. C'était la troisième heure d'affût maintenant et il était fatigué bien que soient enclenchés les servos-amplis de ses genoux et qu'il n'ait pas à porter son propre poids. Le garçon croyait sentir la puissance contenue dans la roche se gonfler sous ses pieds, et s'accumuler la force qu'elle portait, même en ce lieu si élevé. Ce n'est que lentement qu'il prit conscience que le tremblement et la pression silencieuse du sol n'étaient pas une impression mais quelque chose de réel, de régulier. Il cligna des yeux, la roche était en train de bouger, de se soulever. Le vieux Matt, qui n'était plus qu'une silhouette lointaine depuis longtemps fondue dans le paysage, faisait maintenant de grands gestes, désignant le renflement qui s'élevait de la nappe de glace, et Malin remua nerveusement, en avançant une seule patte, et la première fissure apparut, une ligne en zigzags rapidement dessinée sur la glace pourpre, qui s'élargit en même temps qu'elle s'étirait et la neige s'effondra dedans, puis il y en eut une seconde et une troisième. La roche gémit sous lui et il brandit son laser, mais il n'y avait rien sur quoi tirer. Le sol s'était élevé d'un bon mètre. Cailloux et galets se mirent à rouler, lentement puis plus vite, et ils se percutèrent en giflant la glace et poursuivirent leur course, tombant parfois dans le réseau de lézardes qui se divisait, éclatait et se divisait encore, les

grosses pierres dégringolaient dans les fissures et y restaient coincées. Les ténèbres béantes qui s'étendaient réfléchissaient le vide du ciel noir. Manuel se retourna, serrant l'arme inutile. Il bondit au moment où la roche se fendait sous lui avec un bruit sec et grave. Le vieux Matt descendait péniblement la côte en essayant de garder son équilibre. Le garçon brûlait de trouver une cible, quelque chose contre quoi réagir. Malin glapit et babilla et se mit à courir pour échapper à la protubérance qui grossissait, au centre du triangle que tous trois formaient. Manuel avança vers lui avec précaution. La terre gémit et se souleva et le garçon faillit tomber. Il huma l'odeur chaude et cuivrée. De nouvelles brèches fourchaient dans la couche de glace et il sauta pour en éviter une. Malin courait en leur tournant le dos et ne vit pas venir la fissure. Les ténèbres s'ouvrirent sous l'animal fou de terreur et l'engloutirent en un instant, dévorant comme rien l'acier et la céramique, et les crevasses poursuivirent leur chemin, se déployant dans le ravin peu profond comme des bras toujours plus longs. Et puis... tout s'arrêta. Le grincement caverneux que le garçon n'avait pas séparé des autres sons s'évanouit brusquement et la glace cessa de bouger, marqua un temps d'arrêt, puis avec une lenteur douloureuse se stabilisa, se tassa, et les pierres s'abattirent de nouveau tandis qu'elle s'inclinait, que les brèches se rétrécissaient et que le renflement retombait.

En quelques secondes, il était parti. Manuel resta immobile, le laser levé, prêt, en attente, le souffle coupé, mais plus rien. Les fissures ne se refermèrent pas complètement. Il se méfiait encore et observait le sol autour de lui lorsque le vieux Matt se fraya un chemin jusqu'à lui et rapprocha son casque du sien.

« Pas de radio, pas encore, dit-il.

— Il... il ne s'est pas montré, il a seulement...

— C'est ce qu'il fait parfois. Il veut juste jeter un coup d'œil.

— Malin...

— Il n'en a fait qu'une bouchée. Je ne pense pas qu'il soit venu pour ça. C'est peut-être même à cause de cela qu'il s'est interrompu. » Le vieil homme secoua la tête. « Non, c'est probablement faux. Le pire, c'est de commencer à penser à lui comme on pense au reste. C'est ça le pire.

— Malin a essayé de se sauver.

— C'est vrai. »

Ils redescendirent le ravin en silence, l'esprit du garçon fourmillant de pensées et d'émotions mêlées, et de la confusion des deux. La prochaine fois, il agirait autrement, il ferait quelque chose, il trouverait un moyen... mais il n'arrivait pas à imaginer ce qu'il aurait pu faire d'autre, et la plate rigueur de ce fait le soulagea. Au moins, il était sûr qu'il y aurait une prochaine fois. Cela pouvait arriver demain

ou plus tard, mais cela arriverait et, à force d'y penser, il découvrit quelque chose qui l'absolvait de sa culpabilité, car ce n'était pas une faute de craindre quelque chose qui était au-delà de soi, et qui courait, aveugle et implacable, au long des années, en faisant fi du poids mortel qu'un être humain devait porter. Il sentit l'odeur cuivrée qui imprégnait ses narines et la reconnut, il n'en avait plus peur.

Les rapports arrivèrent, en provenance des hommes et des animaux : on avait canardé des véloces et entendu un bruit sourd, ici et là, mais rien vu, engagé aucune action. Cela aussi effaça sa honte. C'était arrogant de penser qu'il avait été choisi, mais il avait eu de la chance, la chance du débutant. À partir de maintenant, il ne pourrait plus compter sur la chance. Un jour, il verrait la chose, de cela il était certain. Si la persévérance suffisait, alors il la verrait. Peut-être demain, peut-être la semaine prochaine. En l'occurrence, cela prit plus d'une année.

Deuxième partie

L'Aleph

Aménager la biosphère, c'était une tâche à long terme, presque un acte de dévotion accompli pour les générations futures, et elle était soumise au flux et au reflux des nécessités imprévisibles du présent. L'économie des astéroïdes était en plein développement et absorbait des quantités toujours croissantes d'eau, d'aliments, d'azote et de carbone. Ces planètes étaient riches en métaux, mais avaient peu de chondrites carbonnées à partir desquelles on peut composer les premiers éléments d'une vie. Ganymède les leur fournissait ainsi que la nourriture, transportés par d'énormes cargos-robots lancés sur des orbites permettant d'économiser l'énergie. Les stations faisaient fondre la glace, séparaient les différents fluides utilisables, cultivaient la nourriture et obtenaient en échange, des astéroïdes et des autres, des produits industriels. Elles subvenaient également aux besoins des laboratoires et des avant-postes en orbite autour de Jupiter et de Saturne. Aussi le travail s'accumulait-il sans cesse, il y avait des affectations d'urgence et beaucoup d'heures de travail, et Manuel arrivait à l'âge où il devait s'astreindre à un horaire d'adulte bien qu'il n'ait pas encore la force d'un homme fait. Il apprit l'installation et la réparation de la plomberie hydro-thermonucléaire et travailla tout de suite derrière les équipes de construction qui élevaient de nouveaux dômes. Il lui restait peu de temps pour tirer sur les véloce, surtout que ces choses avaient appris à éviter les humains et ne se risquaient plus aux environs des stations. La chute incessante des protons élevait le taux de mutations ; les mange-roc présentaient maintenant de grosses excroissances enflammées et commençaient à s'en prendre aux jeannotlaps, friands qu'ils étaient de l'agréable intoxication chimique que leur procurait l'ingestion de cette chair filandreuse, et, à leur tour, ils mettaient en danger le délicat équilibre de cette biosphère encore expérimentale. Plus d'un an après sa première chasse, le garçon participa de nouveau à une opération d'élimination.

Petrovitch et le major Sanchez menaient deux détachements séparés et ils passaient une bonne partie de leur temps, assis à une table métallique bricolée, à jouer aux cartes et à discuter au sujet du territoire sur lequel ils allaient chasser le lendemain. Manuel comprit que c'était ces discussions, ce rassurant échange d'insultes et de clichés politiques rebattus, qui les unissaient, et qu'en dépit d'occasionnelles prises de bec, ils étaient bons amis. Le colonel se contentait de sourire lorsque leurs disputes explosaient. Petrovitch avait maintenant une bedaine – cette protubérance qui chez un

homme musclé semble presque une source supplémentaire de force – qui saillait et reposait sur sa ceinture. Le major Sanchez en avait fait la cible de ses plaisanteries et les deux hommes s'exerçaient à se surpasser l'un l'autre. Ils s'étaient fabriqué, à partir de lasers de plombier, une paire de pistolets et ils partaient ensemble à la chasse aux véloces et mange-roc mutants et les canardaient en pariant sur leur score.

Manuel était content que cela suffise à les occuper car il n'avait guère envie de participer à l'élimination des mange-roc. Il avait ses propres desseins et les équipes faisaient beaucoup trop de bruit et de chahut, dans leur joie de vivre librement sous le noir ciel vide et de ne pas travailler, et elles n'obtenaient un nombre considérable de mange-roc que parce que ces bêtes entendaient à peine et ne s'enfuyaient qu'au raclement métallique des bottes sur le sol. Il dit au colonel et à Petrovitch qu'il préférerait chasser les véloces. Il y en avait beaucoup moins cette année. Comme les Bios l'avaient prédit, des mutations mortelles les avaient décimés, et il subsistait moins d'ammoniaque dans les ruissellements. La théorie qui sous-tendait le plan des Bios, c'était que l'atmosphère et la banquise changeraient trop rapidement pour que les véloces, les chenillards, les mange-roc et autres animaux puissent s'y adapter. C'était des espèces temporaires qui se liquideraient d'elles-mêmes, conçues pour des tâches éphémères. La nouvelle atmosphère et l'élévation de la température produite par l'effet de serre les élimineraient avant qu'elles ne posent un problème. L'étape finale, une atmosphère devenue porteuse d'oxygène, effacerait totalement l'ardoise biologique pour faire place à de nouvelles espèces quasi terriennes mais capables de tolérer de basses températures. Alors tout le satellite serait transformé en un élevage d'animaux conçus pour résister à un taux élevé de radiations et à diverses autres menaces.

Le garçon partait chaque matin tout de suite après le petit déjeuner, armé d'un laser à canon simple que son père lui avait donné. Il le garderait toute sa vie durant et tirerait avec presque tous les ans (sauf une seule grande interruption de six années), parce que la biosphère nécessiterait encore des opérations d'élimination, et il remplacerait deux fois le fût (une fois parce qu'il l'avait laissé tomber sur le rebord d'une corniche pour sauver sa peau) et cinq fois le tube du laser pour augmenter, à chaque fois, la puissance du générateur d'éclairs. Pour le moment, l'arme lui semblait lourde et peu maniable, mais il savait qu'il devait la maîtriser afin d'obtenir une capacité de tir appréciable, bien qu'à dire vrai, il pensât qu'étant donné son but, la force seule ne saurait suffire. Ce dont il avait besoin, c'était de connaissances. Le premier jour, il se mit en route en cycle et partit pour les collines d'Halberstam. Il n'avait pas dit qu'il partait si loin parce qu'il savait que son père le lui aurait interdit, en attendant qu'il

ait plus d'expérience. Ce matin-là, il abattit deux véloces mutants fort laids. La température qui s'élevait lentement avait privé les collines de leur neige, laissant des massifs d'un gris de fer pointer vers le croissant tigré de Jupiter. Il s'engagea à pied dans les collines, sautant par longues enjambées paisibles, atterrissant en douceur, et s'orientant sur le programme-guide des satellites qu'il avait acheté pour en équiper sa combinaison. Il mit trois heures à retrouver l'étroit ravin où le vieux Matt et lui avaient découvert la rainure largement dessinée dans la neige. Il eut du mal à identifier l'endroit parce que presque toute la neige et une grande partie de la glace avaient été drainées par un torrent où s'entrechoquaient les cailloux et qui avait commencé à creuser une gorge profonde. Ici, la roche était riche en ferro-nickel provenant d'anciennes météorites, ce qui colorait le ruisseau d'une rouille sanglante. Des glissements avaient obstrué le ravin. Manuel le parcourut trois fois avant de trouver un bloc de pierre qui lui paraisse familier. Il y vit, profondément imprimée à sa base, l'empreinte en forme de delta, muette et indomptable, testament de ce qui n'avait été qu'un simple moment éphémère des déplacements de l'Aleph, mais qui demeurerait ici, foré dans le roc indestructible, et témoignant encore lorsque lui ne serait plus qu'os et cendres.

Le second jour, il parcourut la région au sud des collines, des plaines de glaces d'un orange pourpré. Il apprenait le terrain sans bien savoir comment, simplement en s'y plongeant et en s'habituant aux vastes plaines monotones, aux successions de mamelons ciselés par les eaux, aux gorges et aux cañons torturés par la pression, là où la fonte des neiges et des glaces avait déplacé les charges et provoqué des perturbations. Dans un creux où les vents ténus tourbillonnaient en une perpétuelle brise, il découvrit de grêles sculptures, plus grandes qu'un homme, ciselées par le vent dans une glace bleu-noir, et qui miroitaient dans la lumière blafarde.

Il rentra tard ce soir-là. Son père l'observait tandis qu'il franchissait le sas à pas lourds, fatigué et transi, et tapait des pieds pour faire tomber la glace de ses bottes. L'isolation du baraquement était médiocre et le gradient de température excessif ; lorsque vous étiez debout, la sueur pouvait couler sur votre visage tandis que vos pieds s'engourdisaient de froid. Le colonel Lopez passa à son fils une assiette de ragoût de dinde avec de gros morceaux de maïs grillé. Manuel termina la première assiettée sans dire grand-chose, se contentant de manger avec cette intensité propre à la jeunesse lorsque le corps réclame son dû. Il se dirigea avec une lenteur flegmatique vers la cuisine et revint avec une seconde assiettée. Il l'avait déjà entamée, mangeant plus lentement maintenant, le dos voûté, la tête penchée vers la table, lorsque le colonel lui dit doucement : « Si tu te mets à sa recherche, il te faudrait un peu d'équipement. »

Manuel releva brusquement la tête. « Comment sais-tu que... ?

— Je sais que c'est dur à croire, mais j'ai été jeune moi aussi.

— Euh... que veux-tu dire ?

— Il y a du métal dans cette chose. Les comptes rendus de recherche, il y a trente, quarante ans, disaient que c'est surtout composé de fer et de cuivre. Ferro-magnétique, en tout cas.

— Ça ressemble à du rocher.

— Parfois, *si*. À d'autres moments, non. »

Les sourcils du colonel se haussèrent tandis qu'il regardait fixement dans le vide, en se remémorant. « Peu importe. Si un gros morceau de fer se balade, une antenne peut toujours le détecter. Des éléments fixes de Fourier dans le champ magnétique. »

Manuel hocha la tête. Il savait que « Fourier » signifiait une espèce d'analyse de fréquence qui pouvait capter les déplacements de l'Aleph.

« Ils l'ont déjà pisté de cette manière ?

— Bien sûr. Mais ils n'ont pas appris grand-chose. Une fois, j'ai regardé des cartes dessinées sur vingt années. De grandes cartes tridimensionnelles, longtemps avant que les lignes de faites et les montagnes soient dénudées par la fonte des neiges. Là...

— Vraiment ? C'est si vieux que cela ?

— Bien sûr. Il y a deux siècles, Ganymède était lisse. Nous avons fait fondre la neige, creusé le sol, transformé le terrain. Le fait est que les scientifiques se sont donnés beaucoup de mal pour déterminer où allait l'Aleph... ils supposaient qu'il se cachait peut-être quelque part, en bas, dans le noyau, ou ailleurs.

— Pour quoi faire ?

— Se réparer. Se reposer, peut-être...

— Ah ! *Que gente estupido !* Il n'en a pas besoin...

— Je te serais reconnaissant de ne plus interrompre ton père », dit le colonel en détachant nettement les mots qui portaient leur poids de sens. Il s'arrêta et un défi passa de l'un à l'autre, comme un éclair, exprimant la tension qui imprégnait de plus en plus leurs paroles, au fur et à mesure que les années passaient, mais que ni l'un ni l'autre ne voulait reconnaître. Le garçon fit une grimace et détourna les yeux.

« Reprenons. J'ai étudié leurs cartes. L'Aleph se promène partout et s'attarde rarement quelque part. Sa trajectoire remplit le volume de Ganymède, comme des spaghetti dans un bol. Il s'élève jusqu'à la croûte, redescend dans le noyau, nageant parfois, courant à d'autres. Ça n'a pas de sens. »

L'expression de Manuel se durcit. « Ça ne m'aide pas beaucoup de savoir ça.

— Ce que je vise, c'est la méthode, pas les résultats. Ils ont suivi ses mouvements en effectuant la triangulation par satellite. Ils ont détecté des rides dans le champ magnétique lorsqu'il passait.

— Je ne sais pas si je veux le suivre à la trace.

— Oui, mais moi je veux que tu saches quand il est dans les parages.

— Comment ? »

Manuel se remit à mâcher, plus pensivement qu'auparavant.

« En emportant des antennes dipôles.

— Ça pèse combien ?

— Cinq kilos, environ.

— Comment une antenne peut-elle faire la différence entre moi, qui marche, et quelque chose d'autre ? »

Son père hocha la tête, plein d'un respect réticent pour le sens technique du jeune homme. « Tu dois rester immobile lorsque tu prends un relevé. Et tu l'envoies au satellite pour qu'ils le fassent passer en ordinateur.

— Oui, oui. »

Il alla chercher du café. Lorsqu'il revint, son père avait déballé une caisse tirée de la salle d'équipement et était en train d'étaler des antennes de rifle sur la table du mess.

« Tu avais tout préparé.

— Je les ai apportées de Sidon.

— Je suis si facile à percer, alors ?

— Parfois.

— Bon sang, si je ne peux rien faire sans...

— Mon garçon, tu ne parles que de ça depuis des mois. Je ne veux pas que tu penses qu'il faut te cacher de nous pour le faire. Et ta mère, elle s'inquiète beaucoup. »

Il tapota l'épaule de Manuel, avec précaution, désamorçant par ce geste la tension qui s'était établie entre eux, leur rappelant, à tous deux, le temps encore proche où ils luttèrent ensemble sur le tapis de la salle de séjour, où les contacts physiques ne les énervaient pas comme maintenant. Il sourit, sa luxuriante moustache noire accrocha la lumière.

« Tous les garçons savent qu'ils sont immortels, mais leurs parents, eux, n'en sont pas si sûrs. »

Manuel hocha la tête. L'agacement qu'avait provoqué cette conversation se dissipa. Il écouta attentivement son père décrire comment fonctionnaient les antennes directionnelles, comment on devait régler soigneusement l'impédance lorsqu'on les sortait de la chaleur du baraquement pour les exposer au froid des plaines, comment l'inducteur pouvait geler si on le tenait du côté du corps qui était à l'ombre. Petrovitch se porta volontaire pour donner quelques conseils et d'autres hommes s'emparèrent des antennes d'un air absent, comme s'ils se souvenaient de quelque chose qu'ils avaient éprouvé, ou fait, il y a bien longtemps, et ils les reposèrent et

retournèrent à leurs jeux de cartes ou à leurs discussions ou se remirent simplement à boire leur ration de tord-boyaux, près du radiateur, les yeux fixés sur les filaments d'un blanc bleuté qui rayonnaient comme le cœur d'une étoile.

Le lendemain, il emporta le matériel, ainsi que le jour suivant. Il vagabonda vers le sud, où il surprit un troupeau de chenillards mutants et en abattit la plus grande partie avant qu'ils aient pu s'éparpiller. Les antennes marchaient parfaitement et le relais du satellite lui fournissait la réponse en deux secondes. Mais il ne détecta rien en mouvement sous les collines plissées. Il apprenait les trucs et les astuces de la chasse à l'approche, les assimilant sans y penser. Il pouvait dire, maintenant, de très loin, si une petite silhouette qui décampaait était un mutant, ou si des traces estompées laissées par le passage des mange-rocs étaient vieilles d'une heure ou d'une semaine, ou si quelque chose se tapissait à l'abri d'un affleurement de roche, là où la neige rougeâtre s'amassait. Sa combinaison faisait peu de bruit, aussi s'habitua-t-il au silence éternel de l'âpre lune, que violait à peine le faible chuchotement des vents qui commençaient à revendiquer cette terre. Une semaine passa. Il revenait au camp de plus en plus tard, et les hommes l'observaient, chaque fois, avec une certaine affection empreinte de nostalgie, le regardaient entrer en traînant les pieds et faire le compte rendu du nombre de véloces et de chenillards vus ou abattus, pour la mise à jour des Bios, tout en sachant que le fait central il ne le mentionnait pas parce qu'il n'y a rien à dire sur un échec. Des dizaines d'années de recherches avaient montré que l'Aleph pouvait surgir au cœur d'une chasse, attiré par l'accroissement d'activité, mais il ne s'agissait que d'une faible corrélation et beaucoup doutaient de sa valeur. Le garçon pouvait passer ainsi le reste de sa vie sans que la chance tournât. Une fin d'après-midi qu'il rentrait tôt pour la première fois, portant mollement les antennes, il passa devant un marcheur dont le vieux Matt remplaçait le clapet de sûreté. Manuel le salua de la main, en silence, et allait poursuivre son chemin lorsque l'homme dit doucement : « Je ne pense pas que ce soit le bon moyen. »

Manuel se retourna, quelque chose se déclencha en lui, et il dit : « Pourquoi pas ? L'observer seulement, ça ne peut pas changer grand-chose à ce qu'il fait.

— Peut-être que si. Je n'en suis pas si sûr.

— Mon père dit qu'il l'a découvert trois fois grâce à ça, quand il essayait encore. Trois fois.

— Et il l'a vu, aussi.

— Si, dit Manuel, voyant sa conclusion lui échapper.

— Ces antennes, elles ont aussi une fréquence de résonance, tu sais. Pour découvrir si elles sont dans les parages, il suffit d'émettre un petit signal. Lorsque ton circuit se met à sonner, il se trahit.

— Pourquoi ferait-il ça ?

— *Pourquoi*, ce n'est pas la bonne question. Ça ne sert à rien de se demander ça. Peut-être s'est-il habitué à ces scientifiques qui le tâtent avec leurs antennes, leurs rayons et tout le reste. Il doit même en être fatigué. Alors, cela ne l'intéresse plus.

— Tu n'en sais rien. »

Les lèvres de l'homme dessinèrent une grimace que Manuel ne put nommer, empreinte d'un peu d'amusement et d'une certaine tristesse étrange.

« Tu as tout à fait raison. Bien sûr que je n'en sais rien. »

Le vieux Matt n'ajouta plus rien et le garçon, qui n'avait pas envie de rentrer au baraquement, resta là, embarrassé. L'homme n'avait pas non plus repris son travail et tous deux attendaient, le garçon contemplait ses bottes, les mains fourrées dans sa poche ventrale. Lorsqu'il vit que le vieux Matt n'allait pas reprendre la conversation, quelle que soit la durée du silence, il se décida à lever la tête et il murmura : « Tu penses qu'il est peut-être en train d'épier d'une certaine façon.

— Peut-être bien.

— Je ne... je ne sais pas. »

L'homme dit d'une voix ferme : « Je ne peux pas conseiller à un garçon d'aller contre l'avis de son père. Tu le sais bien.

— Oui.

— Et tu as raison. Personne n'est sûr de rien, dans cette histoire, et personne ne le sera jamais. »

Il s'appuya contre les grosses roues du véhicule, arc-boutant les talons de ses bottes contre les coussinets de marche, gaufrés et luisant de glace. Ganyèmède était en train de sortir de sa longue nuit ténébreuse et le camp... le grand baraquement de guingois, les marcheurs et les cycles et les tracteurs garés de tous côtés, les collecteurs et les capots de protection abandonnés après une réparation, la tour rabougrie de l'antenne hérissée, tout cela rassemblé là contre la progression des étendues glacées se déployant sur tous les horizons... le camp semblait dépourvu de substance et de relief dans la pénombre, comme irréel. *Les fréquences de résonance. Les bobines de circuits d'appel*, pensa le garçon.

L'homme fit la moue, dans un éclair métallique. « C'est toi qui dois choisir, mon garçon.

— Je pense que oui. »

Il jeta un coup d'œil en biais sur le vieil homme qui semblait maintenant se fondre dans le désert lisse et brunâtre et sourire affectueusement de très loin, laissant le garçon décider tout seul.

Il fut un des premiers à sortir le lendemain matin, bondissant dans une aube légère et brumeuse tandis que le soleil apparaissait au-dessus

de la lointaine rangée de collines, déployant des ombres bleues sur la plaine mathématiquement plate qui s'étendait sous le baraquement. Il parcourut vingt kilomètres sans avoir à consulter la carte de sa visière pour trouver son chemin à travers les vallées et les gorges nouvellement creusées dans cette terre en travail. Il laissa les antennes dans une cuvette, une dépression obscure au cœur d'une mesa d'un blanc bleuâtre, sans autre tache. Il se sentit plus libre, et bondit avec régularité, s'élevant en grands arcs paraboliques qui lui fournissaient une bonne vue du terrain qui s'étendait devant lui, faisant une meilleure moyenne maintenant qu'il était débarrassé des longues antennes. Il se déplaçait avec une rapidité gracieuse mais paisible, atterrissant soigneusement à des endroits dépourvus de pierres qui pourraient tourner sous ses pieds et provoquer un éboulement bruyant. Il surprenait des troupeaux de véloces et quelques bandes de mange-roc flegmatiques, repérait les mutants tandis qu'il survolait leur fuite désordonnée, visait et tirait par habitude bien acquise maintenant, presque avec désinvolture. De retour à Sidon, le problème éthique de ces massacres l'avait tourmenté, surtout étant donné le grand nombre de colons qui étaient végétariens (y compris sa mère qui faisait la grimace et se retenait visiblement d'émettre des commentaires lorsqu'il mangeait de la vraie viande). Il avait finalement apaisé sa conscience en se disant que ces créatures étaient purement et simplement des inventions – et non des êtres sortis de la matrice d'un monde, sur un pied d'égalité avec l'homme, possédant les mêmes origines reculées que lui – fraîchement élaborées, et parfois médiocrement, dans un tube à essai, des miracles de l'ingénierie au même titre que les marcheurs ou les navettes spatiales, qui fonctionnaient bien pour un moment puis tombaient en panne – car c'est en ces termes que Manuel pensait aux mutations.

En abandonnant les antennes, il s'était livré au vide de ce monde, à ce que ce monde devait lui livrer. Il avançait toujours, portant sa peur... car son père se trompait, et sa mère aussi ; il sentait maintenant cette peur comme une présence qu'il devait endurer, et en cela il avait laissé derrière lui l'essentiel de l'enfance. Cependant, il n'espérait pas vraiment voir l'Aleph.

Il continua ainsi pendant trois jours. Chacun ressemblait au précédent et il tomba dans une sorte de rythme somnambulique de recherche, tirant sur les mutants lorsqu'il en voyait, mais ne mettant pas ses connaissances à contribution pour les découvrir. Au milieu du troisième jour, il se trouva plus loin du camp qu'il n'était encore jamais allé. Il avait pris un cycle pour les cinquante premiers clics, à la fois parce que ce territoire avait déjà été débarrassé de la plupart des mutants et parce qu'il ne voulait pas risquer de rencontrer d'autres parties de chasse.

Il savait qu'il n'existait pas plus de chance pour que l'Aleph arrive à un endroit plutôt qu'à un autre, mais il sentit, sans savoir pourquoi, que ce nouveau terrain était prometteur. Il avait déjà abandonné ce qu'il pouvait et maintenant c'était une question de patience, d'épuisement de tous les possibles. Il bondissait régulièrement, traversant les cañons et les vallées des rivières, survolant les plates mesas cloutées de grosses pierres, et des plaques de glace d'un kilomètre de large, aussi fraîches et immaculées que si elles étaient nées hier. Le rythme de sa course l'absorbait et il s'abandonna à ce flot incessant de glace et de neige et de roche défilant sous lui tandis qu'il montait en flèche et se posait, perpétuellement poussé en avant. Il ne s'arrêta que lorsqu'une douce fatigue s'empara de ses jambes. Il se trouvait dans une gorge qui s'ouvrait pour finir en un cône de déjection de galets et de gros morceaux de glace, descendus depuis peu d'une ligne de crêtes déchiquetées. Il ne reconnut rien qui corresponde à la carte de sa visière. Il sauta aussi haut que possible, mais ne vit aucun point de repère marquant qui puisse l'aider. C'était une question de fierté, pour lui, que d'apprendre le terrain, parce que le système de satellites ne pouvait pas toujours enregistrer la position de chaque personne à la surface de Ganymède. Le vieux Matt lui avait enseigné cela, et parlé de ces temps où les hommes s'étaient, pour la première fois, déplacés sur cette lune et où l'on devait attendre une heure avant d'obtenir, des systèmes surchargés, un relèvement directionnel. Il commença à revenir sur ses pas, et pour apprendre ce nouveau territoire il fut plus attentif, veillant à ne pas se laisser prendre à l'interminable rythme hypnotique de l'immensité offerte et de sa progression. Cependant c'était en cela que résidait sa propre transition car ce fut pendant la lente randonnée du retour qu'il sentit quelque chose qu'il ne pouvait nommer et qui l'obligea à ralentir le pas, à interrompre ses bonds et à observer attentivement les perspectives béantes de la plaine et de la ligne de crêtes. Arrivé à un rocher en forme de potence, il s'arrêta, essoufflé, clignant des yeux pour en écarter la sueur. Il vida sa poche d'urine, le mince filet jaune crépita et forma une mousse verte en frappant un bloc d'ammoniaque gelée. Il baissa les yeux, un peu dans les vapes, et vit à quelques mètres de là, imprimée dans une roche non identifiable, l'empreinte en forme de delta. Il ne bougea pas. Il leva les yeux, lentement et sans espoir, et aperçut, à dix mètres plus loin, un autre delta imprimé sur une pierre grêlée d'un gris de fer. En regardant plus loin, il vit celle d'après et, à côté, une ornière profondément creusée, tranchée net sur un mètre de profondeur et de la largeur d'une grosse pierre. Il s'avança, compta... trois, quatre, deux ensemble, une autre... et chacune était entourée d'une brune cicatrice de brûlure, comme si elle avait été découpée par la flamme un instant auparavant, les marques

semblaient sortir du néant tandis qu'il trottait, haletant, tiré en avant, suffoquant presque comme si sa combinaison ne lui fournissait plus d'air, gravissant un cône formé par le glissement des glaces, dévalant la pente... il dérapa sur le gravier et faillit perdre la piste. Il lutta pour remonter sur une corniche, puis de là dans un endroit dégagé formé de roche nue et de glace pourpre ; il fonçait maintenant, hors d'haleine et conscient du silence absolu qui l'entourait, de son isolement, de l'infini noir au-dessus de sa tête et de l'absence de tout abri, et c'est alors qu'il la vit.

La chose surgit d'une falaise abrupte. Certaines de ses parties étaient d'albâtre, d'autres exsudaient une lumière ambrée, délavée, qui se réfractait à travers son casque. Le sol trembla et la paroi de rocher se fractura en un millier de facettes tandis que la chose s'y frayait un passage, virant grâce à quelque moyen inimaginable et gémissant, opérant contre le roc qui ne l'emprisonnait pas mais se contentait de le soutenir. Des éclats de lumière s'en détachaient et un grincement discordant remontait le long de ses bottes. C'était grand, mais dans quelles proportions, il ne pouvait le dire car ici la perspective était faussée et il n'arrivait pas à en détacher les yeux pour la comparer à quelque chose d'autre, et les éclats de pierre arrachés à la falaise pleuvaient devant lui, flocons acérés qui miroitaient en tournoyant dans la lumière dorée. Elle montait le long de la paroi verticale et avançait, sans se démenager mais fermement et lentement, suspendue au-dessus du précipice par des moyens qu'il ne pouvait discerner, sa forme était encore difficile à cerner parce qu'elle reflétait le soleil nouveau en plein dans les yeux de Manuel et irradiait une incandescence bleue qui brouillait l'air autour d'elle. Elle s'arrêta. Manuel éprouva la nette impression qu'elle le regardait, qu'elle avait eu l'intention de l'étudier, juste de cette façon-là. Puis, si vite que ses yeux ne purent la suivre et qu'il ne sut dire comment c'était arrivé, l'Aleph disparut. Une vapeur bleue fouetta l'air, crépitant de paillettes d'un orange phosphorescent. Il pensa que la chose avait fait demi-tour et était rentrée dans la roche grêlée, mais un peu plus tard, lorsqu'il tenta de récapituler l'action, il lui sembla que peut-être elle s'était simplement effacée dans la muette paroi grise, reculant comme en flottant dans le roc entrouvert qui émit un dernier craquement et gémit d'être libéré de son poids. Seule subsista la falaise ébréchée, sa blessure ovale béait comme une bouche qui crie. Le sol agité trembla au travers de ses bottes. Il se remit à respirer. Ce n'est qu'après un long moment de silence absolu que le garçon prit conscience qu'il n'avait même pas levé son arme contre elle.

Ils retournèrent à Sidon quatre jours plus tard. Cela fit plaisir à Manuel. Il avait besoin de temps pour réfléchir à ce contact passager mais bouleversant qui s'était produit comme il l'avait toujours prévu, lui seul, en face de la chose, immobile, cloué sur place en cet instant tendu tel un arc où elle s'était révélée, comme elle l'avait fait auparavant à d'innombrables hommes, et où elle avait continué, indifférente, oublieuse des piteuses tentatives effectuées pour la détourner, même momentanément, de sa route inconnue. Manuel avait besoin de temps et son père le comprit, comme il avait compris pourquoi son fils avait laissé tomber les antennes. Le garçon avait oublié que ses demandes d'interprétation envoyées au système de satellites seraient facturées sur le compte de sa famille. Le colonel vit la retombée de cette utilisation et, sans en parler, comprit pourquoi cela était nécessaire au garçon. Le moment était venu, dans l'éducation de son fils, de dételer, de s'effacer, et à partir de maintenant, il serait plus important de lui laisser la bride sur le cou que de le contraindre.

« Il ne faut pas que cela te monte à la tête », dit-il à Manuel un soir après dîner, lorsque sa femme fut partie rejoindre son poste de travail. « Cette chose ne fait pas attention à toi. Elle ne te récompense pas lorsque tu prends des risques. Elle est simplement indifférente. C'est cela qu'on a le plus de mal à apprendre. On la déteste, on en a peur, et finalement on l'ignore. À cause de ça. Ce serait plus facile si elle nous haïssait. Peut-être même si elle nous prenait en chasse. Mais elle s'en moque. Ne l'oublie pas. »

Manuel savait que son père avait raison mais cela ne modifia en rien ce qu'il pensait de la chasse, ou de cette énorme forme trapue qui continuait à traverser ses rêves et à s'y dresser, absolue et lumineuse. Sa silhouette revint hanter son sommeil, environ une fois par mois. Il s'éveillait au petit matin, sur sa couchette étroite, les draps mouillés entortillés autour de lui, le ventilateur vrombissant patiemment, et il émergeait lentement des terres estompées où la chose attendait encore, sachant qu'il reviendrait. Couché là, à mi-chemin entre les mondes, il ne pouvait saisir son image dans sa mémoire. Il revivait l'éphémère escarmouche, mais au centre il y avait un vide, un espace plein de sons et de couleurs dépourvu de toute image résiduelle. Il comprenait maintenant pourquoi Petrovitch, le major Sanchez et les autres se querellaient là-dessus car lui aussi n'avait gardé qu'une impression, un vague souvenir d'endroits plus sombres sur les côtés et

d'une masse musculaire pesante. Cela le laissait perplexe et, pour finir, il alla trouver le vieux Matt pour le questionner à ce sujet.

Le vieillard vivait dans la pièce de derrière d'un atelier d'usinage, dans le tunnel D, un ancien magasin qu'il avait réclamé parce que personne n'en voulait. Il effectuait de menus travaux ici et là dans la station, des tâches manuelles faciles et lorsque son bras orthopédique lui faisait des ennuis, il rattrapait son quota de travail en se louant à la tâche ou en faisant avancer l'inventaire des ordinateurs.

La chambre était mal éclairée et en désordre, encombrée d'équipements plus anciens que tout ce que Manuel avait jamais vu. Il se demanda si certains appareils fonctionnaient encore. Le vieux Matt le fit asseoir sur un lit de camp grinçant et lui versa une tasse de thé fort.

« Chaque fois que je l'ai vu, il m'a paru long, en forme de tube.

— Petrovitch dit qu'il ressemble à un œuf.

— Petrovitch dit beaucoup de choses.

— Certains des hommes, Flores et Ramada, disent qu'ils l'ont vu comme une tortilla, plat, en forme de soucoupe.

— Ils marchaient au smeerlop cette fois-là, je m'en souviens. Bourrés comme ils l'étaient, ils ont eu de la chance de ne pas se faire sauter une jambe.

— Les scientifiques, leurs photos, le montrent composé de plusieurs segments. Mais long, comme je te l'ai dit.

— Ils savent mieux que moi. Ils avaient des caméras.

— Y avait-il des bouches ou des oreilles ?

— Pourquoi ? Quelle importance ?

— On devrait en savoir le plus possible, dit Manuel indigné en élevant la voix.

— La connaissance, ça ne rime à rien, à moins qu'on ne puisse s'en servir. »

Il but son thé à grand bruit et se lécha les lèvres en se délectant. Manuel avait remarqué qu'il prenait toujours beaucoup de temps pour manger et qu'il se concentrait sur la saveur des mets.

« Nous n'avons pas les instruments qui permettraient d'utiliser ce que nous savons déjà, reprit-il.

— Quoi, par exemple ?

— Il est trop rapide pour un homme. Trop gros aussi. Seuls des servos pourraient lui tenir tête, le surprendre. »

Manuel demanda d'un air songeur : « Les animaux ?

— C'est à *cela* que servaient les chiens, mon garçon.

— Est-ce qu'ils le savent ?

— Tout au fond de leur être, sûrement. Mais très loin, après tout ce que nous leur avons fait.

— Nous pourrions les entraîner !

— Peut-être.

— Et le baron ?

— Peut-être.

— À la prochaine opération d'élimination, nous sortirons et...

— S'ils me laissent venir.

— Pourquoi t'empêcheraient-ils ? Et puis, qui "ils" ? Tu peux faire ce que tu veux. Nous sommes en démocratie.

— Je ne peux plus suivre aussi bien qu'avant. Les autres, ils n'aiment pas rester en arrière, à m'attendre.

— Tu peux m'aider à entraîner le baron. Ce sera mieux que de courir vite. »

Le vieux Matt sourit. « Oui. Ça peut servir.

— Bien ! »

Ils firent travailler l'animal dans les collines au-delà de Sidon. Le baron avait encore pas mal de vieux instincts, profondément enfouis dans ses gènes, prisonniers d'un montage peaufiné par le temps, de longues chaînes de carbones, de phosphates et d'hydrogène stables. Il ramenait des bâtons et chassait de petits servos-lapins que le vieux Matt avait fabriqués pour lui. Manuel découvrit dans le dossier du baron qu'il avait été un limier... une chance... et en une semaine, il le vit se frayer un passage, en aboyant, dans la neige, entre les roches, à la poursuite d'un lapin-robot à la queue en peluche. Lorsqu'il l'attrapa, il le mordit et glapit de surprise en sentant le métal et la céramique, car il s'était attendu à une chair savoureuse, pimentée de l'adrénaline d'une proie. Il devint, grâce à l'entraînement patient du vieux Matt et aux exhortations énergiques du garçon, une flèche au pied léger qui encerclait les collines à toute allure, de ses bonds réguliers et presque automatiques, avec un entêtement canin... Manuel avait dû chercher ce mot ancien, inutilisé depuis longtemps... éparpillant les cailloux dans les virages, aboyant et hurlant, clamant son empire sur les terres vierges, exigeant tous les lapins mécaniques qu'ils lui offraient.

Le colonel Lopez regardait cela de loin, avec amusement, jusqu'à ce qu'il lui vienne à l'esprit que les Bios pourraient bien décider de déléguer les opérations d'épuration aux animaux, et en particulier aux chiens. Cela ne lui souriait guère. Il découvrit avec plaisir qu'il y avait peu de chiens parmi les bêtes, pas assez pour ne confier qu'à eux l'élimination des mutants. Pourtant, l'année suivante, la station d'Hiruko ordonna aux hommes de s'adjoindre, pour la chasse, le baron et quelques autres animaux.

Cela ne plut pas du tout à Manuel. Le baron était à lui maintenant, à lui et aux vieux Matt, dans le sens où, autrefois, les chiens appartenaient aux hommes qui les avaient dressés ; et personne n'allait rien changer à cela. Le centre d'Hiruko leur avait ordonné d'effectuer une élimination à partir d'un baraquement situé à sept

cents clics de Sidon. Le garçon leur fut reconnaissant de ressortir si vite, de passer plusieurs semaines dans le désert loin du labeur abrutissant de la station. Le camp de base ressemblait à tous les autres, rudimentaire et hâtivement érigé, un siècle auparavant, pour servir de poste de secours, puis utilisé ensuite comme halte occasionnelle par les prospecteurs, et devenu maintenant un assemblage temporaire de cabanes sans plan défini, à peine capables de résister à la pression différentielle, avec des pompes qui éternuaient et un générateur qui crachait des étincelles et un réservoir à fusion qui trépidait et rotait et vous empêchait de dormir, à moins que vous ne soyez joliment fatigué. Manuel se réjouissait de cette chance, et doublement, en voyant que le baron procurait au vieux Matt une nouvelle emprise sur les autres hommes qui maintenant grommelaient entre eux mais ne lui disaient rien lorsqu'il était le dernier de la colonne à gravir une corniche ou s'arrêtait pour épilucher ses cuissardes encroûtées de glace. Ils semaient l'épouvante dans d'importants troupeaux de mange-roc et de véloces. Il y avait encore un bon nombre de chenillards qui subsistaient sur le méthane, en voie de disparition, des ruisseaux en crue. Les bandes de chenillards suivaient les gros tracteurs à fusion qui débitaient la glace pour sucer le méthane qui sortait de leurs tuyaux d'échappement en bouillonnant et en moussant. Elles comptaient un nombre considérable de mutants et les hommes, sachant que les anormaux seraient les premiers à courir, leur tendaient des embuscades en les attendant dans des cañons en impasse. L'évolution leur avait déjà enseigné qu'ils étaient différents, vulnérables, traqués sans merci et abattus... et comme toujours, les chasseurs se targuaient de prouesses et d'un courage qu'ils n'avaient pas mérités dans ces étendues glacées car, au bout du compte, ils ne se mesuraient qu'à leurs propres créations, leur legs génétique à ce satellite stérile ; il n'y avait pas d'antagonisme naturel entre eux et la progéniture frauduleuse qu'ils avaient engendrée, pas d'instincts finement affûtés de chasseur et de chassé qui rendent décisif l'énorme avantage des armes à feu, comme cela s'était produit sur Terre, dans les anciens temps oubliés.

Le garçon y mettait peu d'empressement et se servait du baron lorsque c'était possible. Le chien, profondément enfoui dans l'amplification mécanique et la modification de son intelligence, sentait sa main ferme, entendait sa voix encourageante... devenue plus grave, presque celle d'un homme... et il s'abandonnait tout entier à la poursuite des mutants, s'inspirant de l'ancien savoir qui sourdait en lui. Manuel était allé dans les services de bio, il avait interrogé les fichiers informatisés et travaillé sous la tutelle du vieux Matt pour découvrir les modes de vie des mutants. De ces données, il tira les sites où l'on aurait le plus de chances de les trouver, les points de

rassemblement où les formes gauchies, en train d'évoluer, se retrouvaient pour s'accoupler ou se nourrir ou s'assister mutuellement ou simplement par vague camaraderie. Les chiens se débrouillaient bien, surtout le baron. Ils couraient avec une avidité tendue et ne se lassaient jamais. Le vieil homme et le garçon, accompagnés de baron et d'autres servos-chiens, surprenaient des troupeaux de mutants dans les arroyos, les lits des ruisseaux, les gorges et les cavernes creusées par les eaux, les abattaient au moyen d'éclairs rapides et brûlants qui claquaient dans le silence de l'atmosphère raréfiée ; ils ne tiraient aucun plaisir de cet acte de finalité mais affirmaient ainsi avec netteté leur empire sur ce qu'ils avaient créé. Manuel supportait cela, en tirait des leçons et attendait son heure. C'était, à ses yeux, un entraînement, un exercice, en vue des choses plus importantes qui viendraient en leur temps. Il trouvait ce nouveau territoire, plus éloigné de Sidon, guère différent : inoccupé et exigeant, cédant aux mêmes techniques qu'il avait arrachées à cette terre. Il était maintenant aussi compétent que beaucoup d'hommes du groupe. Il pouvait suivre à la piste les marques estompées des troupeaux, capter sur ses mini-micros le bourdonnement et le murmure lointain qu'ils faisaient en se nourrissant, reconnaître les appels qu'ils lançaient pour l'accouplement, et si ces drôles de stridulations ou de cris étaient le fait d'un mutant ou d'un normal.

Il connaissait aussi les traces légères ou profondes laissées dans la neige par l'Aleph. Il n'avait jamais oublié l'empreinte en forme de delta mais c'était la succession éloquente des raclements répétés qui lui en apprenait le plus sur les mouvements de la chose. Il apprit à déchiffrer l'incision profonde que la chose faisait avant de s'élever en chandelle le long de la paroi rocheuse à pic, la longue et mince trace vacillante sur la glace, les éclaboussures brunes là où il s'était frayé un chemin en brûlant la roche, les tranchées qu'il évidait dans la terre en se repaissant de minerai. (Cette lune était toute grêlée de marques semblables ; une vieille revue de statistiques qu'il avait dénichée s'appuyait sur la fréquence de ces cicatrices pour estimer depuis combien de temps la chose exploitait et creusait la face blessée de Ganymède, et était arrivée à une conclusion manifestement fausse ; 3,9 milliards d'années, un nombre très proche de l'âge même du système solaire, plus ancien que la propre biosphère de la Terre. Les artefacts non humains profondément enfouis dans les satellites extérieurs de Jupiter avaient à peine un milliard d'années. Le principe du Rasoir d'Occam poussait beaucoup de chercheurs à rejeter cette méthode de datation ; l'Aleph ressemblait trop aux autres artefacts – mis à part ses mouvements, sa vie, ses ressorts et ses réactions – pour que l'on rejette tout lien avec eux en s'appuyant sur une méthode de datation douteuse. Jusqu'à ce qu'on trouve un explosif capable de

détacher un fragment de l'Aleph afin de pouvoir tester sa teneur isotopique, son âge resterait une supposition.) L'idée vint à l'esprit du garçon que l'Aleph avait connu cette lune bien avant que l'homme ne possède une conscience même rudimentaire, et cependant, il avait laissé cette terre intacte pendant tout ce temps, ne tirant du sol que ce dont il avait besoin et laissant les coups de bélier incessants de la tectonique des plaques de glace cicatriser les blessures, n'essayant jamais de le convertir en quelque chose d'autre, comme les hommes le faisaient. Que l'Aleph soit meilleur ou pire que l'humanité, c'est une question qu'il ne se posait même pas ; ce qui lui importait, c'était le simple fait de cette différence. Dans ce nouveau territoire, il découvrit deux fois la marque en forme de delta, une fois sur une paroi rocheuse et une autre dans une crevasse où un véloce était venu se réfugier. Par manque d'expérience véritable, il avait supposé qu'il pourrait le voir par lui-même, grâce à une espèce d'entente religieuse entre eux. C'était l'arrogance propre à la jeunesse. Son père, par intuition plus que par connaissance réelle, vit qu'il valait mieux que le garçon continue à y croire pendant un moment. Il donna plus de mou à son fils, lui permettant de partir pour des randonnées de deux ou trois jours avec le vieil homme et les chiens ; Ils passaient la nuit dans leurs combinaisons, avec un générateur qu'ils avaient dû traîner afin de garder leurs réserves intactes, et ils cherchaient les troupeaux de mutants comme ils l'avaient dit mais tous les hommes savaient qu'en fait, pleins d'un grand espoir, ils attendaient gravement autre chose.

Il arriva d'abord furtivement. Tous deux étaient en train de se reposer, essoufflés après avoir poursuivi les véloces à travers la plaine sèche, jusqu'à l'entrée en entonnoir d'un cañon. C'est le vieux Matt qui le vit d'abord, en train de traverser l'étroit goulot du cañon, à trois clics au nord. Il ne chevauchait pas l'enchevêtrement dentelé de roches et de glace qui s'entassaient là, mais il se creusait un chemin à travers comme si la droite ligne était pour lui plus simple, indifférent au grincement du monstrueux bouleversement qu'il provoquait et dont les vibrations remontaient le long des jambes des deux hommes, même à cette distance, et au fracas de la roche qui cédait et se brisait en éclats avec un millier de petits craquements. Le vieux Matt avait crié... le garçon ne s'y était pas attendu... et ils se mirent en route, devancés par les servos-chiens, ils croisaient canons et ravins et arroyos, dégringolaient les pentes à grand bruit, sautaient par-dessus les affleurements de roche couleur de rouille et sentaient les trépidations lentes de l'Aleph qui enfonçait les obstacles, s'arrêtait pour découper un fossé et dévorer quelque filon de minerai puis repartait à pas pesants, lent mais décidé, menant à sa suite les chiens jappant et les hommes haletants trempés de sueur, comme s'il connaissait les moyens de les attirer dans son sillage, et toujours

cherchant. Les autres équipes étaient trop loin pour qu'on les appelle à temps et le garçon ne le désirait pas, en fait il était même certain qu'à cause de la présence du vieux Matt la chose les éviterait. Il supposait toujours inconsciemment que sa solitude était nécessaire aussi fut-il étonné lorsque l'Aleph bondit le long d'un ravin, qu'une banquise explosa avec un rugissement, faisant pleuvoir une averse de fragments qui retombèrent en miroitant dans la lumière pénétrante du soleil, et que le museau de la chose jaillit. Il dut se dire à lui-même que ce n'était pas un visage... les lignes découpées, la marque en dents de scie qui ressemblait au sourire d'un requin... et il vit clairement les orifices vers l'arrière, à deux bons mètres l'un de l'autre. Il le mémorisa cette fois, car il était prêt en dépit du choc. Les chiens se lancèrent en avant au premier craquement étouffé de la glace et bondirent à sa suite. Il s'éloigna d'eux lourdement, sa forme se modifia dans l'esprit du garçon et de celui du vieil homme, et Manuel pensa *Il est grand. Trop grand*, tout en courant après lui à pleine vitesse, comme tiré en avant. La chose se retourna. Ce fait ne le frappa que plus tard, mais les chiens s'arrêtèrent brusquement, comme paralysés pendant un moment, pour voir la chose s'immobiliser dans un grincement contre la glace fracassée et virer en s'élevant. Le garçon fit une pointe de vitesse et rattrapa les animaux, tous sauf le baron qui avait continué et qui, comme Manuel le vit, n'allait ni s'arrêter ni même ralentir. Sûr que son maître le suivait, il fonçait droit sur la chose, sans plan ni véritable colère, poussé par cet instinct ancestral issu d'anciens impératifs nés sur des plaines poussiéreuses à des milliards de kilomètres de là. Le garçon poussa son amplification. Il courut, les jambes douloureuses, précédé par le cri funèbre du baron, jusque devant la chose... sous les blocs d'albâtre rougeoyant et d'ambre insondable. Il se rua sous des choses striées et bombées qui ressemblaient à d'énormes chenilles de tracteur.

L'Aleph bougea. Le baron aboya et sauta contre une plaque cristalline, rebondit sur elle et retomba, il pataugea et repartit à l'attaque, furieux mais impuissant. Manuel sentit des champs magnétiques le saisir. Des forces diffuses agrippaient et tiraient, et l'air sembla s'épaissir dans sa poitrine. Tête baissée, il courut vers le chien glapissant, et le sol se tordit sous ses pieds. Au-dessus de lui, un trou hexagonal se dilata au flanc de la chose. Dans ses profondeurs bleues, il vit se déplacer d'énormes pierres comme animées d'un mouvement intentionnel. La chose bougea. Les gros blocs s'écroulèrent en claquant et en grognant, et lancèrent au-dehors un réseau de rayons blancs fourchus qui vinrent éclairer la glace, sous les pieds du garçon. Des crevasses le firent trébucher. L'ouverture hexagonale s'éteignit brusquement et se rétrécit à la taille d'un poing. Il tendit la main vers le chien et l'attrapa, puis le lâcha, puis se saisit de nouveau d'une

patte et se retrouva à l'ombre de la chose qui se dressait... elle sentait l'airain brûlant... et le dominait comme il l'avait rêvé, devenant ainsi familière, et le son qu'elle émit fut noyé par les cris et les glapissements hystériques des chiens. Il ferma les yeux et tira le baron en arrière. Lorsqu'il les rouvrit, elle avait disparu. Elle était devenue une tache indistincte sur le talus de neige rose, lui dit le vieux Matt, si rapide que l'œil ne pouvait la suivre.

De nouveau le garçon pensa, *Je n'ai même pas levé mon fusil sur lui*, et cette fois il savait pourquoi. S'il l'avait fait, la chose l'aurait rangé dans la même catégorie que tous ceux, innombrables, qui s'étaient dressés contre elle, les générations qui avaient tiré sans résultat. L'Aleph aurait pensé à lui de cette manière et, pis encore, lui aussi.

Le baron gémissait et luttait contre le garçon. Le vieux Matt lui parla et, au bout d'un moment, le chien se calma, et ils purent poursuivre leur route.

« Ce chien possède tout ce à quoi un chien peut prétendre, dit le vieil homme, mais cette chose exige peut-être plus que ce qu'un chien peut donner. Même un super-chien capable de faire des mathématiques. »

Il secoua la tête et le garçon se souvint que le vieux Matt venait d'une époque où les animaux n'étaient pas comme ceux-là et vivaient seulement sur Terre où ils tenaient leurs anciens rôles, et qu'ils avaient été acculés à l'extinction bien avant que l'on mette au point l'amplification.

Manuel vit alors qu'il n'avait pas trouvé la qualité qui ferait de ces moments quelque chose de différent, celle qui le distinguerait, lui et les chiens, des scientifiques et des chasseurs qui étaient venus avant lui. Il fallait quelque chose d'autre. Le baron, et n'importe quel autre chien, avait besoin d'une certaine bravoure insensée, oui... mais aussi d'autre chose, et le garçon ne savait pas quoi.

Cinq mois après la seconde rencontre de Manuel avec l'Aleph, une saute-roc changea l'équilibre économique de base des mondes extérieurs. Elle dérivait d'astéroïde en astéroïde à la recherche de traces d'iridium ou de platine. C'était une marginale. Personne avant elle n'avait revendiqué les morceaux de roche qu'elle visitait car ils étaient dénués de valeur... un mélange de fer et d'autres métaux dépréciés. Elle découvrit, sur l'astéroïde MKX 349, une crevasse qui s'enfonçait dans la roche ; par curiosité, elle s'y fraya un chemin. Elle préleva une carotte puis fora plus profondément. À moins de cent mètres, elle trouva des chondrites carbonées à l'état pur.

MKX 349 était de taille médiocre, 9,600 km de rayon. Par une bizarrerie de sa formation, il avait une gaine de minerai à faible teneur qui enveloppait complètement le noyau. C'était pourquoi ce cœur d'une valeur incalculable n'avait jamais été détecté. Il y avait là assez de carbone, d'hydrogène et d'oxygène pour alimenter toute la communauté des astéroïdes pendant des dizaines d'années. Ils n'auraient plus besoin de payer Ganymède pour qu'il les leur expédie par cargo lent. Il leur fallait encore de la nourriture, mais la perte, pour le satellite de Jupiter, représentait environ trente pour cent de ses exportations.

Les stations étaient de grosses fermes qui tiraient un profit régulier de la vente des aliments et qui pratiquaient comme seconde activité lucrative l'exportation de fluides tout triés. Ce commerce tomba à zéro dans l'année qui suivit la découverte de MKX 349. Et avec lui disparurent ces petits extra que les colons se procuraient pour adoucir leur sort. Ils mangeaient toujours aussi bien mais durent se passer des derniers programmes en 3D, des articles de la mode féminine lunatique, et cesser d'agrandir les tunnels en acier carboné qui composaient leurs foyers.

Ce fut pis encore en ce qui concernait les projets à long terme. Grâce aux richesses de MKX 349, les astéroïdes de McKenzie décidèrent de mettre en route une grosse exploitation agricole. Cette entrée en compétition avec les stations dépendait des économies d'échelle et de la réussite de la biosphère de Ganymède. Les économistes prédisaient une lutte se déroulant sur plusieurs dizaines d'années. Les stations gardaient l'avantage de l'antériorité et elles avaient de bonnes chances d'éliminer les McKenzie si elles amélioraient rapidement leurs propres marges bénéficiaires. Tout le monde était au courant et s'y préparait.

« Il ne s'agit pas de travailler plus, dit le colonel à son fils, mais de travailler plus intelligemment.

— Je ne vois pas pourquoi cela entraîne l'emploi des diffis. »

Sa mère, qui était en train de raccommoder, leva les yeux. « Je n'aime pas entendre ce mot-là dans notre maison. »

Le colonel dit sévèrement : « Ils ne sont pas *diffformes*. Ce sont des hommes, des femmes et des enfants qui n'ont pas eu de chance. Ils ont été grièvement blessés. Certains sont même morts pendant quelque temps.

— Ils sont enfermés dans des boîtes, dit Manuel d'un ton maussade.

— Ce sont des servos, oui.

— Comme des bêtes. »

Sa mère dit : « Je ne veux pas que mon garçon pense à des animaux en les voyant. Suppose que ta propre sœur... tu te souviens lorsqu'elle s'est cassé la jambe sur le tracteur ? Suppose que son accident ait été pire ? Elle aurait pu devenir servo. Et tu l'aurais appelée une diffie ? »

Manuel pinça les lèvres et ne répondit rien. Sa mère avait parlé calmement mais, pour elle, dire cela comptait énormément. Il valait mieux faire la part du feu et ne plus jamais mentionner les diffis. N'importe comment, il n'aurait pas à collaborer avec eux. Ils étaient plus intelligents que les animaux, plus rapides aussi, et travaillaient sans que l'on s'en occupe, avait dit le major. Il se promit de les ignorer.

Telles que les choses se passèrent, il ne put tenir sa promesse. L'un d'eux fut affecté au même tunnel que lui. Cela ne se passa pas aussi mal qu'il l'aurait cru, mais lorsque la chose travaillait à l'intérieur, il en émanait une odeur fétide qui ne ressemblait pas à celle des animaux qu'il avait connus, et qui était bien pire. Même cela, il s'y habitua. Puis on le convoqua, pendant sa matinée de travail, et on lui dit d'aller participer à une tâche spéciale, en surface cette fois.

Un module porteur était garé sur le terrain d'atterrissage, la dernière cargaison en provenance du central d'Hiruko. Le vieux Matt était là. Il le salua de la main, de l'autre côté du module. Le garçon dit : « Il faut rentrer ça, je vais chercher l'élévateur...

— Viens par ici. »

Le côté le plus éloigné était constitué d'une paroi de barreaux. Manuel se pencha, jeta un coup d'œil à l'intérieur et vit quelque chose de rouge et de bleu métallique, qui se rapprochait très vite. C'était déjà en l'air lorsqu'il se pencha et cela vint s'écraser contre la cloison. Tout le module en fut ébranlé. Les barreaux, qui étaient en acier – excellente idée, pensa le garçon –, résonnèrent sous l'impact. La chose était par terre, à quatre pattes, et revint brusquement s'écraser contre la grille, sans avoir, lui sembla-t-il, pris le temps de se ramasser. Cela gronda ou parla, Manuel ne put en décider, et revint se heurter

violemment de nouveau. Deux servos-mains bleues empoignèrent l'acier et tentèrent de l'arracher. La chose grommela, lâcha les barreaux et revint s'écraser contre eux, dans une rage sans répit.

« Recule, dit le vieux Matt. Laisse-le se reposer. »

Ils s'éloignèrent, suivis par les bruits sourds et réguliers qui ébranlaient à chaque fois le module.

« Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un humain. Terriblement abîmé par un accident... là-haut. »

Le vieux Matt désigna d'un geste les têtes d'épingle des stations satellites en orbite.

« Il a fallu des années pour qu'il en arrive là.

— Un *homme* ? Je ne...

— Un être humain. C'est peut-être une femme. Personne ne dit ces choses-là à Hiruko. Il, ou elle, a perdu une bonne partie de l'hémisphère cérébral gauche lors de l'accident. Il ne peut pas parler. Mais il peut bouger, ça oui.

— Pourquoi est-il comme ça ?

— Tu aimerais ça, te réveiller un jour transformé en morceau de viande, enfermé dans une botte pour le restant de tes jours ? »

Manuel fit la grimace : « Pourquoi diable l'a-t-on envoyé ici ? »

Le vieil homme haussa les épaules : « Le colonel a conclu une transaction. Il a vendu des équipements dont nous ne nous servions plus, ou que nous ne savons pas réparer. Et il est revenu d'Hiruko avec une poignée d'animaux, et ça.

— Ça ne va pas travailler. Tuer, peut-être, mais pas travailler. Et un être humain... je ne...

— N'essaie pas d'examiner ça en détail maintenant. Fais comme si c'était un animal et tu ne seras pas très loin de la vérité.

— Pourquoi est-ce qu'on l'a laissé vivre ?

— Je ne sais pas. La médecine fait de drôles de choses. Je pense qu'on ne peut pas laisser un homme mourir juste parce qu'il ne lui reste pas assez de cerveau à notre goût. Ça se fait sur Terre, mais pas ici.

— On devrait peut-être s'y mettre, nous aussi. »

Les coups contre la grille étaient moins violents mais n'avaient pas cessé.

« Pas tant qu'ils peuvent être utiles. Le colonel pense que nous avons besoin de toute la main-d'œuvre possible. La productivité est en plein boom.

— Cette chose ne peut servir à rien. »

Le visage du vieux Matt se plissa et ses yeux étudièrent le garçon en bougeant avec fluidité.

« Je pense que pour nous, il peut avoir son importance.

— En quoi ? Tu n'arriveras jamais à lui ôter l'envie de tuer.

— Peut-être. Ton père m'a chargé de ce travail parce qu'il sent que c'est risqué. Peut-être. Mais je m'imagine qu'à nous deux, on pourrait y arriver.

— Comment ?

— Tu verras. »

Tous les jours, pendant trois semaines, ils remontèrent et se rendirent jusqu'au module pour le nourrir. Manuel grimpait sur le toit, ouvrait brusquement la petite porte qui s'y trouvait et jetait les aliments à l'intérieur. Le servo ne pouvait pas sauter aussi haut mais tous les jours il essayait et, comme il échouait, il recommençait à se jeter contre les barreaux, inflexible et infatigable. Avec le temps, il gronda moins, mais ne ralentit pas son martèlement contre les murs. Au bout de trois semaines, il cessa de bondir vers Manuel. Il le guettait, comme s'il essayait d'imaginer un moyen de monter là-haut, tout en sachant qu'il valait mieux économiser son énergie, puisque cela ne marchait pas. Alors, il recommençait à s'écraser, encore et encore, contre les barreaux, aussitôt que la porte s'était refermée en cliquetant, comme pour dire – *Regarde. Regarde.* Manuel l'étudiait attentivement durant les brefs instants où il demeurerait immobile, à lui lancer des regards furieux, de ses yeux noirs largement écartés. C'était un fatras d'éléments fixés à une carapace d'un gris métallique, plus grande que celle des servos-animaux qu'il avait vus jusqu'à maintenant, et puissamment équipée, hérissée de lourds moteurs, de grandes chapes et de collecteurs protubérants. Il n'arrivait pas à imaginer qu'un homme ou une femme était à l'intérieur de cette chose, captif de ce monde de métal qui l'avait avalé tout entier, rageant quelque part dans une effroyable poche de silence. Un jour, Manuel le salua de la main, et pour la première fois depuis une semaine, il sauta en s'étirant, battant l'air de ses bras, les yeux flamboyant de colère. Cependant, après que Manuel eut hâtivement... en dépit de lui-même... claqué la porte, la chose ne se jeta pas contre les barreaux. Elle resta debout à regarder fixement les deux hommes s'éloigner.

Le vieux Matt se mit alors à l'affamer. Il lui donna la moitié, puis le tiers de ses rations. Au bout de deux semaines, il restait couché sur le côté et ne se relevait pas tout de suite lorsqu'on lui apportait l'eau et la nourriture. Une autre semaine passa et le vieux Matt prit une baguette de faisceau tracteur dans sa bonne main et fit mine d'entrer dans le module.

« Attends ! dit Manuel. Je vais aller chercher mon père et quelques hommes...

— S'il m'attaque, il sera trop tard pour faire quelque chose. Contente-toi de fermer la porte derrière moi et recule. »

Manuel fit ce qu'on lui disait. Le vieil homme entra dans le grand module par le portail latéral. La chose l'observa mais ne bougea pas et resta immobile. Ses yeux noirs suivaient le vieux Matt, pleins d'une froide révolte. Le vieil homme s'approcha et tapota de sa baguette la carapace incrustée de glace. Aucune réaction de l'intérieur. Mais la chose enfonça ses chenilles dans la glace, faisant voler en éclats un chicot tôle et laissant le bruit parler pour elle.

Le lendemain, le vieux Matt se rapprocha et mit sa main gantée sur la carapace. Le troisième jour, il fit signe au garçon de le rejoindre. Ils posèrent leurs mains sur lui, et Manuel sentit un faible tremblement, une étrange vibration aiguë, sans mots ni forme, mais soutenue, dont la cadence n'était pas celle d'une machine mais transmettait plutôt un sentiment de chagrin, de colère et aussi de désir.

C'était inutile d'essayer de lui parler. Les toubibs d'Hiruko l'avaient tenté. La chose ne répondait pas. L'une des spécialistes de Sidon vint l'enregistrer – ce fut le vieux Matt qui dut implanter les sondes ; la spécialiste ne voulut même pas pénétrer dans le module –, elle secoua la tête, en marmonnant entre ses dents. Il y avait bien une étrange activité neurale et cérébrale, mais elle ne pouvait pas en tirer grand-chose.

« Il est manifestement patho », dit-elle en renonçant à comprendre.

Le dossier de la chose n'apportait aucune clef permettant d'interpréter les tracés complexes. Le vieux Matt se suçota les dents en réfléchissant et en étudiant les lignes courbes de leur scope.

« J'ai vu des hommes se désintégrer lorsqu'ils perdaient une partie d'eux-mêmes. Celui-là n'est pas comme cela. C'est quelque chose de différent. »

— Ouais, il est fou...

— Fou comme un renard, peut-être.

— Qu'est-ce que c'est qu'un renard ? »

Le vieux Matt se contenta de se suçoter encore plus les dents, le son se répercutait dans son visage métallique. Manuel insista : « Tu penses pouvoir l'amener à travailler ? »

— Je ne veux pas le faire travailler.

— Bon, alors dis-le à mon père et nous en serons débarrassés.

— Personne n'en voudrait.

— Quelqu'un le fera bien. Hiruko ne peut pas nous le laisser sur les bras.

— Il y a des choses plus intéressantes que le travail, n'importe comment. »

Le jour suivant, Manuel sortit pour voir si la chose avait assez de liquide et de force motrice, ce qui était devenu l'une de ses corvées, et elle avait disparu. La cage était vide. Il courut le dire au vieux Matt qui était déjà au courant.

« C'est moi qui l'ai laissé partir.

— *Partir* ? Il va retourner à Hiruko ou filer quelque part ailleurs et nous ne le reverrons jamais.

— Peut-être bien.

— Il va tuer quelqu'un.

— Peut-être. »

Le vieil homme n'ajouta rien d'autre. Mais cinq jours plus tard, il revint. Il était exténué. Ces journées de liberté avaient épuisé ses batteries et sa carapace était glacée. L'index de vivance montrait que la masse de chair qui était à l'intérieur se portait à merveille, et même que son pouls était meilleur.

« Il s'est drôlement déchargé, dit le vieil homme, mais il a gagné un peu de masse corporelle.

— Comment a-t-il... » Puis le garçon comprit.

« Des véloces, probablement. Peut-être quelques mange-roc.

— Mais c'est... c'est un *humain* qu'il y a là-dedans. Personne ne s'abaisserait à manger ça.

— Il s'en fout d'être humain ou non. Il a été trop longtemps tout seul, scellé dans sa boîte.

— Tout de même, je... Bon Dieu, comment peut-il digérer ce truc visqueux ?

— Les techs insèrent dans la plupart des servos un système digestif universel. Ça simplifie le travail. On laisse simplement tomber dedans une unité standard, on la connecte et on n'a plus à s'occuper de l'alimentation de l'animal.

— Ce n'est pas un animal. »

Le vieux Matt observa la forme tapie derrière les barreaux, le visage à demi noyé d'ombre, affaissé et plissé par l'âge, sauf là où jouait le métal éternel.

« Je ne vois plus beaucoup de différence », dit-il doucement.

Il apporta de la nourriture à l'intérieur et relia les batteries rechargées à ses bornes de connexion dorsales. Les yeux noirs le suivaient tandis qu'il poussait la nourriture plus près, des yeux brillants et intelligents qui ne cillèrent pas et ne lancèrent aucun avertissement. Il était affaibli et les batteries se détachèrent lorsqu'il bondit, si bien que son attaque fut plutôt dépourvue d'énergie. Le vieux Matt saisit la baguette fixée à son harnais dorsal, où il l'avait dissimulée. Il l'attrapa à mi-saut. La baguette s'enfonça dans son appui gauche et le vieil homme se détourna, comme un matador, pour laisser passer la créature ; elle était toujours en l'air mais se tordait maintenant, presque pliée en deux de douleur. Elle heurta lourdement la glace, en une mauvaise chute, et cria... un grognement étranglé de surprise et de consternation. Le vieux Matt sortit en trébuchant et ferma rapidement la porte avant que Manuel puisse tendre le bras vers

elle, et le module recommença à trembler sous les coups sourds, rythmés et trépidants, comme au premier jour.

« Salaud ! cria Manuel.

— Il a encore du cran. Il apprend, mais il garde toute sa fougue. »

L'homme sourit, et cela creusa profondément son visage, si bien que les taches dues aux radiations ressortirent comme des cicatrices d'un bleu noir.

« On aurait pu croire qu'il te serait reconnaissant.

— Non. S'il était reconnaissant, cela voudrait dire qu'il est des nôtres. Il est méchant, profondément méchant, alors il peut toujours tenir la tête haute. Face à n'importe quoi. »

Le colonel Lopez entendit parler de l'incident, non par son fils mais par un agro qui avait tout vu de loin. Il sortit pour observer la chose qui avait maintenant retrouvé ses forces et qui arpentait la cage modulaire, en lançant des regards furieux, de ses yeux brûlants et indomptés. Il se cabra lorsque le colonel s'approcha des barreaux, non pour sauter mais pour exhiber son énorme ventre... arqué, en céramique et en molybdène écarlates, craquelé et grêlé... en un geste de défi, exposant son point le plus faible pour inviter l'adversaire à l'attaquer. Le colonel fit la moue. « Vous deux, vous avez investi un temps considérable dans le dressage de cette créature.

— Il fait des progrès. »

Le vieux Matt se tenait, les mains dans ses poches ventrales, sa combinaison captant la lumière oblique du soleil révélait ses plis et ses taches et ses accommodages.

« Il s'est échappé.

— Matt l'a laissé partir, protesta Manuel. Et il est revenu de lui-même. »

Le colonel secoua la tête sans quitter la cage des yeux.

« Un travail fou.

— Il y aura peut-être, aussi, un bon rendement, dit le vieux Matt.

— Tu ne pourras jamais le faire obéir aux ordres.

— Les esclaves obéissent aux ordres, colonel. Si on veut obtenir quelque chose qu'un esclave ne pourrait pas faire, on n'en réclame pas un.

— Ce dont nous avons besoin en ce moment, c'est du sale boulot. Si nous ne pouvons pas continuer à vendre à bas prix notre blé, notre soja, notre maïs, la station devra prendre une hypothèque auprès des courtiers de la Lune, pour commencer, puis plus tard, auprès des Terriens. Nous n'avons surtout pas besoin de choses comme celle-là, avec des bouches grandes comme des baquets, qui essaient de mâchouiller l'un de mes meilleurs hommes. »

Le vieux Matt dit : « Laisse-moi le lâcher.

— Pour faire quoi ?

- Contrôler le nombre des mange-roc mutants.
- On a des chiens ordinaires pour cela.
- Celui-là coûtera moins cher. On n'a pas besoin de le nourrir. »

Le colonel hocha la tête sans quitter des yeux la chose pesante qui marchait à pas de loup tout autour de la clôture, en pantelant ; son haleine se changeait en une vapeur orange qui grésillait en tombant sur le sol et s'y déposait en une fine couche de neige.

« J'en ai entendu parler. Et c'est *cette chose-là* que vous voulez que je libère ? »

Manuel dit rapidement : « Il faut que nous tentions notre *chance*, papa.

— L'homme n'est pas obligé de s'engager dans une entreprise risquée uniquement parce qu'elle se présente à lui. Il faut que tu apprennes ça. »

Manuel sentit l'irritation le gagner et se mit à parler vite : « Bon Dieu, c'est un type plein de morgue qui... » Mais le vieux Matt l'interrompit et se mit à apporter au colonel quelques précisions sur la créature. Manuel vit ce que tentait le vieil homme, faire dévier la conversation avant que le colonel devienne de mauvaise humeur et s'entête au point de ne pouvoir revenir sur sa décision. D'accord. Manuel se détourna en marmonnant entre ses dents, la colère était tiède dans sa poitrine, comme une présence physique, un feu qui couvait chaque fois qu'il lui fallait reculer devant l'autorité du colonel. Il empoigna les barreaux et se pencha en avant, se calmant peu à peu. La créature s'approcha tandis que Manuel écoutait le vieux Matt drainer, d'une manière lente et presque désinvolte, l'opposition entêtée qui avait imprégné la voix du colonel. Sa bouche se tordit, cela le contrariait de voir son père manipulé de la sorte, et puis il remarqua la forme bossue qui tapait de la tête contre les barreaux, *ding, dingding*, selon une combinaison qui variait mais paraissait intentionnelle. Manuel fronça les sourcils. *Ding, ding, dingding...* Il comprit soudain qu'il s'agissait d'un code, peut-être d'une manière de s'exprimer, pour la chose qui était à l'intérieur. Il tapa de petits coups secs, de son gant, contre les barreaux. Et l'être répondit, *dingdingding, ding*. Manuel tendit le bras et frappa un rythme patient sur le crâne d'acier poli. L'énorme tête s'inclina vers le haut et le regarda d'un air interrogateur, momentanément apaisée. Manuel sentit quelque chose passer entre eux, quelque chose qui lui serra la gorge. S'il y avait encore un fragment d'humanité en lui, s'il pouvait lui parler... Il tapa de nouveau sur le crâne. Brusquement l'être se cabra. Il se jeta contre les barreaux avec une énergie sauvage, en grondant, et Manuel fit un bond en arrière. Ses mains essayèrent de le griffer, le manquèrent puis tentèrent de nouveau, secouées par une colère aussi vive que l'éclair. Manuel cligna des yeux, abasourdi. Durant un instant, une petite

partie de cette créature, prise au piège, avait émergé. Un instant seulement. Maintenant, la forme musclée arpentait de nouveau la cage en grognant, les yeux pleins de fureur.

Les deux hommes avaient remarqué le bref accès. Le colonel Lopez grommela : « J'ai des hommes qui montent des dômes supplémentaires. Les équipes se succèdent, à l'extérieur, jour et nuit. »

Le vieux Matt hocha la tête. « Il sera obligé d'opérer loin d'ici. Il n'y a plus de mange-roc près de Sidon maintenant. J'avais pensé lui implanter un aiguillon tracteur. S'il s'approche dans un périmètre de cinq klicks, il reçoit une secousse. » Le colonel Lopez fit la grimace. « C'est risqué. »

Manuel remarqua, pour la première fois, que les coins de la bouche résolue de son père présentaient un réseau de fines rides sèches. Il regarda alternativement les deux hommes et trouva, à leur peau, un aspect similaire, elle ressemblait à du papier que l'on aurait froissé puis défroissé. Il adoucit sa voix et dit : « Père, il n'est pas le même lorsqu'il est en liberté. Il n'a attaqué personne alors qu'il en avait l'occasion.

— Je vois. »

Le colonel sourit à son fils, en dépit de son front encore plissé, avec l'expression d'un père qui se laisse persuader de faire quelque chose.

« Tu penses qu'il proteste seulement contre le fait d'être enfermé. »

Manuel répondit d'un ton sec : « Exactement.

— Il est comme ça maintenant, dit le vieux Matt. Avant, il a eu des choses à assouvir. Nous l'avons laissé faire. »

Le colonel désigna, entre deux barreaux, l'appui gauche de la chose. Du pus vert suintait de la blessure faite par la baguette du tracteur.

« Tout n'est pas encore résolu, à ce que je vois. » Il sourit. « Mais, j'accepte vos arguments. Nous pouvons essayer ce projet... provisoirement. Seulement provisoirement. »

Le visage de Manuel s'épanouit. Il oublia le moment éphémère de tout à l'heure, la fugitive prise de contact. Son père avait raison, la chose était dangereuse, mais on pouvait la contrôler. Il ne savait pas bien pourquoi il éprouvait ce sentiment d'accomplissement et de jouissance anticipée, mais, en garçon de son âge, il ne chercha pas à comprendre.

Le colonel hocha la tête, observant encore un moment la grande forme indistincte perpétuellement en mouvement, puis il se mit en route vers les structures débordantes et lumineuses de la station. L'ultraviolet des dômes lointains se reflétait sur son casque, dardant des arcs-en-ciel de couleur dans les yeux de Manuel.

« Au fait, cria son père, comment l'avez-vous appelé ?

— Euh... il n'a pas de nom.

— Même les animaux ont un nom, dit le colonel.

— Nous lui en trouverons un, dit le vieux Matt. Si on leur en laisse l'occasion, la plupart des choses se nomment d'elles-mêmes. »

« Nous voulons qu'il soit tel qu'il est venu à nous, dit le vieil homme au garçon.

— Méchant ? » demanda Manuel. Il avait l'impression qu'on avait besoin de plus que cela, mais il était tout disposé à le croire.

Oui, méchant, plus tout le reste... fier, et fou comme tous les démons de l'enfer, et assez déconcerté pour vouloir tirer quelque chose de cette colère et découvrir qui il... ou elle... est.

— Oui oui. » Manuel n'avait pas l'air convaincu.

« Il faut lui apprendre à se servir de la colère, de la folie... et aussi à compter avec la baguette, ça c'est sûr. »

Le vieux Matt hocha la tête, sombre et distant, comme s'il se souvenait de quelque chose.

« Il n'est plus vraiment humain, reprit-il, mais il faut qu'il apprenne... ou qu'il réapprenne... certaines choses humaines. Qu'il ne soit pas seulement dingue. Mais pas trop humain non plus. »

Ils le lâchèrent. Il partait pendant des jours, des semaines, et puis il revenait à la limite des cinq clics et envoyait par transmission une longue note basse, comme le vieux Matt le lui avait montré. Il ne chassait que les mutants ; le vieillard lui avait appris comment les différencier, et quelque chose lui disait que, le gibier adéquat, c'étaient les formes déviantes. Le garçon ne découvrit jamais comment le vieux Matt avait mené son instruction, mais cela marchait. Bio signala une diminution lente mais continue de la population mutante aux alentours de Sidon. Le colonel Lopez se déclara, prudemment, satisfait des résultats car la station reçut d'Hiruko un transfert de crédits pour travail accompli « dans l'intérêt général ». Les chiens n'auraient pas pu faire cela sans la présence d'humains pour les empêcher de s'écarter de leur tâche.

Lorsqu'il revenait d'une chasse, le vieux Matt, ou plus tard Manuel, allait le chercher à la frontière. Il y avait alors de plus en plus de travail à faire et tous deux prirent l'habitude de s'occuper de la chose lorsqu'il le fallait, comptant sur le temps pour l'épuiser un peu. Il ne s'attaqua plus au vieux Matt, mais un jour, il se précipita sur Manuel. Le garçon lui porta un coup de baguette, le manqua et lui en décocha un autre de toutes ses forces, en plein dans ce visage qui semblait remplir son champ de vision et dont la bouche béait sans émettre un son. La baguette ronfla d'énergie relâchée et, d'une secousse, fit reculer la chose, l'étourdissant sans lui faire vraiment mal, et le garçon continua à le frapper, juste assez pour l'obliger à se tenir à distance,

sans voir le piège que la créature lui avait préparé. Il s'était engagé trop avant dans la cage pour atteindre la porte en un seul bond, aussi resta-t-il sur place tandis que la chose le contournait, en virant sur sa gauche, et revenait à ras de terre, sous l'arme brandie. La créature heurta Manuel qui se retrouva roulant au sol avant de s'être aperçu que quelque chose était arrivé. Il se tortilla et leva les yeux, le servo le dominait, les yeux brûlants, massif, immobile, se contentant de l'observer. *Il y prend plaisir*, pensa le garçon, *il en tire le maximum avant que...* et il le frappa durement, en tournant la baguette pour que sa pointe porte juste dans la bonne connexion nerveuse. La chose hurla et fit un bond en arrière, les yeux furieux et la bouche béante. Manuel se remit debout tant bien que mal, la baguette prête, et il recula, ayant déjà suffisamment récupéré pour penser à sa fierté, aussi il ne se hâta pas mais regarda solennellement la chose dans les yeux tout en battant en retraite.

Après, il ne comprit pas mieux ce que le servo avait essayé de faire. L'attaque avait peut-être été une manière de lui rendre la monnaie de sa pièce. Il n'en fut jamais certain. Il espérait que personne n'avait rien vu et lorsqu'une semaine fut passée, il se sentit tout à fait sûr que le vieux Matt n'en avait rien su. Ce ne fut que plusieurs mois plus tard que le vieil homme y fit allusion, en passant, comme à une épreuve de plus que Manuel et la chose avaient eu à endurer. Il apprit ainsi que le vieux Matt et même son père avaient été au courant. Ils n'en avaient rien dit parce qu'aucun commentaire n'aurait pu en souligner le sens. Il lui fallut plus longtemps encore pour comprendre que l'essentiel de cette leçon tenait dans son ambiguïté, et qu'en parler aurait pu affaiblir celle-ci.

Après cette attaque, Manuel se sentit presque à égalité avec elle, lorsqu'il escorta la massive créature dans ses chasses. Maintenant, il se sentait capable de la maîtriser ; l'escarmouche d'amortissement (c'est en ces termes qu'il y pensait) avait apporté la preuve qu'il pouvait bouger aussi vite et aussi efficacement qu'il était nécessaire. Il avait eu peur, non celle, cuivrée, qui, il le savait, ne l'abandonnerait jamais, mais une bien plus douce qui pouvait être chassée et qui maintenant s'écoulait lentement. Ce fut après que le vieux Matt l'eut vu marcher à côté de la chose, toujours sur ses gardes mais d'un pas enjoué, qu'il lui dit :

« Nous devrions l'appeler l'Aigle.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est le nom d'un grand oiseau qui vivait sur Terre, il y a bien longtemps.

— Hein ? Ce n'est pas un animal, c'est un...

— Devrions-nous l'appeler Fred ? ou Élisabeth ? Ou Carmelita ? »

Le garçon resta silencieux un moment. Puis : « *Si, si.* Je suppose

que tu as raison. Mais pourquoi un aigle ? Il ne peut pas voler. Même s'il y avait de l'air, il ne pourrait pas voler.

— L'important, chez un aigle, ce n'est pas qu'il vole, c'est son courage. C'est pour cela qu'ils ont disparu, je m'en souviens. Ils n'ont pas cédé, pas voulu devenir des oiseaux de basse-cour. »

Manuel haussa les épaules. Il ne s'intéressait guère aux anciens temps. Il accepta ce nom parce qu'en définitive celui-là en valait bien un autre. Cela ne signifiait pas grand-chose pour lui jusqu'au jour où, plusieurs semaines après, il revint avec l'Aigle – il devait faire un effort pour l'appeler comme ça en pensée – par la plaine vitreuse grêlée de trous d'atterrissage en technicolor. Ils sautaient par-dessus les marbrures d'or bruni, de cramoisi velouté et d'orange fané. L'Aigle marchait à ses côtés et Manuel maniait tranquillement sa baguette, d'un air détaché. Quelques animaux travaillaient à une conduite d'alimentation d'eau chaude qu'ils posaient sur des supports, au-dessus de la glace, entre deux dômes gris qui n'apparaissaient qu'indistinctement. Ils bavardaient entre eux tout en peinant dur à hisser les montants et à souder les joints par de brillants arcs bleus, et soudain ils aperçurent Manuel et l'Aigle. Ils les saluèrent tous deux et abandonnèrent leur travail, et les hommes crièrent après eux tandis que les cinq animaux roulaient en cliquetant sur la glace d'un pourpre luisant, heureux de cette récréation, jacassant à haute voix. Quatre d'entre eux ralentirent et s'arrêtèrent pour mieux voir la chose qui marchait à côté du garçon, mais le plus jeune n'était jamais sorti de la station et, dans ce monde indéterminé, il ne se connaissait pas d'ennemi, aussi continua-t-il à avancer. Il courut à l'Aigle en jappant. Le servo le remarqua à peine. Il ne changea pas le rythme de sa marche, il n'engrena pas ses chevilles. Il écarta simplement l'animal d'une gifle et l'envoya rouler cul par-dessus tête, battant l'air de ses bras, glissant jusque dans une cuvette où il s'arrêta en faisant un tête-à-queue. L'Aigle poursuivit sa route, indifférent au sillage de silence qu'il laissait derrière lui, aussi bien parmi les hommes que parmi les animaux. Ils le suivirent des yeux, bouche bée, tandis qu'il revenait nonchalamment à son module, d'un pas tranquille. Le jeune gémit et vagit et bouda. Les hommes murmurèrent entre eux, stupéfaits, et admiratifs à contrecœur. Non à cause du geste – qui n'était pas plus cruel que les luttes journalières auxquelles les animaux se livraient par jeu – mais à cause de la manière dont le servo avait agi, sans colère, et avec une conscience hautaine de ce qu'était l'Aigle et de ce qu'étaient les animaux.

Manuel se mit à penser à cet être comme s'il lui appartenait. Jusqu'au jour où de nouveau, il lui sauta dessus. Il avait laissé l'Aigle deux jours dans sa cage parce qu'il avait été trop occupé pour trouver le temps de venir le libérer pour son expédition. Cette fois-là, Manuel

l'assomma tout de suite, sans se laisser prendre au jeu. L'attaque fut rapide mais l'Aigle ne déploya pas la force que le garçon lui connaissait. Ce fut une protestation, rien de plus. Mais elle servit à purger le garçon de cette idée sentimentale que l'Aigle était sa chose, aussi soumise que n'importe quel animal, et aussi amical. Le vieux Matt sourit gentiment lorsqu'il lui en parla et ne dit rien, mais Manuel savait ce qu'il en pensait.

Il y avait encore plus de labeur à accomplir maintenant que les colons de la station érigeaient de nouveaux dômes, les remplissaient d'un sol durement gagné, mêlaient les déchets humains aux tiges de céréales et aux fibres des vieilles plantes (« brigade des seaux de miel », comme l'appelait le major Sanchez) et prolongeaient les tunnels jusqu'aux collines voisines pour accéder à d'autres filons d'eau gelée ou de glaces saturées d'ammoniaque. Il restait moins de temps pour les loisirs, il y avait moins de danses et de réunions communales, plus de petits jeux de cartes et de beuveries pris à la hâte sur le temps qui restait entre les périodes de travail. Pis encore, les nouveaux travaux dévoraient de l'énergie, aussi fallut-il réduire le budget chauffage. Les hommes et les femmes, tout emmitouflés, ne s'éloignaient guère de leurs demeures taillées dans la banquise. Pour réduire les courants d'air, on avait tendu des couvertures dans les couloirs de communication. Les gamins, y compris Manuel, passaient de longues heures à envelopper les tuyaux d'un épais isolant gris, tous impliqués dans cette éternelle bataille contre le froid qui s'infiltrait toujours, en dépit du champ protecteur magnétique et de l'incessant gargouillis de l'eau chaude dégorgée par la fusion et coulant dans les murs. Mais le colonel connaissait les limites de sa communauté et organisa, avec Bio, une nouvelle expédition dans des régions lointaines, pour éliminer les mutants et offrir à tous des vacances. Il y avait bien des années qu'aucune femme ne s'était adonnée à la chasse, non par stratégie politique, mais par simple préférence. Pendant que les hommes et les garçons n'étaient pas là, les femmes, aussi, éprouaient une curieuse impression de détente, qui leur permettait un certain regain d'activité. Elles travaillaient à leurs jardins personnels ou à d'autres projets, organisaient des spectacles holos qu'elles échangeaient avec les autres stations – ce n'était pas des imitations des sensos-drames superficiels de la Terre mais des histoires qui se passaient sur Ganymède ou les astéroïdes, avec des gens comme eux – et elles rêvaient du jour où les familles pourraient se séparer des stations et mener leur propre vie sur une terre nouvelle, abritées de la mortelle averse des protons par une couche d'air protectrice, libérées du tribut des taxes ou des contrats de travail. Ce temps n'était pas pour demain, probablement n'arriverait-il pas de leur vivant ; mais peu importe : elles pouvaient voir se profiler la promesse, et, tendues

vers cette espérance, elles savaient s'en contenter, pour le moment.

La troupe qui partit de Sidon était plus importante qu'à l'ordinaire, plus bruyante aussi, vivifiée par les plaisirs qu'elle se promettait, et par le smeerlop. Durant le long trajet jusqu'au plateau de Prométhée, Manuel sentit un poids s'envoler de ses épaules. Ce temps de labeur répétitif avait été implacable et écrasant. Ces mois déprimants avaient brouillé la certitude de ce qu'il avait vécu au-delà de cette poche isolée, à l'échelle humaine, qui les limitait de tous côtés. Les supraconducteurs rendaient possibles les minces couches de vide qui les isolaient de l'épouvantable froid, et seul un travail pénible et dépourvu d'intérêt pouvait faire de Ganymède un lieu habitable pour les hommes, mais sous ce martèlement incessant, ils avaient perdu le goût des grandes plaines infinies qu'ils franchissaient peu souvent aujourd'hui. Les premiers explorateurs avaient pleinement vécu ici, où maintenant les auto-chenilles traversaient les cratères aux versants fondus. Les fermiers, entravés par les dômes, avaient un champ d'action bien plus réduit. Manuel était heureux de ne plus se sentir fermier et d'endosser, à nouveau, en partie, le rôle d'explorateur, il avait ressenti des picotements d'impatience en s'équipant ce matin contre le froid mordant dont il n'était séparé que par quelques centimètres.

Lorsque, dans la matinée, ils atteignirent le plateau, six étrangers les y rejoignirent. Ils venaient du territoire environnant la station Nelson et la station Fujimura à un bon millier de clics de là, et ils avaient voyagé pendant des jours. Ils avaient un contrat de travail avec Bio mais ce qui les attirait là, c'était l'histoire de l'Aigle qui circulait beaucoup, et la perspective d'une vraie chasse. Ils étaient sales et basanés, ce n'était pas la crème. Aucun d'eux n'avait de contrat ferme avec une station. C'était des vagabonds et des broussards, des hommes qui travaillaient dans leurs propres dômes assemblés tant bien que mal dans les vals des rivières, ou des agents d'avant-poste (âgés pour la plupart, presque des ermites, lourds de vieilles rancunes) –, ils arrivaient armés de lasers à un seul canon, et même d'un encombrant canon à faisceau-e remorqué par un tracteur épuisé. C'était le type d'homme qui ne s'était jamais adapté aux stations bien closes. Ils étaient venus pour régler une dette : « On se demande si on pourrait pas le chasser avec vous. » Aucun n'avait jamais imaginé qu'ils pourraient venir à bout de l'Aleph à la manière du XX^e siècle, le jaillissement solaire de la fusion, et bon débarras. C'était impensable. La vieille Terre et Luna avaient enduré un enfer pour rendre terrifiante cette idée, aussi arrivaient-ils comme toujours, et pourtant pleins d'espoir, avec les mêmes armes inefficaces que leurs pères leur avaient léguées, les rayons et les missiles que la chose avait endurés et balayés d'innombrables fois auparavant. Ce qui les attirait,

c'était l'Aigle.

Tous les six se tenaient accroupis à l'extérieur du camp, sous une lente bruine glacée, prêts avant même que la troupe plus nombreuse ait fini son déjeuner, composé de tranches de dinde et de maïs grillé.

« On a pensé qu'on pourrait venir avec vous, on tirera pas, si vous dites que non. À condition qu'il ne s'attaque pas à l'un de nous. »

Le colonel Lopez acquiesça. Il ne pouvait se permettre de refuser une équipe que Bio avait approuvée. « Vous l'avez vu souvent ?

— Il a foutu en l'air mon premier dôme 'ponique », dit un homme maigre et nerveux en tripotant son laser à un seul canon.

Un autre dit : « Il a tué ma femme, il y a trente ans. »

Le colonel les observa attentivement et souligna : « Nous sommes ici pour liquider les mutants.

— Pour ça, vous n'avez qu'à envoyer quelques-uns de vos garçons, dit le premier.

— Nous ne sommes pas ici, à nous geler le cul, pour nous faire écraser par l'Aleph, interrompit le major Sanchez. Si vous avez ça dans l'idée, *mierda*, vous pouvez retourner chez vous.

— Peut-être bien que vous, les ramollis des stations, vous ne le voyez pas assez souvent, répondit l'homme qui avait perdu sa femme. Il ne se balade plus beaucoup autour des grosses localités. Mais nous...», il fit un geste les englobant tous..., « nous sommes des fermiers contractuels. Y sait même pas que nous existons. »

Le colonel leur fit un clin d'œil et dit : « Vous êtes ici parce que Bio vous a proposé un contrat de chasse, si ? Vous voyez des mange-roc et des véloce tordus, vous en descendez autant que vous pouvez. Ça ne vaut pas grand-chose, d'accord. Si vous voyez quelque chose d'autre, vous tirez... si. Mais ce n'est pas votre boulot ! »

Les hommes grommelèrent, mais peu importe. Personne ne tira sur l'Aleph ce jour-là, ni même cette semaine-là. Il allait et venait par ses étranges voies, dans les entrailles de la vieille lune, et il y avait peu de chances pour qu'on l'aperçoive de toute la saison. Manuel découvrit des fossés et des gorges qui auraient pu être des marques de son passage, bien qu'il fût impossible de l'affirmer, avec ces glaces qui fondaient puis gelaient à nouveau. Il ne vit nulle part l'empreinte en forme de delta. Mais, la deuxième semaine, l'un des animaux entendit quelque chose, sembla-t-il, vers le sud, et le gros de la troupe se dirigea de ce côté. L'Aigle ne voulait pas rester avec la file d'hommes et d'animaux, aussi le vieux Matt lui fit-il signe qu'il pouvait s'écarter vers le sud et tenter de découvrir quelque chose. Ni lui ni Manuel n'avaient réussi à lui en apprendre gros sur l'Aleph, quoiqu'ils lui aient montré des photos.

Ils étaient en train de descendre, avec une lenteur impavide, un ravin où un grand bloc de glace grise était venu buter contre une

montagne de fer, formant comme une planche gaufrée de roches alternativement étalées et comprimées. Il n'y eut ni signe prémonitoire ni tremblement intentionnel. Simplement, la paroi du ravin se gondola, aspergeant les animaux, qui étaient en tête, de tessons de glace et de mottes de neige, et il apparut : tout en longueur cette fois, ondulant comme un serpent, ruisselant d'une douce lumière ambrée, de gros morceaux d'albâtre montaient et descendaient sous sa peau rugueuse tels des icebergs flottant dans quelque fluide interne. Il sortit de l'énorme crevasse de glace comme inconscient de la résistance qu'elle pouvait offrir... et encore plus des hommes et des animaux qui s'éparpillaient devant lui, criant et fuyant dans toutes les directions, aucun d'eux ne faisant mine de le viser ni de chercher un point éventuellement vulnérable de son corps. Tous, sauf le garçon. Il était parmi les derniers lorsque la paroi de glace s'était déchirée et que des quartiers de roche étaient venus s'écraser au sol. Il resta très calme. Les débris pleuvaient autour de lui ou dégringolaient plus bas, crissant sur les congères ou giflant le sol près de ses bottes, et il demeurait le seul point inaltérable dans tout ce mouvement. Il observait l'Aleph. Celui-ci tortillait sa longue forme en descendant pesamment vers le fond du ravin, la couche de glace craquait et se fendait sous son poids... *il est longiforme cette fois*, pensa le garçon, *comme s'il nageait...* et des ondes hélicoïdales puisaient tout le long de son corps, une lumière ambrée délavée se réfractait à la crête des ondulations tandis qu'il traversait le ravin avec des contorsions d'une grâce fluide... *mais il ne touche pas le sol...* et avec une insouciance monumentale, il vint donner en plein dans le promontoire de fer, sa tête obtuse (et sans traits) pénétra dans la falaise couleur de rouille avec un grincement, toute la paroi de la montagne sembla tressaillir sous l'attaque, des ondes de choc se déployant en éventail à ce contact. Avec indifférence, il s'insinua dedans, des cailloux et de la poussière jaillirent du trou qu'il creusait, et alors le garçon aperçut les taches. Elles se formaient et se reformaient tout le long du corps reptilien, certaines plus grandes qu'un homme, non pas de simples taches bleues flottantes mais de véritables ouvertures qui se déplaçaient et se creusaient... *comme ce trou hexagonal, sans aucun doute...* et qui émettaient un sombre éclat bleu-noir, comme si, plongeant ses regards dans une montagne de glace, on voyait au-travers le pâle rougeoiement d'un soleil se levant de l'autre côté.

L'Aigle passa à fond de train à côté de lui. L'Aleph était maintenant presque enterré dans son tunnel ovale et le servo se ruait en avant, se faulant sans rompre son rythme parmi les hommes en fuite et les animaux effrénés, il dépassa, sans ralentir, le vieux Matt qui, penché, regardait du coin de l'œil, et il bondissait si vite que Manuel pouvait à peine le suivre du regard. L'extrémité de la chose était d'un blanc

crayeux, enroulée par une sorte de tension musculaire, suspendue à un mètre au-dessus du sol, comme maintenue en l'air par un champ magnétique... et l'Aigle lui sauta dessus. Il s'agrippa à sa surface et réussit à trouver une prise de pied en quelque minuscule crevasse de cette peau par ailleurs parfaitement lisse. Ses servos-mains acérées entaillèrent le chatoiement lustré et Manuel pensa voir une tache d'un rouge brûlant s'étendre sur la peau, mais avant qu'il ait pu s'en assurer, l'une des ondulations ambrées se propagea jusqu'au bout du corps, s'y réfléchit puis, revenant vers la tête, saisit l'Aigle par un pied et prestement, sans effort, lui fit lâcher prise. Manuel se précipita vers lui et, tout en courant, il vit que le servo avait bien laissé une balafre, très nette, qui devint rouge foncé tandis qu'il l'observait. Puis l'extrémité blanche de la chose glissa dans le tunnel et disparut.

L'Aigle se secoua et piaffa sur la glace, un petit peu hébété. Le vieux Matt arriva en trotinant, aussi vite que possible, et peu à peu d'autres hommes remontèrent en parlant entre eux et regardèrent le tunnel... certains même s'aventurèrent bravement dedans, éclairant de leurs lampes les parois qui avait été creusées comme par une vis... et ils racontaient comment ils l'avaient vu (personne n'avait pris de phototélégraphie) et ce que l'Aigle avait fait ou essayé de faire. Le garçon ne les entendait pas. Il humait l'odeur de métal fondu qui envahissait et picotait ses narines, il n'éprouvait pas de peur, cette fois, mais quelque chose de plus fort s'installa en lui pour y demeurer : une certitude, un sens de la venue des choses, une connaissance anticipée de ce qui serait... âcre, définitif et inflexible dans sa férocité, cela prit possession de lui.

L'année suivante, des broussards arrivèrent au camp, les uns parce qu'ils étaient sans travail et voulaient s'introduire dans ce territoire, et d'autres poussés par des motifs plus ambitieux.

Quatre mois auparavant, l'Aleph avait fait éclater un dôme rien qu'en le frôlant au passage, tuant ainsi plus d'une douzaine de personnes, et l'on parlait de l'atomiser pour la sauvegarde de tous. Le Conseil scientifique de Luna l'emporta sur Hiruko en disant que l'Aleph était comme un site archéologique terrien et qu'il devait être conservé pour les générations futures qui seraient peut-être capables d'en tirer plus de renseignements. Rien de cela ne comptait pour ces hommes maigres et silencieux qui plantèrent leurs propres dômes minuscules auprès des baraquements du colonel Lopez. Ils avaient une dette à régler et bien qu'ils sachent que c'était sans espoir, comme cela l'avait été pour leurs pères, ils ne céderaient pas. Il y avait aussi deux hommes des astéroïdes de McKenzie, fraîchement débarqués à Hiruko – pour apprendre la culture sur ammoniacale, disaient-ils – mais ils en savaient long sur l'Aleph et même sur les chasses aux mutants qui le rencontraient de temps en temps. L'un avait, à Hiruko, entendu parler du colonel Lopez et du grand Aigle bleu métallique. Il arriva sans même un fusil laser et la combinaison isolante qu'il portait était encore, trois jours auparavant, suspendue dans le magasin d'un couturier. Les hommes de Sidon ignoraient le plus possible tous ces gens.

C'était les nouveaux venus de McKenzie les moins bien accueillis parce que, aux yeux des fermiers, ils étaient les premiers d'une nouvelle ère.

« Je dis que nous n'avons rien à faire avec eux », fit remarquer Petrovitch un soir, après dîner. Il avait, comme d'habitude, essayé d'obtenir du colonel qu'il le laisse tirer sur les chenillards, et comme d'habitude, le colonel l'avait envoyé sur les roses. Maintenant il voulait changer de sujet.

« Ils viennent ici pour nous épier, nous voler nos idées. » Le major Sanchez, toujours prêt à le contredire, intervint. « Un traité que nous avons passé avec la Terre stipule que nous devons partager nos connaissances.

— La Terre ! » Petrovitch ricana. « Toujours du côté des 'roïdes, à cause des saute-roc ; ils les tiennent à la gorge. » Le colonel dit d'un ton posé : « La Terre a assez d'ennuis comme ça sans se mêler de nos chamailleries. »

La tablée devint silencieuse. Une nouvelle guerre de redistribution avait éclaté en Asie, et Sydney avait été rasé dès les premières heures. Il était impossible de rester indifférent à la vieille maladie de la Terre, même lorsqu'on était si loin d'elle. Manuel n'arrivait pas à comprendre la fatalité qui imprégnait le discours sur ces guerres qui faisaient régulièrement rage entre les historiquement pauvres et les relativement riches. Il se demandait comment l'on pouvait admettre que l'on appartenait à une période de l'histoire, qu'on était rangé dans une classe et compté par les métasociologues comme si on était déjà mort... et, le sachant, continuer à se livrer aux griffes des lois vaines et prédéterminées de l'histoire, à suivre le même jeu toujours perdant qui menait à une fin implacable. Peut-être était-ce plus facile de comprendre si l'on considérait la Terre et toutes ses énigmes sanglantes comme une simple petite lueur bleue ; ou bien lui aussi, semblable à une navette glissant au long d'une orbite régulière, totalement préétablie et qu'il ne pouvait voir, était-il tout aussi risible. Il haussa les épaules, en garçon de son âge, et écouta de nouveau Petrovitch.

« ... il leur arracherait le cœur s'ils se pointaient à l'endroit où il dort et s'ils se couchaient sur lui pour le réchauffer. »

Il parlait de l'Aigle qui dormait toujours seul, souvent enfoui dans un tas de neige. Les animaux, eux, s'entassaient toujours les uns sur les autres.

« Ce n'est pas animal, fit observer le colonel.

— C'est pas un homme non plus, dit Petrovitch inflexible. À Hiruko, ils ont gonflé son cerveau au maximum, ça oui. Ils lui ont donné accès à toutes les connexions neurales qui restaient. Mais malgré tout, ce n'est pas un homme.

— Et pourquoi ? demanda le vieux Matt avec désinvolture.

— Il faut plus que des connexions pour faire un homme.

— C'est quoi, alors ?

— La moitié d'un homme, c'est pas un homme. »

Le major Sanchez fit claquer ses paumes sur la table en fibres vulcanisées. « Haha ! Le neurophilosophe va nous dire à quoi il reconnaît un homme.

— Eh bien, les humains ont des visées plus élevées.

— Par exemple ?

— L'Aleph ! Pour les animaux, pour l'Aigle, c'est rien de plus qu'un gros mange-roc. Quelque chose qu'ils chassent, s'ils ont assez de cœur au ventre. »

Le colonel intervint. « Et pour nous ?

— Eh bien... » Petrovitch, coïncé, se mordilla les lèvres. « Pour nous, c'est quelque chose dont on peut tirer des leçons. »

Le major Sanchez dit malicieusement : « Tu n'as jamais été bien

fort, en ce qui concerne les leçons, Petrovitch.

— J'ai appris quelque chose, l'année dernière. Quelque chose que tu ne sais pas. Le système donne une prime pour l'Aleph. »

Le colonel dit : « Pour quoi ? Pour le tuer ? »

Petrovitch sourit d'une oreille à l'autre, parce qu'il avait réussi à détourner la discussion. « Pas pour le tuer. Pour le capturer. »

Le major Sanchez fronça les sourcils, déjoué. « Tu en es sûr ? »

— J'ai trouvé ça dans de vieux rapports. Tu devrais y jeter un coup d'œil de temps en temps, mon cher. » Il ajouta, pince-sans-rire. « Ça te fournirait l'occasion d'apprendre quelque chose.

— Tu as une copie sur papier ? » demanda le colonel.

Rayonnant, Petrovitch sortit une liasse de feuilles lisses et brillantes. « Ça fait de la lecture pour les longues soirées d'hiver. »

C'était exact. Les hommes se passèrent les rapports, lisant tout haut des fragments des circulaires officielles vieilles de près d'un siècle, riant des termes ampoulés et de la manière obscure de s'exprimer, typiquement terrienne. Peu d'entre eux avaient jamais eu l'occasion d'écrire, aussi un texte d'une tournure aussi formaliste leur paraissait tarabiscoté et superflu. Le vieux Matt dénicha ladite directive et la montra à Manuel.

« Elle date à peu près de l'époque où les scientifiques ont découvert ces trucs sur les satellites extérieurs, fit-il remarquer.

— Lorsqu'ils ont renoncé ici ?

— À peu près, oui. Je suppose qu'ils se sont imaginé que quelqu'un découvrirait un moyen de le ralentir ou de l'arrêter afin qu'ils puissent l'étudier sans danger. Je crois me souvenir d'une chose dans ce goût-là... C'est pour ça qu'on s'est mis à le traquer.

— Tu étais dans les parages, à ce moment-là ? »

Le vieux Matt sourit ; sa joue métallique se plissa et grinça faiblement. « Dans les labos en orbite, et puis sur Titan... mais dans les parages, bien sûr.

— *Madré.* »

Pour le garçon, le vieil homme et l'Aleph sortaient tous deux d'un temps indéfinissable précédant tout ce qu'il connaissait, leurs origines s'y perdaient à jamais, et avec l'application que mettent les humains à garder leurs œillères, il se sentait merveilleusement en sécurité et en paix dans son ignorance.

« Tu as vu ça ? » Manuel lui désignait du doigt une vieille photo. « Le texte dit qu'il fallait être vraiment rapide pour voir les taches sur ses flancs. Moi, je les ai vues facilement.

— C'est vrai.

— Il doit être en train de ralentir.

— Quand nous l'avons vu, il ne se pressait pas, c'est tout.

— Peut-être est-ce qu'il devient plus faible. »

Le vieux Matt éclata de rire. « Mâchouiller une montagne en une minute, si t'appelles ça être faible. »

Démonté, le garçon frappa l'image du doigt. « Les taches, qu'est-ce que c'est ? On ne les voit pas sur beaucoup de clichés.

— Des trous.

— Personne ne sait quelle sorte de trous.

— Ils changent tout le temps. »

Manuel hocha la tête. Le vieux Matt était fatigué d'avoir passé la journée à chasser les pieds-plats, la nouvelle bioforme introduite sur Ganymède, l'un des maillons de la chaîne biochimique qui devait aboutir à une atmosphère d'oxygène. Ils étaient efficaces, grands et corpulents, et laids comme les sept péchés capitaux. Ils avaient tendance à muter et leur chasse n'était pas facile. Manuel resta éveillé après que le vieil homme se fut écroulé dans son sac de couchage. Il étudia les vieilles photos, lut les données. Il ne lui était jamais venu à l'idée que l'on puisse étudier l'Aleph. L'étude, c'était apprendre les raccords de tuyauterie et la thermodynamique, et l'Aleph ne ressemblait à rien de tout cela, ce n'était pas des formules ni des procédés, seulement une course fervente à travers les étendues glacées, dont on ne pouvait transmettre que la manière dont on l'éprouvait, dont on la sentait. Mais tout en fronçant les sourcils sur ces images statiques d'ambre et d'albâtre, il hochait la tête, attentif et résolu. Le lendemain matin, il parlerait à l'Aigle, même sans être sûr qu'il le comprenne, il essaierait tout de même. Et il recommencerait, tous les matins.

Pendant onze jours, ils décimèrent les pieds-plats mutants et ce fut l'Aigle qui effectua la plus grande partie du massacre car il était bien plus vif que les animaux et tuait rapidement et sans remords. L'homme des astéroïdes provoqua, par ineptie, une panne partielle de son isolateur et, en cinq minutes, sa jambe gela, si bien que la peau resta collée à la combinaison lorsqu'on l'en tira.

C'était l'Aigle qui les menait tous maintenant, avec un instinct que l'expérience avait renforcé ; il savait, sans signe visible, quel cañon choisir, que cul-de-sac ombragé de pourpre abritait les communautés croissantes de mutants, où ces formes de vie éparpillées et hostiles chassaient, s'accouplaient et mouraient. L'affection bienveillante et condescendante que l'évolution a forgé entre les hommes et les animaux domestiques, ne s'appliquait nettement pas à une chose comme l'Aigle et les hommes le tenaient à distance.

Cette fois-ci, le servo découvrit l'Aleph tout seul. C'était les derniers jours de l'expédition et Manuel se trouvait à dix clics à l'ouest du gros de la troupe, à la recherche d'un nid de pieds-plats mutants qui s'étaient mis à chasser et à dévorer les chenillards et les mange-roc normaux. Il entendit, sur sa radio, des hurlements et des

cris d'excitation. L'Aigle avait débusqué l'Aleph sur une plaine dégagée. Manuel écouta et se dirigea par bonds en direction approximative du groupe, imaginant les hommes et les animaux à ses trousses, l'énorme chose déferlant au-dessus de la glace, son passage soulevant une fine poussière sèche de cristaux d'ammoniaque, et l'Aigle réglant son allure sur la sienne, ne sautant pas cette fois-ci mais attendant son heure, circonspect et grondant de rage contenue. Le garçon courait au maximum de sa vitesse, épuisant sa servo-énergie, pantelant. Il entendit le major Sanchez jurer, Petrovitch hurler de joie, les animaux jacasser et miauler, à la fois de peur et de soif de sang. Il entendit le brusque claquement du laser à deux canons du colonel Lopez tirant à bout portant. Manuel gravit un à-pic et regarda d'en haut la plaine où les minuscules points noirs fourmillaient autour de l'énorme chose, le poursuivant, se jetant sur lui puis se retirant, bien que la forme mobile et fluide n'ait rien fait pour les arrêter. Puis l'un des atomes s'approcha trop près et l'Aleph lui passa dessus, laissant derrière lui une rouge purée d'acier et de chair. Le baron se lança contre l'ennemi, mais avec lenteur, comme hésitant. Quelque chose le saisit en plein saut, et l'animal se tordit de douleur et retomba, cassé en deux.

Et l'Aigle courait à ses côtés, en montrant les dents, guettant les taches bleu-noir fuyantes jusqu'au moment où il se jeta sur lui, avec la rapidité d'une flèche, s'élevant le long du flanc d'albâtre, prenant appui sur des prises invisibles, de plus en plus haut, jusqu'au rebord d'un trou triangulaire où il disparut en un instant, comme avalé, si bien que les jappements et les cris des minuscules points noirs cessèrent soudain et qu'un étrange silence s'abattit. Le garçon sentit son cœur battre une fois, une deuxième fois et à la troisième le flanc de la chose se contracta, vira au rouge, et voilà l'Aigle qui se démenait pour sortir du trou triangulaire qui se rétrécissait tandis qu'il luttait pour se dégager, en rugissant, en crachant et en tranchant l'Aleph de ses minuscules servo-mains. Il se contorsionna. Puis tomba. Il heurta durement la glace, l'étoilant, et roula sur lui-même. Le garçon descendit à fond de train la colline, laissant ses amortisseurs absorber ses bonds hâtifs et maladroits. Le temps qu'il atteigne la plaine, l'Aigle était déjà sur ses pieds, tremblant mais indemne, et l'Aleph s'évanouit, s'enterrant dans la roche en un brouillard d'énergie.

« J'ai tiré dessus deux fois », dit le colonel Lopez à son fils. « Deux fois, et pas une égratignure, pas une marque. »

Le vieux Matt avait posé ses mains sur le dos du servo. Les hommes grouillaient autour d'eux mais les animaux restaient à distance. L'Aigle haletait et restait silencieux, hagard, les replis de sa céramique grinçaient. Le garçon vit qu'il tenait quelque chose à la main.

« C'est un morceau de l'Aleph, dit le vieux Matt. Qu'il a arraché

quelque part. Au fond du trou, je pense. »

Le major Sanchez regardait, les yeux écarquillés, le mince fragment qui ressemblait à de la tôle rosâtre.

« C'est la première fois que je vois ça. De toute ma vie.

— Il n'y a rien de pareil à cela dans les enregistrements », dit Petrovitch.

Au camp, ce soir-là, Petrovitch appela Sidon qui confirma ses dires ; on n'avait jamais récupéré le moindre morceau de la chose.

« Pendant tout ce temps-là, le secret résidait dans ces taches, dit le vieux Matt. Bon Dieu. »

Les hommes riaient et se donnaient de grandes claques dans le dos avec un ardent soulagement qui les surprenait eux-mêmes, et ils buvaient encore plus, et ils invitèrent même la bande des fermiers autonomes qui se tenaient à l'écart, encore terrifiés et abattus car, à la fin, ils s'étaient laissé distancer et n'avaient jamais approché l'Aleph. Deux des animaux étaient morts et on avait gagné un fragment : c'était le prix à payer. Le garçon sut, ce soir-là, au moment où, épuisé, il allait sombrer dans le sommeil, qu'il ne le reverrait pas cette année. C'était aussi bien ; ils étaient tous exténués, en dépit de cette euphorie passagère. Cependant ils avaient réussi là où les scientifiques avaient toujours échoué, ils avaient obtenu le fragment sans instruments élaborés et sans investissement financier. Il sourit tout seul, dans la chaude odeur de renfermé de son sac de couchage. C'était la fin d'une époque et le commencement de quelque chose de plus grand, il ne pouvait dire quoi et s'en moquait bien.

Plus d'une année s'écoula avant qu'ils retournent dans ces territoires reculés. Le détachement était plus nombreux mais pas plus expert, truffé d'hommes venus des stations Fujimura et Zanatkin. Il y en avait trois d'Hiruko qu'il fallait surveiller ou sinon ils fixeraient leurs réservoirs à l'envers et se gèleraient les poumons (organe dont le remplacement coûtait très cher et tournait souvent mal), ou tomberaient dans une crevasse recouverte d'une fine couche de glace, ou marcheraient à côté d'Aigle et poseraient une main désinvolte sur lui, pensant qu'il n'était qu'un animal. Ces extra étaient utiles parce que le colonel Lopez et le major Sanchez, étant pointilleux et directs, et comptant là-dessus, les envoyèrent faire tout un tas de corvées ingrates dans les parages du camp. Manuel apprécia ce fait parce qu'étant donné son âge il s'attirait toujours plus de travaux ennuyeux que les adultes – sous cette gravité qui ne représentait que quatorze pour cent de celle de la Terre, même lui pouvait soulever et manipuler d'énormes caisses – et c'était agréable de graduer un curseur et de regarder quelqu'un d'autre s'activer. Cependant, l'intérêt fureteur, l'ineptie comique et l'ignorance crasse de ces hommes enlevaient à cette longue expédition hors de Sidon une partie de son joyeux effet libérateur. Cela ne lui plaisait pas qu'elle soit différente des précédentes et dans ce mécontentement précoce, cette résistance au changement, le garçon perdit encore une partie de son enfance.

« J'espère que tu ne t'attends pas à ce que je parte chasser avec eux », dit-il à son père, dès le premier jour au camp.

« Nous partagerons les tâches, comme d'habitude, répondit le colonel Lopez. Et nous répartirons aussi les nouveaux venus entre les équipes.

— Ils ne sont même pas de Sidon !

— Bio nous donne un avoir pour leurs heures de travail.

— Un avoir bien minable.

— Nous en avons besoin », dit doucement le colonel.

Maintenant il était moins sévère avec son fils, il comptait moins sur la discipline et plus sur un calme déploiement de fermeté.

« Nous vendons moins de composés ammoniaqués à la Mars General. Il faut bien se débrouiller à côté.

— Pas de cette façon-là. Il y a plein de...

— Plein, c'est exactement le contraire. Il est temps que tu ailles nettoyer les chenilles, comme tout le monde. »

Manuel exécuta ce qu'on lui avait dit et, au bout d'une heure, la

plus grande partie de son ressentiment s'était dissipée. Il faut dire que les hommes de Fujimura se mirent à admirer l'Aigle, sa taille et son étrangeté, et sa course bondissante, gracieuse et complexe, tandis que, sorti pour sa première chasse, il nettoyait les collines alentour. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil, une chose qui ressemblait à un servo-animal et qui, cependant, rayonnait d'énergie et d'intelligence nerveuse et réprimée, observant choses et gens d'un regard franc, sans peur et qui les évaluait. Les nouveaux venus s'étaient sentis mal à l'aise lorsqu'ils avaient découvert qu'il les regardait, comme si ses yeux brûlants au regard intense les jugeaient insuffisants.

La première soirée au camp était toujours l'occasion de beuveries et de reniflettes, et les nouvelles recrues s'y adaptèrent facilement, certains tombèrent même prématurément ivres morts de smeerlop et de la dose d'oxy qui avait pour but de stimuler au maximum leur système cardio-vasculaire. Le major fit, en passant, sa tournée parmi les baraques préfabriquées raccordées les unes aux autres et vérifia si l'oxy n'avait pas mis le feu à quelque chose et n'allait pas les faire griller.

Manuel était assis sur sa couchette, à boire un peu de cet alcool brun et acide que les stations fabriquaient comme un sous-produit, et expédiaient, frappé d'une jolie taxe, dans tout le système solaire. Selon l'usage, la meilleure qualité allait à l'exportation mais les colons avaient pris goût à la variété plus âpre, plus râpeuse, et la préféraient même souvent. Le garçon sirota son verre et parla avec ceux qui passaient, puis, fatigué de ces histoires d'incroyable adresse au tir et d'éternels accidents presque mortels et de filons de métaux découverts puis perdus, il partit à la recherche du vieux Matt. Il le trouva déjà endormi, allongé sur sa couchette, paraissant plus petit qu'un homme fait, ses vêtements flottant sur son corps, usés et salis par endroits, là où les produits chimiques avaient séché et où la poussière métallique de son travail s'était accumulée. Il respirait légèrement et son visage paraissait parcheminé, profondément brûlé par les ultra-violets, le nez couvert d'ampoules et de cicatrices d'ampoules, l'endroit où la chair rejoignait le métal gauchi et fripé comme du vieux papier réutilisé. Manuel étudia la forme mince, momentanément désarticulée, et il se détournait pour partir lorsqu'une voix chuchotante l'arrêta.

« Tu as réfléchi. »

Surpris le garçon dit : « Je t'en parlerai demain.

— Non, ce soir. Je ne suis jamais sûr d'être encore là le lendemain.

— Allons donc, tu enterreras la moitié des types qu'il y a ici.

— Peut-être. Peut-être. »

Le vieux Matt s'assit souplement, sans faire porter beaucoup de son poids sur ses bras, bien que l'un soit synthé et l'autre servo.

« Il m'a fallu être humble et un peu rusé même, pour sortir cette

fois-ci.

— Hein ? Tout le monde peut venir, du moment qu'il en a envie.

— La règle du risque indu, tu connais ? Si j'étais de nouveau blessé, si j'avais besoin d'une nouvelle jambe ou de tout un abdomen, qui paierait ? Sidon ne peut pas faire de révision majeure. Il faut que ça vienne d'Hiruko, peut-être même de Luna.

— Ils voulaient te garder à la station ? Pourquoi ?

— Je leur ai dit, ça coûtera moins cher si je me bousille à l'extérieur, étant donné qu'il y a peu de chance pour que je revienne à temps. »

Cette conversation mettait le garçon mal à l'aise et le vieillard s'en aperçut, aussi dit-il : « C'est l'analyse spectrographique, hein ! »

Manuel hocha la tête. « Ce fragment. C'est dur de croire qu'ils aient pu en tirer autant d'informations.

— La datation ? Le résultat est négatif, je le sais bien.

— Je ne vois pas comment les laboratoires d'Hiruko font pour n'en tirer aucune date. »

Le vieux Matt haussa les épaules. « Le pourcentage des différents isotopes... c'est le seul élément qu'ils possèdent sur l'âge de la chose. Ce petit morceau comprend toutes sortes d'isotopes, mais ils apportent tous des résultats contradictoires... des âges différents pour chacun. Parfois même des impossibilités... plus de produits de désintégration qu'il ne peut y en avoir, même si ça venait de sortir des atomes radioactifs pères de la substance.

— Alors, c'est quelque chose qu'ils n'ont jamais vu auparavant. Et puis après ? Ils ont de si grosses têtes, *al norte*, ils pensent que c'est impossible ? »

Le vieux Matt eut un petit sourire. « Cela veut dire que l'Aleph n'est pas fait de quelque chose produit naturellement. Il faut qu'il rebatte constamment ses propres atomes pour les garder brouillés comme ça. »

Le vieil homme semblait considérer cela comme important mais pour Manuel ce n'était qu'un détail.

« Cette chose, cette grosse chose, elle n'est pas constituée de roche, même si elle en a l'air.

— Oui ?

— Il y a pas mal de métal en elle. J'ai additionné tous les éléments qu'il y a, et qui sont de bons conducteurs, à partir du listage du spectrographe de masse qu'ils nous ont envoyé. Et puis j'ai calculé combien il y avait d'autres atomes. »

Il se pencha en avant et dit, avec ferveur : « Ce fragment, c'est un bon conducteur.

— Hemmm. Ce morceau était à l'intérieur. Nous savons que la peau de l'Aleph n'est pas un conducteur. Ce doit donc être différent à

l'intérieur.

— Oui ! Et un conducteur, ça peut être un canal.

— Un canal ?

— L'homme qui est venu d'Hiruko la dernière fois – comme celui de cette année d'ailleurs – il a tiré dessus avec un faisceau-e.

— Oui. Et ça a juste rebondi. Comme toujours.

— Bon ! L'Aleph sait comment défendre sa périphérie. C'est sa peau qui fait tout le boulot.

— Pas toujours. Il a pris le baron.

— Le baron était un chien. Il s'est trop approché. Peut-être a-t-il été aspiré dans l'Aleph et les champs l'ont ouvert en deux. »

Le vieux Matt observa l'autre extrémité de la baraque, comme s'il écoutait le bruit de fond des conversations, ou le souffle asthmatique des pompes, ou le gargouillis des tuyaux. Ses yeux bruns et limpides semblaient absorber la lumière du sombre dortoir humide et froid.

« Il a étudié le baron, je suppose. Il l'a tourné et retourné, comme un homme qui regarde un drôle de caillou, et accidentellement, il l'a laissé tomber et il s'est cassé. »

Le garçon poursuivit, impatient : « C'est quelque chose comme ça, sûrement, mais l'important c'est qu'un faisceau d'électrons porte un courant électrique. Les conducteurs sont comme des miroirs... un courant arrive sur eux, ils donnent une image du courant, seulement inversée. Comme quand on se regarde dans un miroir ordinaire, et qu'on s'y voit gaucher.

— Moi, je suis déjà gaucher.

— Alors dans un miroir, tu es droitier. Ce que je veux dire, c'est qu'une chose qu'on apprend tout de suite en technique du courant fort, c'est qu'un courant est repoussé par un autre courant de signe contraire. D'accord ? Ce qui signifie qu'un coup de faisceau-e reçu par un conducteur "voit" un courant répulsif dans le conducteur. Sa propre image le repousse. »

Le vieux Matt se carra sur sa couchette, observant le garçon avec amusement, et un respect tout nouveau.

« Alors le faisceau-e ne peut pas pénétrer.

— Voilà !

— Ce qui signifie que les faisceaux-e n'ont pas beaucoup d'effet sur l'Aleph.

— Pas si tu tires n'importe où, comme le font les types d'Hiruko. Comme tout le monde a toujours fait, d'après ce que j'ai entendu dire à papa. Mais suppose que tu envoies le faisceau dans l'une des ouvertures.

— Alors, c'est dans une espèce de tuyau en métal. Ça le repoussera des parois. Pas très efficace non plus. »

Manuel fit des deux mains un signe négatif. « Non, non. Le

faisceau-e, il passe à toute vitesse par le trou, presque à celle de la lumière. Il ne peut pas frapper une cloison parce que, chaque fois qu'il s'en approche, à un coude ou un croisement du tube, il y voit sa propre image.

— Qu'il trouve repoussante. »

Le vieux Matt sourit, le visage tout plissé.

« Alors, il continue son chemin ! Vu ? Il tourne, il se tortille... toujours pour échapper à ses images. Magnifique ! »

Le vieillard ferma les yeux pendant longtemps, ses narines s'affaissaient et s'élargissaient à chacune de ses lentes respirations, son visage ressemblait à un masque. Puis il les rouvrit et son expression était différente, comme si le moment qu'il espérait était arrivé, alors qu'il ignorait même qu'il l'avait attendu.

« Le faisceau-e se fraie un chemin dans l'Aleph, dit-il.

— Et quand il n'y a plus de métal... s'il n'y a plus de métal... le faisceau rentre tout droit... bing ! » Manuel fit claquer ses mains l'une contre l'autre, et des têtes se retournèrent vers lui « dans n'importe quoi, qui se trouve là. N'importe quoi qui n'est pas du métal.

— Dans n'importe quoi qui se trouve là.

— Oui. Loin, à l'intérieur de la chose ».

Le vieux Matt ferma les yeux de nouveau. Il hocha la tête d'un air endormi.

« Un homme, puis un animal, dit-il, et puis une arme. Maintenant, nous avons les trois. Soit ce sera suffisant, soit rien ne sera jamais suffisant. »

Manuel était excité par les images mentales d'un faisceau-e jaillissant à l'intérieur de l'Aleph, serpentant et frappant les douces choses vulnérables cachées à l'intérieur, des choses que personne ne pouvait deviner, et il entendit à peine ce que le vieux Matt disait, et ne chercha pas à comprendre ce que cela signifiait.

Troisième partie

La grande poursuite

Le vieux Matt se réveilla tôt. La sombre nuit de Ganymède ferait, plus tard, place à l'aube, processus qui s'étirait sur des heures, comme si toutes choses, ici, devaient être plus grandes qu'à l'échelle humaine. C'était au tour de Manuel de rattacher les câbles de transmission aux tracteurs et aux marcheurs et d'activer le générateur à hydrogène. Il s'habilla paresseusement, encore à moitié plongé dans le sommeil et ses formes confuses qui surgissaient menaçantes et glissaient et rugissaient, sur fond d'un noir bleuté. Rêve qu'il connaissait bien maintenant. Sa signification paraissait aussi évidente qu'un fait, plus réelle que la lumière du jour. Ses poumons et son cœur lourds comme du plomb se ranimaient ; il frissonna en revêtant les couches minces mais inertes qu'ils portaient tous, même à l'intérieur, contre le perpétuel froid dévorant. Dans le dortoir, les hommes bâillaient et grognaient. Certains se dirigeaient en trébuchant vers le fond et urinaient à grand bruit dans les orifices béants des recycleurs. Dépouillée de leurs combinaisons, leur chair avait la blancheur de la porcelaine, rougie par le frottement là où les couches isolantes avaient formé des bosses ou des plis. Certains montraient des cals couperosés et de grosses veines bleues aux endroits où les défauts de pression avaient aspiré le sang à la surface. D'autres avaient des morceaux de peau de rechange, luisants, dus aux gelures. Pas un homme qui ne portât quelque marque. Leurs gaines isolantes repoussaient les faits cruels de ce monde, le froid et les ténèbres et les corps chimiques brûlants des montagnes en train de fondre... mais elles ne les protégeaient pas parfaitement, et ces hommes portaient fièrement leurs vilaines marbrures, signes qu'ils étaient sortis des stations chaudes et confortables.

Manuel enfila sa combinaison et quitta la chaleur animale de la cabane. Jupiter, haut dans le ciel, jetait des ombres vagues un peu partout et les lunes miroitaient sous leurs vieilles cicatrices. Il traversa le terrain jusqu'au dôme du générateur, se faufilant parmi les véhicules garés çà et là, sombres formes trop géométriques sur une plaine qui rayonnait un bleu blafard. Le monde reposait inerte sous une nuit inflexible et Manuel goûtait déjà la chaleur cuivrée, son esprit s'élançant très en avant de cette lente remontée hors du sommeil. Les halètements stupides du générateur à hydrogène faisaient penser à un animal impatient qui l'accueillerait avec joie. Il tira les câbles jusqu'aux véhicules, les brancha et contempla la glace noire qui commençait à fondre sous les chenilles trapues et les roues

tandis que les kilo-ampères déferlaient, ramenant les véhicules à la vie.

Lorsqu'il revint à pas lourds dans le giron de la cabane, elle était en train de se réveiller, les radiateurs craquaient et crépitaient, les hommes juraient en découvrant leurs vêtements trempés de la glace qu'ils n'avaient pas décelée la veille, leur respiration embuait déjà les fenêtres, les tuyaux cliquetaient du retour de la chaleur, l'odeur envahissante de la viande en train de frire flottait dans l'air. Le vieux Matt était assis à la table, le dos voûté, penché sur un bol fumant, et il mâchait d'un air méditatif.

« Tu veux tirer encore une fois avant qu'on le mette sur le tracteur ?

— Non. Ça va bien, il ne dévie pas. Le faisceau s'étale un peu, mais ça, on ne peut pas l'éviter. Dommage que tu n'aies jamais pu l'essayer dans le vide absolu – on s'en servait comme chalumeau à ce moment-là. Les électrons s'éloignent tous les uns des autres, à toute vitesse, la densité de la charge disperse le faisceau. C'est comme de tirer avec un fusil de chasse. Mais en pis. »

Manuel acquiesça d'un signe de tête. Il n'avait jamais connu Ganymède sans atmosphère : souffle léger lorsqu'il ne savait pas encore bien marcher, maintenant manteau peu épais qui pouvait porter des nuages, soutenir des flocons de neige, déverser des pluies d'acide. Des générations passeraient avant qu'un être humain aspire sa première bonne goulée d'air. Il était encore raréfié, guère mieux que le vide absolu, mais suffisant pour qu'un faisceau-e bifurque dedans comme un éclair : il pouvait briser les atomes, saisir les ions positifs nouveau-nés et éjecter les électrons indésirables, neutraliser la charge du faisceau et l'aider à se propager en un fin jet mortel. On les utilisait maintenant pour sceller l'extérieur des dômes, ce qui permettait à un homme d'obturer aussitôt une déchirure à cinquante mètres, à condition qu'il sache bien viser.

Les mâchoires du vieux Matt travaillaient régulièrement, sans faim : traitant la nourriture comme un carburant. Manuel prit un bol de bouillon et un morceau de maïs sur le plateau chargé qui circulait.

« J'ai été plutôt surpris qu'il ait fait ça, dit-il.

— Qui ?

— Le type d'Hiruko. Je croyais qu'il demanderait plus d'argent, dès qu'il a vu que nous désirions le faisceau. Le plus proche est à Fujimura.

— Je lui ai seulement offert l'argent par politesse. Il faut toujours donner aux gens d'Hiruko une chance de se montrer généreux. Ils aiment ça. Mais ce n'est pas pour ça qu'il nous l'a cédé.

— Oui ?

— Il a vu l'Aigle. Il nous observe, nous qui venons depuis si

longtemps par ici que personne ne peut dire depuis quand. Il sait que nous pouvons l'utiliser et pas lui. Bien que nous lui ayons tout dit au sujet de la conductibilité. Alors, il nous l'a donné. »

Il leur avait fallu deux jours pour modifier le long canon, encerclé d'aimants, du projecteur de faisceaux-e, et rétrécir le jet, quitte à perdre un peu de flux. L'énergie qui aspergeait les flancs invulnérables, et toujours pas analysés, de la chose n'avait aucun effet sur eux, n'importe comment ; la prévision était plus importante qu'une force sans objet. Le projecteur était une arme peu maniable, avec son volumineux bloc d'alimentation et sa gueule de mauvais aloi, et tous deux le portèrent soigneusement jusqu'au tracteur, l'attachèrent solidement au pont avant et le protégèrent de la douce neige rose qui commençait à tomber. Le garçon fixa l'équipement, fit monter le manomètre au maximum et leva les yeux de son travail pour découvrir un cercle de visages calmes et silencieux. Il n'avait jamais vu certains d'entre eux. Il comprit que c'était la plus grosse troupe qu'ils aient jamais rassemblée sur le terrain, une équipe hétéroclite accroupie près de véhicules miteux : des navettes usées de l'agence, avec des plaques défoncées et des antennes arrachées depuis longtemps ; des tracteurs dont les chenilles de direction avaient été remplacées par des courroies d'acier dont l'écartement n'était pas conforme ; des marcheurs auxquels il manquait des jambages entiers, balafrés et grêlés, et dont les dômes des passagers étaient tellement étoilés que personne ne pouvait voir au travers – un équipement en presque aussi mauvais état que leurs combinaisons qui sifflaient lorsqu'ils se déplaçaient, l'air bouillonnant des fissures de leurs tuyaux sur lesquelles affluaient aussitôt les obturateurs organiques chargés de les boucher, mais elles se rouvraient au pas suivant et l'air aigre jaillissait avec un bruit sec, gelait et tombait à leurs pieds. Ils l'observaient sans détourner les yeux et sans échanger de commentaires entre eux. Certains travaillaient et d'autres se reposaient. Ils demeuraient à distance respectable de la grande silhouette bleue et rouge de l'Aigle qui allait et venait au sommet de la colline en regardant la plaine déployée au-delà, et ignorait les hommes grouillant derrière lui.

« Aujourd'hui, je pense que nous devrions nous séparer en trois groupes », dit Petrovitch au colonel. « Cette série de vallées parallèles... le major prendra à gauche et moi à droite. C'est simple... »

— Je ne suis pas d'accord, dit le colonel Lopez. Ce ne sont pas des manœuvres militaires. S'il arrive lorsque nous sommes dans les parages, il n'attaquera pas par le flanc et ne se souciera pas de la manière dont nous sommes déployés. Il s'en moque.

— Je veux dire que...

— Nous avançons dans les vallées parallèles. Je prendrai à gauche.

Marchez de pair avec moi. »

Petrovitch avait distribué la besogne aux nouveaux venus et cela lui était monté à la tête. Il devint tout rouge, mais il se tut.

Le major Sanchez ajouta : « Le garçon et le vieux Matt, ils n'iront pas vite à pied lorsqu'ils devront porter le faisceau-e. Je pourrais rester avec eux, prendre... »

Le colonel dit : « Ils resteront avec le gros de la troupe. Nous sommes très nombreux. Nous allons créer la confusion dans l'esprit de la chose, en faisant du boucan autour d'elle. Peut-être cela les aidera-t-il à tenter leur coup. »

Petrovitch intervint brusquement : « Est-ce que nous sommes ici pour éliminer les mutants ou... »

— Bien sûr, répondit le colonel. Bien sûr que nous sommes là pour ça. Tu penses à quelque chose d'autre ? »

Il sourit au major Sanchez, et Petrovitch ravala sa colère en voyant qu'elle ne servait à rien.

Ils se mirent donc en route comme d'habitude, bien que personne ne crût qu'il s'agissait d'un jour ordinaire. L'homme d'Hiruko avait contacté le central et apprit que la présence de l'Aleph avait été signalée, cinq jours auparavant, à environ quinze cents kilomètres de là, et depuis rien. Mais cela ne voulait pas dire grand-chose ici et chaque homme qui avançait dans la colonne cliquetante et grondante sentait que le jour serait long et qu'au soir, ils seraient devenus différents. Aucun d'entre eux n'espérait réussir à changer l'équilibre entre l'Aleph et les hommes.

Manuel regardait l'Aigle courir en tête, impatient, tête baissée comme s'il écoutait le sol où la neige poudreuse fondait, l'assemblage complexe de ses jambes articulées et de ses chenilles rebondissait sur la glace noire, fracassant les affleurements et les chicots sur son passage, laissant une trace qui semblait une version plus petite de celle de la chose qu'il poursuivait. À l'intérieur, l'Aigle était fait de chair, d'un cœur et peut-être de poumons, maintenus en vie par les machines qui servaient aussi à décupler et amplifier ses mouvements, et, par essence, cette tendre zone interne était l'axe sur lequel s'appuyait le centre unique et déterminé de la chose : une concentration comme aucun homme ni aucun animal n'en pouvait avoir, dévorante, pure, remplie de la volonté d'endurer, de se surmener et de continuer jusqu'à ce qu'elle puisse frapper et massacrer. Cette volonté, ce n'était pas celle du vieux Matt, ni la sienne, ni celle de personne d'autre et ne pouvait pas l'être, car l'Aigle avait été lancé dans un espace au-delà de l'humanité, si loin qu'il ne pourrait jamais revenir et qu'il serait à jamais silencieux, et l'on ne connaîtrait de lui que sa passion et son implacable désir. Le garçon, assis dans la cabine du tracteur, se sentit saisi de terreur en le

regardant. C'est alors qu'il comprit ce que le vieux Matt avait accompli pour en arriver là : quelque chose entre eux et l'Aleph, animé de qualités que tous deux possédaient mais, tout au fond, une chose étrange et nouvelle, privée de l'âge et de l'expérience de l'Aleph et s'élevant, difforme, du tourbillon de la vie.

Les espaces vides les appelaient. Ils explorèrent de nouvelles gorges désolées, firent lever des véloces et des mange-roc et des jeannot-laps, taillèrent en pièces leurs mutants et les brûlèrent, l'Aigle les écrasant, les hommes tirant sur les créatures prises de panique avec leurs lasers et leurs étourdisseurs. Manuel marchait à pas mesuré, inquiet de la fatigue sereine du vieil homme, il aurait voulu se servir du faisceau mais on l'avait prévenu, en le lui donnant, qu'il valait mieux garder des éclairs pour l'occasion où eux seuls auraient une chance de réussir. C'est leur tracteur qui était en tête, et non celui du colonel ou du major. En effet, le vieux Matt menait la troupe, scrutant les ravins et les collines pointues qui s'éclairaient petit à petit tandis que le soleil perçait au-dessus de la lointaine ligne de faite et découpait des ombres bleues à travers le paysage.

Une heure plus tard, un mange-roc mutant ne s'enfuit pas avec son troupeau mais bondit sur l'un des nouveaux venus. Il le fit trébucher et sauta sur son casque pendant qu'il tombait. L'homme cria et le frappa et roula sur lui-même pour s'en débarrasser. On ne sait comment la chose réussit à ouvrir l'un des événements du casque. De la vapeur gicla, aveuglant momentanément l'homme. Le major Sanchez arracha le mange-roc, le frappa du pied et le roua de coups d'étourdisseur. Le temps qu'il le tue, l'homme avait pu fermer l'événement tout seul, mais l'isolateur était cassé. Il ne pouvait plus ouvrir ses paupières, closes par le gel. Ce qui voulait dire qu'il fallait que quelqu'un le ramène au camp pour qu'on le soigne. Cela dégrisa quelques-uns des nouveaux venus qui n'avaient jamais vu un mutant se retourner ainsi contre ses chasseurs.

« Ça devient sacrément dangereux si un p'tit changement suffit pour qu'un de ces salauds-là vous saute dessus. C'est une déviation génétique, moi je vous le dis. »

L'homme qui disait cela s'était assis à côté de Manuel et du vieil homme pour les quelques clics suivants ; il avait posé son arme sur le patin mobile en fer et faisait semblant de surveiller le terrain pour y découvrir le gibier, alors qu'il était trop froussard pour garder longtemps ses yeux fixés sur l'horizon.

« Ça devait arriver, murmura le vieux Matt.

— Comment ça ?

— Hiruko les a mis au point pour qu'ils se dispersent, qu'ils cherchent les bons éléments chimiques et qu'ils se reproduisent. De petites inventions bien réglées et résolues. Ça devait arriver,

maintenant que certains des produits chimiques s'épuisent dans le dégel. La compétition. La sélection naturelle va effroyablement vite ici.

— Si ça continue, ce sera dangereux de se promener tout seul.

— C'est nous qui leur avons sauté dessus les premiers, rappelez-vous.

— Ouais. Ouais. »

L'homme s'agitait avec gêne, comme s'il venait seulement de comprendre que tout cela n'était pas une simu. Après quelques clics, il descendit et partit rejoindre un ami, en queue de la colonne.

Par-delà la lointaine ligne de crête, un embrasement orange s'intensifia, c'était l'évacuation ionisée d'un moteur à hydrogène. Le tracteur n'avancait que d'un kilomètre par jour, mais le jet de gaz et de liquide qu'il déchargeait se précipitait dans les rigoles et inondait la plaine. Le colonel fit descendre la colonne dans un ravin, puis dans une autre vallée, pour se tenir éloigné du gâchis. Les mange-roc et les véloces fuyaient aussi l'inondation, et les hommes repérèrent des mutants parmi les troupeaux qui se déversaient des ravins dans la large plaine. Tandis qu'ils avançaient laborieusement, l'excitation s'empara des hommes si bien qu'ils s'éparpillèrent à la poursuite des créatures en fuite, tirant rapidement sur les cibles qui s'esquivaient à l'abri temporaire des cratères ou dégringolaient en proie à la panique, dans les canons en impasse et des ravins sans issue. Ils grattaient frénétiquement et stupidement les parois de glace, traînant leurs membres contrefaits, leurs yeux roulant de peur dans leurs têtes en forme de coin, criant et mourant tandis qu'à quelques mètres de là les mange-roc et les véloces normaux brouaient parmi les mares du dégel, si stupides qu'ils n'avaient même pas remarqué le drame, à la fois comique et tragique, qui se déroulait autour d'eux.

Les animaux se déchaînaient aussi contre les mutants, les renversant et les écrasant sous leurs chenilles grinçantes. L'Aigle était loin devant, menant sans y penser, poursuivant le gibier, tandis que les mutants, entendant les cris grêles de leurs compagnons, en bas dans la vallée, se mettaient à fuir, certains revenant même vers les ravins plus élevés où la crue subite arrivait pour se déverser dans la plaine. De l'écume moussait à la surface du torrent crasseux qui emportait de gros morceaux de glace et des pierres et les étalait en éventail sur les étendues de glace pourpre. Les hommes maintenaient facilement leur avance sur le torrent déferlant, bondissant régulièrement, les armes brandies, scrutant les ombres pour y découvrir les silhouettes difformes. L'Aigle ne commettait aucune erreur, il ne renversait jamais, ni n'assommait, une créature normale. Certains animaux le faisaient parfois, emportés par leur fougue, et le colonel s'en apercevait toujours, même là au milieu de la ruée en

désordre – un des meilleurs jours qu'ils aient eus depuis longtemps, riche en gibier, et qui faisait chanter leur sang – et envoyait une brève réprimande à l'animal en infraction, ce qui signifierait pour lui, quelque temps après, un jour sans nourriture, ou une privation de senso-sexe, ou quelque autre punition.

Manuel quitta le tracteur et prit part à l'action, sans essayer de distancer les autres, ne tirant qu'à coup sûr. Le vieux Matt resta derrière avec le faisceau-e et n'eut rien qu'un animal égaré et affolé qui vint, aveuglé par la terreur, se précipiter sous les chenilles du tracteur. Le vieil homme était content de demeurer assis et de regarder la chasse tandis que le véhicule descendait paresseusement la large vallée, lente masse parmi les minuscules silhouettes des hommes qui tourbillonnaient comme des abeilles, tantôt sur une proie, tantôt sur une autre. Leurs cris excités arrivaient aux oreilles du garçon mêlés aux jappements plus aigus et aux cliquetis des animaux, toutes les voix se superposant et l'emportant l'une sur l'autre jusqu'à faire vibrer et vociférer le comm.

Manuel pataugeait dans les ruisseaux d'eau polluée qui fumait et gargouillait dans les crevasses. Quelques mutants étaient tellement écervelés qu'ils continuaient à boire à grand bruit dans le courant bien que la chasse passât en faisant rage, les pas lourds des hommes et les claquements de leurs armes sonnait clair dans l'atmosphère. Manuel tira sur quelques-uns d'entre eux. Il sentit le courant battre contre ses chevilles et il se déplaça sur la gauche, vers un terrain plus élevé, afin de sortir du lit principal, mais cela empira et, lorsqu'il s'arrêta, perplexe, pour lever les yeux vers le ravin le plus proche, il vit tout le flot se déverser vers lui, gagnant de la vitesse, grossissant, des couches d'écume sale en train de s'évaporer glissant sur une montagne de glace et de roche qui, tandis qu'il la regardait se soulever, se fendit avec un grondement étouffé qui lui fit perdre pied et l'envoya l'épaule la première heurter un gros rocher, et il tomba la tête en avant dans la boue.

« Jésus Christos ! » cria quelqu'un.

Le garçon se hissa sur les genoux, essuya en l'étalant la saleté de sa visière et leva les yeux vers la masse rocheuse qui se soulevait toujours en gémissant, les fissures s'étalant comme la toile noire d'une araignée. Des rochers culbutaient dans les couvertures béantes et déchiquetées.

Le vieux Matt cria : « Manuel ! Par ici ! » au milieu du tumulte confus qui s'éleva ; les animaux glapissaient et les hommes hurlaient, et le sol se souleva de nouveau rejetant le garçon à terre alors qu'il commençait à avancer vers le tracteur qui se trouvait à deux bons kilomètres, de l'autre côté du champ de glace gauchi.

« C'est un glissement de terrain ! » cria quelqu'un. Toute la montagne

s'écroule ! »

Mais le garçon se releva et, au lieu de descendre vers la vallée, il se mit à courir vers le tracteur qui était sur un terrain plus élevé. Le vieux Matt détachait déjà la gueule du faisceau-e et luttait avec le long branchement d'alimentation. Manuel sautait le plus haut possible pour rester au-dessus du sol qui se soulevait en craquant, il atterrissait et bondissait de nouveau le plus vite qu'il pouvait, poussant ses servos au maximum pour rejoindre le vieil homme et l'arme, et il ne prit même pas le temps de regarder, dans la vallée, pour vérifier où était son père ; il ne jeta même pas un coup d'œil derrière lui lorsque quelque chose déchira brusquement la glace avec un rugissement, car il savait déjà ce qu'il aurait vu.

Manuel se hissa, des pieds et des mains, sur le pont du tracteur. Le vieux Matt avait élevé l'alimentation en énergie du faisceau-e et l'avait calibré, son visage usé penché, attentif, sur les cadrans du fût de l'arme, ignorant le gauchissement et le soulèvement du sol avoisinant. Manuel ramassa le fusil à faisceau-e, le soupesa, mais ne se retourna toujours pas pour regarder la source de cette torsion qu'il sentait au travers de ses bottes, même debout sur le tracteur. Il promena ses regards sur la plaine, baissant les yeux sur les silhouettes, maintenant ignorées, des véloces et des mange-roc en train de fuir. Le flot frénétique et stupide passa à toute vitesse devant les hommes qui revenaient par bonds vers les tracteurs et les marcheurs plus lents, chacun faisant glisser son arme de son épaule, certains s'exerçant à viser pendant le grand arc de leurs foulées, les yeux collés au viseur télescopique. Puis le garçon se retourna.

Cette fois, il était énorme. Les flancs ambrés écrasaient des rochers aussi hauts que des hommes tandis qu'une longue section rhomboïde de l'Aleph surgissait de la glace éclatée. Il l'engloutissait, libérant ses côtes en arc-boutant du trou qu'il creusait. C'était un travail de brise-lames, grinçant et crissant contre les blocs de ferro-nickel d'anciennes météorites. Les couches festonnées de rouille tenaient bon, elles résistèrent pendant un long moment, puis s'effondrèrent avec un mugissement étouffé.

L'Aleph jaillit brusquement dans l'air, tourna sur lui-même tandis que le garçon le regardait et de son épaule-contrefort la plus haute surgit une chose qui se tortillait, moite comme une stalagmite... anguleuse, vert jade, et qui ressembla d'abord à la lame d'un couteau qui réfléchissait le minuscule soleil en une gerbe de couleurs, puis cela devint rapidement quelque chose de noueux et de grouillant qui absorba la lumière dans ses sombres crevasses, et tout aussi soudainement ses angles s'adoucirent et la projection se modela en une tête en forme de goutte, un moignon ondulant qui pouvait être un bras, et une cavité s'évida qui pouvait être une bouche sauf que, continuant à grandir, elle absorba la tête et mangea le cou, transformant la chose en un corps qui, vainement et sans espoir, se fit pousser de courtes jambes grasses et se mit à faire de lents mouvements léthargiques comme s'il courait dans un épais fluide résistant, tandis que la partie supérieure mâchait et rongea toujours... et soudain, électriquement, des facettes de cristal apparurent sur toute sa surface, de longs et scintillants tracés d'argent

enchâssés qui se centrèrent sur la poitrine et se déployèrent en bras fraîchement formés et gigotant. La toile, partant de la poitrine, s'étendit tandis que le corps luttait, battant l'air, et les fines lignes coulèrent dans les jambes, flamboyant dans la lumière interne. Alors l'Aleph bougea, se pencha vers le sol comme pour se libérer de la dernière étreinte de la glace obscure. Ce mouvement dissimula l'excroissance convulsée à la vue du garçon.

Il aperçut tout cela en un clin d'œil, à peine le temps qui s'écoule entre deux battements de cœur. Il cligna des yeux et les voix hurlantes et grouillantes l'inondèrent de nouveau par le comm engorgé d'ordres et d'exclamations rauques et d'un sifflement radio et de jurons en trois langues, « Sacrédiu, on aurait dû savoir qu'il nous tomberait dessus juste quand... », et « *schieszen Sie mit* », et « Christos, la sûreté de ce machin est coincée », et « amène ton cul plus près et ça t'aplatira j'te l' dis moi Lefkowitz », et « c'est pas la sûreté sur c't étourdisseur, t'es en train de déboîter la bobine réflexe, eh ! crétin », et « pas si con que de m'approcher plus près », et « c vous les types d'Hiruko qu'êtes si fortiches, on va voir si vous arrivez à le coincer », et « Nom de Dieu ! Regarde-le ! Nom de Dieu ! », et « prends-le par-derrière et donne-lui une bonne giclée pour voir s'il aime ça », et d'autres encore, formant une rumeur confuse que le garçon coupa net en enfonçant le bouton de sa ligne de comm. Il leva les yeux vers l'Aleph maintenant entièrement exposé à l'air raréfié et clair, et qui montait en flèche au-dessus de la glace ballottée et torturée. D'un bond il se libéra et ses immenses blocs d'albâtre se heurtèrent les uns contre les autres avec un profond gémissement grave. Puis il resta simplement suspendu un bon mètre au-dessus du sol bouleversé, sans bouger, soutenu par quelque chose d'invisible.

— Il prend tout son temps, dit prosaïquement le vieux Matt en mettant son casque en contact avec celui du garçon.

— Pourquoi est-ce qu'il ne *fait* pas quelque chose, chuchota Manuel.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Il devrait *se sauver*.

— De nous ?

— Non, non, mais... les autres fois, il s'en allait toujours. Il se déplaçait.

— Et alors ? Ce n'est pas parce que nous le chassons que cela veut dire qu'il est d'accord pour être chassé. »

Le garçon avait toujours rêvé de lui en mouvement, sans cesse en mouvement et cependant stationnaire, comme le cours d'une rivière qui change et reste toujours la même. En mouvement, et volumineux, mais aujourd'hui il paraissait beaucoup plus grand que lorsqu'il l'avait vu pour la première fois, des années auparavant. Il manipula ses

détecteurs magnétiques et vit, en surimpression sur sa visière, la couronne des champs magnétiques arqués, un halo autour de la chose qui – disaient les scientifiques – supportait sa masse et émettait le doux crépitement ondulatoire de cette interférence radio qui sifflait sur les lignes de comm.

« Il n'y a rien sur quoi tirer, dit Manuel.

— Pas d'ouverture, non. N'importe comment, on n'est pas à bonne portée ici. Rapprochons-nous. »

Ils descendirent en sautant du tracteur – le conducteur avait arrêté les chenilles et était sorti sur le pont pour regarder – et se mirent en route, adoptant ces drôles de longues foulées rendues possibles par la faible gravité. Manuel tenait dans ses bras le projecteur de faisceau et ralentissait exprès sa marche pour que le vieil homme puisse se maintenir à sa hauteur, sans jamais quitter des yeux cette présence planant devant eux. Tout en bas, dans la vallée, les équipes se rapprochaient avec précaution, les armes prêtes. Le long des flancs de l'Aleph, d'autres excroissances jaillissaient des blocs d'ambre en se tordant. Manuel essayait d'attribuer un sens à ces formes mais elles apparaissaient trop vite, naissant et mourant avec une énergie nerveuse qui jouait et ondulait d'un bout à l'autre de l'immensité inerte et flottante. Elles accrochaient, engloutissaient et gauchissaient la lumière du soleil qui venait les frapper. Certaines paraissaient temporairement humaines alors que d'autres devenaient semblables à des animaux contrefaits ou à des créatures difformes ou peut-être à des machines, toutes prenant naissance en une explosion de vie animée, puis retombant et se perdant dans la surface pierreuse.

Manuel toisait l'énorme carcasse tandis qu'ils s'en approchaient. Il ralluma son comm et entendit de puissants parasites et quelques faibles voix provenant de différents points. À sa gauche, Petrovitch et le major Sanchez arrivaient, et, regardant derrière lui, le garçon vit de petits groupes de silhouettes dans la vallée, des hommes marchant côte à côte, sans ces propos à bâtons rompus que l'on entendait habituellement au comm, ils se rassemblaient consciencieusement (comme les fils d'une toile d'araignée convergent en approchant du centre) attirés par la masse assoupie qui planait au-dessus de la plaine fracassée.

« Hé ! » cria quelqu'un.

Il commençait à bouger. Laissant le vieux Matt derrière lui, Manuel se mit à courir, en relevant la gueule de son arme, mais sans trouver de véritable cible.

La forme sombre et lourde dériva, comme une chose poussée par un vent insensible. Les nerveuses excroissances qui dardaient s'affaissèrent, grisâtres, estompées, et disparurent. Manuel courut plus vite. Il entendit cracher un laser. Le faisceau d'un rouge vermeil

ricocha sur une arête d'ambre hexagonale et chuinta sur la glace. Il lui arracha une crasseuse goutte de vapeur, là où il avait frappé, laissant un trou presque parfaitement rond. Manuel mit ses servos au maximum et avança plus vite, biffant la clameur et les aboiements qui s'élevaient du comm. Il n'y avait que peu d'hommes plus proches que lui maintenant et il dépassa celui qui avait tiré – un mécanicien de Fujimura, le bras encore pointé sur-l'endroit où le coup avait porté, un visage à la peau tirée sur les os, une bouche d'ombre, béante, muette et cloutée de dents noires et mal plantées.

Manuel toucha le sol et rassembla ses forces pour un grand saut afin d'avoir une meilleure vue. Il étudiait le paysage pour voir quel chemin l'Aleph allait suivre lorsque, sans transition aucune, il se retrouva glissant sur la glace, la tête la première. Il vint donner en plein contre un gros rocher et s'arrêta, la hanche droite engourdie. Quelque chose l'avait heurté sur ce côté-là et l'avait fait tomber. Il se mit debout et vit que c'était l'Aigle qui poursuivait son chemin, oublieux de l'obstacle momentané qu'il avait balayé. Le garçon jeta un coup d'œil au faisceau-e – le système diagnostic clignotait toujours au vert – et pantelant maintenant, partit à la suite de l'Aigle.

L'Aleph descendait la pente en flottant, en direction des lointains versants de la vallée, non pas vers les petits groupes d'hommes, ni pour s'en éloigner non plus, mais selon un angle qui ne choisissait aucun avantage stratégique et ignorait les minuscules taches hurlantes qui convergeaient sur la terre ravagée, en dessous de lui. Il descendait, tel un fantôme. L'Aigle le rejoignit alors et attaqua sans reprendre souffle. Il avait l'air fragile et presque immatériel lorsqu'il sauta vers la pesante masse qui le surplombait. Les griffes du servo s'agrippèrent à l'albâtre, grattant, déchirant... et un gros morceau céda, virant au rose au point de fracture. L'Aigle culbuta et heurta la glace, empêtré avec lui. Le garçon s'arrêta. Il n'avait jamais vu cela auparavant, une simple chose mortelle déchirer ainsi l'Aleph. Il mit en marche ses détecteurs magnétiques et comprit ce que l'Aigle avait dû éprouver... une croissance et une décroissance capricieuses des champs magnétiques tandis que la chose glissait sur le sol irrégulier, ses champs cherchant une prise sur le fer sous-jacent.

L'Aigle rassembla ses forces et sauta de nouveau, aboutissant à un trou qui n'existait pas lorsqu'il avait quitté le sol mais qui s'ouvrit lorsque le servo arriva comme un bolide, faiblesse fugace que la forme musclée traversa en volant. L'Aigle saisit une structure en forme de côte et arracha encore une fois un fragment. Les champs se modifièrent de nouveau et envoyèrent valser le servo, jusque sur la glace. Mais il bondit de nouveau sans s'arrêter, cette fois un petit peu trop tard pour exploiter un déclin momentané des lignes de flux qui flottaient dans l'air... et l'Aleph ralentit. Et se retourna. Et se mit en

route vers la vallée en contrebas, présentant un flanc d'ambre à l'Aigle. Le garçon suffoqua, aspira de l'air... il s'était retenu de respirer... et Petrovitch cria :

« Regardez ! L'Aigle l'a fait changer de route ! »

Et les hommes se mirent à courir plus vite.

L'Aleph prit de la vitesse et s'éloigna de l'Aigle. Un animal – Manuel vit que c'était un servo-chien – arriva, et sans doute enhardi par l'attaque de l'Aigle, bondit sur la masse en mouvement. Lui aussi passa à travers un déclin fugace du flux... impossible de dire si c'était par hasard ou à dessein... mais à mi-saut de l'Aleph un nœud de turbulence magnétique le frappa en plein ventre. L'animal se plia en deux et son abdomen s'ouvrit et vomit des tubes et des tiges et des pièces éclaboussées de sang. Il émit, dans le spectre des radiofréquences, un bref jappement, retomba et s'affala mollement sur la glace, sous la masse silencieuse qui continuait à avancer.

L'Aigle était toujours après lui et il sauta, et sauta encore contre l'Aleph tandis que tous deux descendaient de plus en plus vite la côte peu élevée. Cette fois, ses attaques n'eurent aucun effet, comme si l'Aleph avait appris à mieux se défendre contre cette chose nouvelle. Les hommes convergeaient vers lui de tous côtés. Manuel cherchait toujours des yeux une occasion favorable, une cible, dans ces cubes d'ambre aveugles. Il aspirait fortement le goût de cuivre chaud tout en bondissant, et ne le quittant pas des yeux, et en haletant, sa hanche droite endolorie là où l'Aigle l'avait heurté. Il entendit sur sa radio le concert de cris et d'ordres et d'aboiements déferler au fur et à mesure que les hommes saisissaient la signification de la charge de l'Aigle, et l'Aleph continuait à glisser, tel un esprit, au-dessus d'une succession de monticules. Il ne s'enterrait pas dans la glace pour leur échapper, non, il se sauvait... non pas loin des hommes, ni vers les hommes, mais clairement à cause de cette chose que les hommes avaient forgée, à cause de l'Aigle. Ils s'agglutinèrent autour de l'Aleph, s'attaquèrent à lui, tirant avec leurs lasers et leurs doubles canons sur tout ce qui leur chantait, criant et s'interpellant tandis qu'ils couraient et s'exclamaient et rechargeaient leurs armes et riaient, fraîchement libérés d'une peur qu'ils n'avaient pas.

Un autre animal arrivait à grand bruit et se lança avec balourdise. Il bondit et quelque chose l'attrapa en plein vol et le retint durant un bref instant. Et le rompit dans les airs. Les hommes ne s'aperçurent même pas que son corps retombait. Ils resserraient le cercle, leurs armes rugissaient et tonnaient, canardant les blocs d'albâtre. À l'intérieur des cubes, une neige verte et marbrée tombait. Les coups ne lui infligeaient aucun dommage.

L'Aleph avait presque atteint le versant de la vallée et les hommes se dépêchaient de tirer, sachant qu'ils allaient bientôt le perdre.

Manuel ne voyait toujours pas de cible et se retenait de tirer, se demandant s'il était raisonnable d'attendre, mais désireux de ne pas épuiser ses munitions pour rien comme le faisaient les autres. Il chercha des yeux le vieux Matt. Il avait oublié le vieil homme et s'attendait à le voir loin derrière, épuisé. Il fut surpris lorsque, sur le cache transparent de sa visière, il vit le point bleu puisant du vieux Matt se rapprocher. Il lui fit signe et la voix sèche et sableuse l'appela sur son comm.

« Monte par ici. Suis-moi. »

Manuel hésita, désireux de rester avec la foule qui pourchassait sa proie en tourbillonnant et en criant. Le vieux Matt ne l'attendit pas mais se mit à gravir en bondissant le versant d'une colline. Manuel courut pour le rattraper. Le vieil homme allait plus lentement que lui mais choisissait bien ses sauts courts et progressait régulièrement. Le garçon vit que cette voie les amenait à franchir la ligne de crête par un col d'accès facile et longeait ensuite des saillies de glace toute plissée. Dans quelques instants, il ne pourrait plus regarder en arrière et voir le fond de la vallée. Le faisceau-e lui faisait perdre l'équilibre tandis qu'il traversait à toute allure un ravin étroit et obstrué. Puis tous deux redescendirent, atterrissant dans des cônes d'éboulement où la boue et les cailloux amortissaient leur chute. Ils continuaient à se ruer en avant, glissant sur le sol à demi gelé, pataugeant pour traverser un ruisseau d'eau parsemé dans ses zones peu profondes de mottes d'ammoniaque gelée, puis remontant l'autre berge à quatre pattes. Manuel entendit, dans sa radio, les longs halètements bruyants du vieux Matt. Ici, c'était surtout du rocher, veiné de filons rouillés et de plaques de conglomérat... galets, copeaux de glace, morceaux de minerais d'un gris métallique.

Ils s'arrêtèrent là. Le vieux Matt se plia en deux, les mains sur les genoux, et toussa, d'une toux sèche et répétée qui venait du fond de sa poitrine.

« Tu, tu veux continuer quand même ? Tu devrais peut-être te reposer et attendre le tracteur ? Je pourrais... »

— Non. Attendons. Attendons ici. »

Le vieil homme ne put en dire plus mais resta plié en deux, à attendre que la toux déchirante cesse. Manuel se reprocha, en jurant tout bas, d'avoir abandonné, pour venir ici, une chance de tirer, une occasion de dernière minute. Probablement que le vieux Matt avait eu l'intention d'obtenir un meilleur angle de visée lorsque l'Aleph se rapprocherait des collines, afin de pouvoir tirer sur lui d'en haut, là où il serait peut-être moins bien protégé. Mais ils s'étaient perdus dans ces ravins et ces goulets, et ne pouvaient même plus apercevoir la plaine. L'Aleph était sûrement sorti de la vallée maintenant, il avait disparu, et même s'il revenait il serait trop...

La falaise trépida. Des pierres tombèrent et la poussière s'éleva en tourbillons. Une secousse. La falaise explosa, les aspergeant de cailloux. Le museau tubulaire apparut le premier, broyant la pierre, il se déploya dans l'espace vide, et puis il se pencha. L'énorme corps suivit, ondulant comme un serpent, emportant avec lui des fragments de roche couleur de rouille. Sa peau tournoyait maintenant, tachée de bleus et de verts estompés, profondément enfouis dans l'ambre. Il jaillit de la falaise avec une dernière cascade de boue et de glace et descendit vers le plateau, flottant toujours à un mètre au-dessus du sol.

« Je... comment savais-tu qu'il allait passer par ici ? Je croyais... » *

Le vieux Matt fit un geste pour écarter la question.

« Il est différent », dit-il d'une voix rauque, toujours haletant. Il le montra du doigt. « Il est différent maintenant.

— Tu veux dire, les couleurs ? Je ne vois pas...»

L'une des taches se décomposa, se solidifia, s'assombrit. Elle se transforma en trou et le trou s'élargit et quelque chose bougeait dedans, et brusquement le garçon vit que la chose qui en sortait, c'était l'Aigle. Sa tête réussit à se libérer, puis ses épaules mastoques. Il lutta, en silence, contre le bord qui se relevait, et ses yeux noirs largement écartés restaient fixés sur les deux hommes, non pour demander de l'aide mais pour une déclaration muette et implacable qu'il décidait de faire au moment même où il se sentait sûr que les hommes pouvaient le voir... l'étreinte, se resserrant soudain, replia son épaule gauche, gauchit la capsule principale et le collecteur d'acier, brisa le renforcement spinal, écrasant les grandes chenilles de l'Aigle qui crissèrent contre les parois ambrées. Ce n'est que vers la fin que les mains du servo se tendirent et battirent l'air contre le flanc, en vain, sans espoir, mais sans capituler non plus. Manuel fit un pas en avant. Le vieux Matt lui mit la main sur l'épaule. Le servo lutta toujours. Le grand cou se cassa avec un bruit sec. Les yeux perdirent toute expression. La tête de l'Aigle retomba mollement et Manuel avança encore d'un pas. L'ouverture se convulsa, une fois, deux fois, et à la troisième, avec un bruit d'écailles, elle engloutit tout le corps.

« Je... je... bon Dieu ! Seulement pour...»

Le garçon tremblait de rage, et criait, ne s'adressant à personne qu'à lui-même.

« L'Aigle, il est rentré là-dedans... il n'avait pas besoin de... bon Dieu ! Juste pour... bon Dieu ! »

L'Aleph se déplaçait vers le sud, flottant toujours à une distance insouciant du sol.

« L'Aigle a pénétré à l'intérieur, il a eu le temps d'y faire du dégât, peut-être, dit le vieux Matt. C'est cela qui a provoqué les couleurs, l'ouverture des taches.

— Ouais... ouais...» Le garçon suffoquait, ses pensées tournoyaient.
« Nous avons tué l'Aigle pour...

— Ne te tracasse pas pour ça. L'Aigle n'y a pas pensé, lui. Tu as vu ce regard qu'il a eu, à la dernière seconde. Il était toujours le même. Aussi méchant que d'habitude et aussi fier de l'être.

— Je ne vois pas...»

Le vieux Matt fit un geste. « Il s'en va en descendant par là. Regarde. »

Manuel observa l'énorme forme trapue qui faisait actionner ses appuis et ses manchons en forme de coin tout en glissant sans bruit et sans se hâter. À sa surface tourbillonnaient encore des marques bleu-noir qui allaient et venaient, et tandis qu'il regardait, l'une d'elles s'ouvrit comme un diaphragme.

« Ce n'est pas encore fini, dit le vieux Matt. Allons-y. » Ils se remirent à courir.

Le vieux Matt allait plus lentement maintenant. Tandis qu'ils descendaient un ravin en bondissant, le garçon décela des signes de fatigue sur son visage usé. La force multipliée plissait et étirait leurs combinaisons lisses et brillantes, et Manuel vit que le compteur d'énergie qui était fixé sur le dos du vieux Matt indiquait que les deux tiers de sa réserve avaient été utilisés. Ils franchissaient tant bien que mal les affleurements de roches stratifiées... la roche qui s'était déposée dans les premiers jours, lorsque l'écorce originelle de Ganymède avait fondu et gelé et refondu sous le long martèlement, lorsque Jupiter s'embrasait de ses propres feux accrus, et que, sur les lunes, les maigres eaux coulaient pour former des mers fumantes et éphémères. Ils furent obligés de ralentir sur les versants glissants des collines. L'écart entre l'Aleph et eux s'accroissait régulièrement. Manuel vérifia ses données surimprimées et vit qu'ils se déplaçaient parallèlement à la vallée principale. Le réseau de minuscules points bleus lui révéla que le gros de la troupe se répandait dans les arroyos et les cañons voisins.

« C'est drôle qu'il ne s'enterre pas », cria-t-il au vieux Matt. « Je ne l'ai jamais vu rester si longtemps au-dessus du sol.

— Moi, si. Deux fois.

— Suppose qu'il s'amuse à nos dépens ?

— Je doute qu'il comprenne même qui nous sommes.

— Il a très bien compris l'Aigle », dit-il avec fierté.

Le vieil homme haletait dans le micro de sa combinaison.

« Ça oui, il l'a compris. »

Il observait le vieux Matt tandis qu'ils bondissaient à la poursuite de la forme spectrale qui planait avec sérénité. Il y avait quelque chose sur le vieux visage, maintenant. Ce n'était ni de l'excitation, ni de l'avidité, ni de l'espoir. Des années plus tard, lorsqu'il serait un homme, le garçon comprendrait enfin ce que cette expression avait signifié : un mélange de prescience et de détermination menaçante et mûrement réfléchie. Le vieux Matt avait entrevu quelque chose d'informulé la première fois qu'il avait rencontré l'Aigle et il avait fait de la brûlante et folle colère du servo une chose qui, façonnée, pouvait aller plus loin et toucher l'un des éléments de l'Aleph. Il avait appris, il avait été tiré en avant par cette connaissance, il avait abandonné un peu de lui-même chaque année pour en apprendre davantage. *Il n'avait pas la moindre part, pas la moindre fraction d'une station*, pensa alors Manuel. *Il avait eu des enfants, plusieurs décennies auparavant, mais tous*

étaient disséminés dans d'autres avant-postes ou même retournés sur Terre. Cette part de lui était dispersée. Il avait dépensé son temps et sa substance dans les labos en orbite ou au sein d'équipes d'exploration ou sur Titan et Saturne lorsqu'on venait tout juste de les ouvrir à la colonisation. Il n'avait jamais passé de contrat d'exploitation ni fait enregistrer d'accord à terme ou d'affidavit d'intention, aussi ne possédait-il pas la moindre parcelle de terrain sur laquelle il aurait pu émettre un droit de propriété. Il pouvait vivre, travailler et toucher de l'argent à Sidon, faire des boulots de suppléance, il avait même le droit de vote, mais il n'était pas membre de la communauté et il n'avait de territoire que ce qu'il pouvait en percevoir. Il avait su cela avant que les hommes aient pris possession de chaque colline, avant que des siècles d'une humanité querelleuse n'aient écrit leur nom sur ces lunes en édifiant les stations et les centrales. Mais en dépit de tout cela, il revenait encore et encore à cette terre, par-delà les enclaves de l'homme, pour éprouver son vide et sa potentialité irrésolue.

Manuel appela son père, obtint une réponse qu'il ne comprit pas et reprit sa course. Alors l'Aleph plongea dans le flanc d'un coteau. Il ne s'arrêta pas, ne ralentit même pas, mais s'engouffra dans la paroi de glace et, la forant avec force grincements et grondements, il passa au travers.

« Merde ! Il s'en va », cria Manuel et il ralentit, mais le vieux Matt ne dit rien et continua à descendre en courant le cañon. Manuel s'arrêta en haletant, regardant l'extrémité de l'Aleph s'évanouir dans la glace qui continua à se briser, faisant dégringoler de gros rochers, trembler et regimber le sol.

Il poussa un soupir de déception et, irrité de sa défaite, se donna une claque sur la cuisse. Il avait traîné le faisceau-e jusque-là et même pas tiré avec. Il jura, furieux de sa propre stupidité. Il commençait à se sentir fatigué et la meilleure chance dont il ait entendu parler lui était passée sous le nez, car jamais il n'avait été à bonne distance, ni sous le bon angle, pour tirer convenablement. Peut-être aurait-il dû tirer tout de même. Au moins, il aurait pu dire qu'il avait fait quelque chose, qu'il avait essayé. Mais, au moment même où il pensait cela, il savait que c'était de la foutaise, que tirer, non pour la cible, mais pour en parler après, c'était idiot, et que cela lui aurait laissé un goût de médiocrité dans la bouche. Aussi resta-t-il là à jurer.

Lorsque au bout d'une minute, il regarda autour de lui, le vieil homme avait totalement disparu. Il consulta son affichage en surimpression et le chercha, se sentant encore plus stupide qu'avant. Le point bleu du vieux Matt virait autour d'une chaîne de collines peu élevées. Manuel se mit en route à toute vitesse. Il avançait par bonds hauts et longs, se reposant sur ses gyros pour s'orienter comme il fallait au moment d'atterrir. Une fois, il tomba parmi une bande de mange-roc. Ils s'éparpillèrent en courant comme des fous bien que le

garçon les ait à peine aperçus. En cinq minutes, il avait presque rattrapé la petite silhouette qui n'était plus qu'à quelques centaines de mètres, lorsque le flanc d'une colline s'ouvrit et que l'Aleph en jaillit avec la même vitesse constante et indifférente.

« Manuel ! »

C'était son père. Il regarda vers le nord et distingua les silhouettes du gros de la troupe qui convergeaient vers lui à toute vitesse.

« Nous avons deviné que tu le suivrais. La dernière fois que nous l'avons vu, l'Aigle...

— Je sais. L'Aigle est mort. »

Les hommes échangeaient peu de paroles tandis qu'ils arrivaient en bondissant au-dessus du plat pays. Manuel attendit automatiquement son père, en se déportant légèrement vers l'ouest afin de demeurer dans l'axe de l'Aleph qui accélérât sa course. À plus de dix clics de là, une mesa glacée se dressait sur son chemin et le soleil se réfléchissait sur ses pics rougeoyants. L'Aleph se dirigeait peut-être vers elle mais, s'il se frayait une voie au travers, les hommes seraient obligés de faire un long détour, et Manuel savait que le vieux Matt en serait incapable. Lui aussi était fatigué. Et par le comm, il entendait haleter les hommes.

« Il se déplace joliment vite », cria une voix.

Une autre dit : « Ouais, on dirait qu'il est en train d'accélérer.

— Vous allez trop vite ; vous, *los ricos*, avec vos extra-servos, vous pouvez peut-être le suivre, mais nous pas... »

Petrovitch cria : « Si vous voulez laisser tomber, retournez aux tracteurs ! »

Certains des hommes jurèrent.

« Vous vous enguirlandez pendant que ce garçon, lui, suit la bonne piste.

— Ouais, t'as raison.

— Ce n'est qu'un gamin.

— Le vieux aussi.

— Si, de toute la journée, on n'a vu que leurs talons.

— Avancez, pauvres cons !

— Il a seulement un clic d'avance sur nous.

— Vous n'allez pas laisser ce vieux type vous damer le pion. »

Les petits groupes d'hommes isolés se rassemblèrent et reprirent la chasse avec détermination, remplissant le comm des sarcasmes cruels qu'ils se lançaient et de leurs fortes respirations haletantes tandis que certains, accélérant, se détachaient en tête ; ils se jetaient à la débandade à travers la plaine, leurs clameurs et leur vacarme s'enflaient, la céramique et l'acier raclaient et s'articulaient l'un sur l'autre, les propulsant en une union de l'homme, de la machine et du mouvement.

« Ne laissez pas les animaux l'approcher, cria le colonel Lopez. Ils seraient réduits en pièces. »

Une voix grogna : « Moi non plus, sacrédié, je vais pas m'approcher. »

Un chœur d'approbations s'éleva.

« Essayez de le prendre à revers », lança la major Sanchez, bien qu'il fût incapable de dire comment, et personne ne posa la question.

À ce moment, le garçon rattrapa le vieux Matt et vit le visage parcheminé se tourner vers lui, les yeux brillants, un mince sourire sec sur les lèvres ; le cuivre de la joue était moucheté de sueur.

« Il faudra que... tu tires sur lui... en courant, lui cria le vieil homme.

— Comment cela ? Je, je, ces ouvertures sont petites, je...

— Rapproche-toi. »

Ce fut tout ce que dit le vieux Matt, et tous deux atterrirent en bout de foulée, et rebondirent à la suite de la forme qui glissait en douceur. Manuel observa le flux magnétique crépitant qui zigzaguait et dansait autour de l'Aleph, et l'étudia pour en tirer avantage. Des orifices s'ouvraient et se fermaient, mais trop vite pour qu'il puisse faire quelque chose. L'Aigle avait été rapide. Il connaissait les gauchissements vulnérables et les avaient immédiatement utilisés, mais il n'avait pas connu cette peur paralysante qui s'emparait maintenant de Manuel. Un frisson l'envahit qui déroba à ses nerfs et à ses muscles de précieuses fractions de seconde.

« Ne t'approche pas trop, mon garçon ! »

Mais il se lança en avant lorsqu'il vit une tache bleue se former en tourbillonnant près d'un enchevêtrement de lignes de champ magnétique, rouges et arquées. Il leva la gueule du projecteur de faisceau-e et au moment où le bleu s'estompait de petites touches verdâtres, il tira. L'éclair jaillit en une ligne incroyablement fine et droite dans l'air raréfié, frappa l'Aleph en une averse d'étincelles orange à plus de trois centimètres de la tache et dévia sur la droite, inoffensif.

« Ah ! Ah ! » cracha-t-il, écoeuré. Et il tira de nouveau. Ce coup-là porta plus près mais ricocha encore en un bouquet d'étincelles dont certaines rejaillirent jusque sur le bras du garçon, tant il était près.

Vu d'où il se tenait, l'Aleph ressemblait à un édifice en marche, et Manuel fit un bond en arrière lorsqu'il se retourna, comme pour se débarrasser de lui d'un coup de l'une de ses énormes épaules, mais il s'éloigna, en s'élevant d'un mètre de plus au-dessus de la glace. Il l'écrasait de toute sa hauteur et le vortex bleu-vert disparut. Manuel refusa de lâcher pied. L'Aleph accéléra et le garçon le rattrapa en trois bonds rapides, cherchant une tache des yeux, la voix du vieux Matt résonnant à son oreille.

« Il faut le détourner encore. »

Et le garçon vit que le vieil homme était sur sa gauche et qu'il tendait le cou pour regarder le bas-ventre de la chose. L'ambre grenu était taché de mouchetures et de veines de couleurs délavées, comme si quelque chose de liquide bouillonnait juste sous sa peau, mais les blocs pesants paraissaient solides et durs comme le roc.

« En voilà une qui apparaît ! » cria le vieux Matt, et il se fendit en avant pour montrer du doigt un tourbillon de couleurs bigarrées. Un nœud magnétique jaillit du tourbillon, le frappa en pleine poitrine, il tomba. Un enchevêtrement reptilien et fourmillant de lignes de flux entrelacées et rubescentes s'enroula autour de sa poitrine et de sa tête, le courbant et l'écrasant. Manuel le vit s'affaïsser et tomber à genoux. Mais le garçon s'aperçut aussi que le tourbillon se creusait et il leva la gueule de son arme vers lui. Il tira. Et manqua. Il tâtonna le bouton du magasin pour recharger les condensateurs. Et regarda le vieux Matt. Le nœud magnétique avait commencé à refluer pour se retirer à l'intérieur de l'Aleph. Le vieux Matt était toujours par terre, immobile. Le garçon fit un bond en avant, plus loin sous l'énorme masse qui travaillait et peinait ; il leva de nouveau le projecteur et tira directement dans le trou, à bout portant, le jet jaune crépita en trouvant l'entrée. Les sombres couleurs tourbillonnantes l'absorbèrent. L'éclair tout entier disparut, avalé, englouti. Manuel recula, suffoqué par l'excitation, et l'Aleph continua, sans sourciller. Le garçon pensa qu'il avait échoué. Il laissa tomber le projecteur et se pencha vers le vieux Matt qui s'était redressé sur les mains et sur les genoux et haletait, les yeux fermés, la bouche ouverte, d'où coulait un filet de salive.

« Tu, peux-tu, je peux te...

— Je suis... ça va. Ça va. Continue. »

Manuel étudia longuement le visage ridé et fatigué et puis il hocha la tête, se releva, soupira, ramassa le projecteur, vérifia les données du diagnostiqueur qui clignotait, leva les yeux...

L'Aleph était tombé. Il reposait sur la glace et bougeait à peine. L'aura du flux magnétique vacilla et s'éteignit tandis que Manuel le regardait.

Le garçon hurla de joie. L'Aleph paraissait encore plus gros à terre, il avait cassé la glace là où ses structures en forme de côtes avaient glissé et s'étaient arrêtées, en plusieurs fois.

Une main lui tapa sur l'épaule et il se retourna, s'attendant à voir le vieux Matt, mais c'était son père.

« *Jésus Christos*, dit le colonel. Quelque chose d'électromagnétique a dû sauter à l'intérieur.

— Il se traîne ! interrompit Petrovitch. Tu l'as obligé à se traîner ! Regarde le truc qui lui sert de pied. Et les chenilles de l'autre côté. »

Le grand cône descendait avec une lenteur impassible, frappant la glace de son extrémité contondante. Lorsque l'Aleph se retourna, les hommes purent voir les chenilles mordre le sol et le tirer en avant en fendant la glace, et s'ébranler au même rythme que l'excroissance conique qui frappait et tapait, frappait et tapait, laissant l'empreinte en forme de delta. Manuel sentait le sol trembler tandis que l'Aleph se poussait inexorablement en avant, il ne glissait plus sereinement au-dessus de la terre rude et âpre qui était le domaine des hommes et de leurs maigres jambes maladroites. Il ne pouvait en détacher les yeux. L'Aleph était aussi énorme qu'il l'avait jamais rêvé, et maintenant qu'il le voyait blessé et luttant avec la même énergie mesurée et immémoriale, aussi impitoyable pour lui-même qu'il l'avait été pour les autres, il comprit qu'une simple blessure n'avait pas pu le diminuer et qu'il possédait toujours la chose qu'il cherchait.

Le vieux Matt était debout, tout tremblant. Il hocha simplement la tête une fois, d'un geste brusque et définitif, et un mince sourire s'épanouit lentement jusqu'au métal qui complétait son visage.

Les hommes hurlaient et donnaient de grandes bourrades à Manuel et brandissaient leurs étourdisseurs et leurs lasers, et dans ses oreilles les voix humaines résonnaient aussi bruyamment que les aboiements et les jappements des animaux, tous se faisaient mutuellement écho et remplissaient l'air de la plaine craquelée, tous les bruits semblèrent se réfléchir et s'amplifier jusqu'à ce que ce torrent véhément se nourrisse et se construise, alors un coup de feu retentit, puis un deuxième, et d'autres encore... des lasers et des étourdisseurs et des doubles canons, balayant les flancs de la chose qui peinait mais poursuivait son chemin sans tenir compte de ce qui se passait, et maintenant des fragments commençaient à voler, là où frappaient les lasers plus puissants, des éclats d'albâtre filaient en vrilles dans l'air transparent, les étourdisseurs faisaient onduler l'espace entre le fourmillement des hommes hurlants et leur cible, les coups, vaporisant la glace et la roche, s'écrasaient contre les arêtes complexes où les couleurs tournoyaient toujours comme des soleils. En un instant, Manuel se retrouva seul, les hommes, qui étaient une cinquantaine, s'étaient déployés autour de l'Aleph, en courant et en tirant.

« Arrêtez ! Cessez de tirer ! » cria une fois, deux fois, le colonel Lopez, puis une troisième lorsque ses paroles commencèrent à faire effet.

« Il *avance* toujours, rétorqua un homme.

— Vous ne faites que l'érafler, dit faiblement le vieux Matt. Ce n'est pas efficace. Ça ne le ralentit même pas. »

Un homme cria : « Ha ! L'érafler qu'il dit ! Nous allons voir ça ! » Et il releva son étourdisseur.

Le colonel Lopez bondit sur lui avant qu'il ait pu tirer et d'une tape

rabattit l'arme.

« Nous allons voir quoi, hein ? Vous, vous allez faire comme tout le monde, et surtout vous servir de votre cervelle, si ?

— Je ne vois pas pourquoi...

— Tais-toi, cria quelqu'un.

— Il ne va pas vite, expliqua le major Sanchez. Nous avons le temps de réfléchir.

— Réfléchir à quoi ? Tirer, c'est tout ce que nous pouvons faire, dit un homme d'Hiruko.

— Ouais, intervint un autre, si on tire tous ensemble on va peut-être l'achever.

— Non, dit Petrovitch. Le faisceau-e sur les taches sombres, ça marche. Rien d'autre n'a jamais réussi.

— C'est vrai, confirma le vieux Matt.

— Ces taches, il n'y en a pas beaucoup », fit remarquer le major Sanchez en désignant du geste quelques-unes, « mouchetées, qui apparaissaient maintenant ». Elles tournaient lentement sur elles-mêmes, profondément enchâssées dans les blocs, les collets et les arcs-boutants de la chose.

« C'est difficile à toucher », dit un homme.

Les autres murmurèrent et ronchonnèrent. Aucun d'eux n'avait de faisceau-e. C'était en majorité de pauvres agros, possédant des parts minimales, et ils voulaient pouvoir se vanter d'avoir tiré sur l'Aleph aujourd'hui, et peut-être même accompli quelque chose d'important.

« On peut rester là éternellement, à attendre que...

— Manuel l'a déjà touché », dit le major Sanchez.

Petrovitch ajouta : « Oui, il a déjà pris beaucoup trop de risques. C'est assez pour aujourd'hui. À moi de tirer.

— Je peux dire que j'en sais plus que toi sur les projecteurs », intervint avec douceur le major Sanchez.

Le colonel Lopez les interrompit : « L'essentiel, ce n'est pas de connaître les projecteurs.

— Oui, dit Petrovitch. L'important, c'est de tirer au bon moment. Tu as bien vu le garçon.

— Si, reconnut Petrovitch.

— Moi j' dis qu'on devrait se partager le faisceau-e, intervint un homme de Fujimura.

— Ouais, c'est un bien public, quoi.

— Y en a qu'un, alors on devrait l'avoir à tour de rôle.

— Venir jusqu'ici et rien pouvoir faire à moins qu'ils ne veuillent bien nous passer...

— *Silence !* hurla le colonel Lopez. Vous n'obtiendrez rien avec des jérémiades. »

Il leur lança des regards noirs et la discussion s'apaisa un peu.

Quelqu'un dit calmement : « Il faut tout de même prendre une décision. »

Petrovitch lança : « Ce garçon, il a toute la vie pour chasser.

— Et alors ? intervint un fermier. Il l'a bien mérité. Lui et le vieux. »

Le major Sanchez dit : « Peut-être. Mais c'est dangereux. »

Manuel était resté silencieux, attendant de voir comment tournerait la discussion, mais comprenant ce que son père ressentait, il parla en faveur de son ami.

« Le vieux Matt a gagné le droit d'essayer. Il a été attaqué, après tout... »

La foule hocha la tête, murmura son accord.

Le vieux Matt ne dit rien, il s'empara seulement du projecteur et fit parcourir tout leur cycle aux instruments clignotants du diagnostiqueur. Les hommes regardaient l'Aleph peiner sur le sol accidenté, il avait acquis une bonne vitesse mais il était encore loin de la mesa surplombant la plaine.

« Pourquoi il ne s'enterre pas ? demanda le major Sanchez.

— Il est blessé, répondit Petrovitch. Il a peut-être besoin de temps pour se réparer.

— S'enfuir en se traînant comme un animal ? dit le colonel Lopez. Non. Ce n'est pas du tout son genre. »

La chose blessée avait l'air courageuse, elle continuait avec la même énergie implacable, son dynamisme profond la poussait à rester en mouvement, à jamais.

Le vieux Matt se mit en route, avançant lui aussi avec une lente certitude indomptable, presque rituelle, mais il était entravé par l'arme peu maniable qu'il portait.

« Je vais l'aider », cria Manuel en courant derrière lui.

Les hommes se déployèrent instinctivement en un mouvement circulaire que leurs ancêtres pratiquaient déjà il y a un million d'années, manière efficace de débusquer le gibier caché dans les halliers et de le faire courir où ils voulaient. Ils rattrapèrent facilement le pesant Aleph et leur ligne effilochée se referma sur lui en l'encerclant. La chose conique qui l'entraînait ébranlait le sol, le frappant avec acharnement, et le grand corps tanguait et craquait et gémissait, poussé par une impulsion immémoriale.

« Il faut nous rapprocher », dit le vieil homme.

Manuel le suivit en portant le projecteur. Il guettait les taches bleu-vert qui dansaient sur les facettes plates. Elles s'éloignaient et revenaient, et les hommes avaient l'impression qu'elles étaient projetées sur un écran grâce à quelque source lumineuse interne brillante, si forte qu'elle pouvait éclairer au travers de la roche. La bouche du garçon se remplit du goût de cuivre chaud, maintenant

entremêlé à celui d'une fatigue insinuante.

Tous deux marchaient précautionneusement à l'ombre de l'Aleph. Et le segment hexagonal se balançait de-ci de-là. La terre tremblait et se soulevait. Manuel passa gravement le projecteur au vieux Matt et vit les profondes rides de son visage brun, la résolution émaciée dont il était imprégné et ne comprit pas son mince sourire tranquille.

« Un bon éclair, et ça marchera », dit le garçon, et il se sentit ridicule de dire cela. Le vieil homme hocha la tête, toujours souriant, tandis qu'à quelques mètres seulement un flanc plat, haut comme un mur, martelait le sol, et qu'à l'arrière le cône se plantait dans le sol, et qu'une empreinte toute fraîche, en forme de delta, apparaissait, profondément gravée dans le roc, fumante.

« Fais le guet pour moi », dit le vieux Matt.

Le garçon balaya du regard le long profil de l'Aleph, essayant d'anticiper l'endroit où le prochain tourbillon bleu-vert apparaîtrait, et durant un instant, il posa la main sur l'épaule du vieux Matt comme pour le retenir de se rapprocher trop, enfermé dans cet instant prolongé, certain que s'ils attendaient jusqu'au bon moment...

Les mouchetures bleu-vert se rassemblèrent, juste au-dessus d'eux, à l'un des coins, et se mirent rapidement à grossir, se fendirent en deux grands orifices ronds, sombres et pommelés.

« Là ! » cria Manuel.

Le vieux Matt releva la gueule de son arme et tira sur le point en formation. L'éclair jaune cingla le bord de l'ouverture, les arrosant tous deux d'une averse d'étincelles d'un orange criard.

« Tu l'as eu ? » cria Manuel. Le vieux Matt secoua négativement la tête. Il tira de nouveau. La décharge tonna dans l'air raréfié. *Encore raté de peu*, pensa le garçon, mais il n'en était pas sûr et une aura électrique verte dansait maintenant à l'entrée du trou.

La montagne tremblante d'effort se balançait encore plus, trépida, mugit, et s'inclina vers eux. « Il va... », et le garçon essaya de repousser le vieux Matt en voyant que l'Aleph penchait plus nettement, les blocs peinant et luttant sur toute sa longueur. Le vieux Matt recula en titubant, résolu, et leva le projecteur en visant le flanc chancelant.

« Non... fiche le camp... »

Trop tard. L'Aleph tombait. Comme il se retournait pour partir en courant, Manuel vit la tache bleu sombre qui s'élargissait plonger vers eux et au dernier moment, il sentit comme une étreinte spongieuse se refermer sur lui tandis qu'il reculait, s'arc-boutait en vain contre la masse...

Et il se retrouva enfermé dans un noir absolu et ouaté de silence, et alors qu'il sentait au travers de ses bottes restées en contact avec la glace le fracas destructeur de l'impact de l'Aleph, le reste de sa personne entra dans ce vide profond et cotonneux. Il était à l'intérieur

du portail bleu ; l'Aleph était tombé sur lui. Il tendit la main pour trouver un point d'appui et ne rencontra rien qu'une résistance glissante qui repoussa sa prise et lui communiqua un certain élan.

Il sentit ses bottes quitter la glace. Quelque chose le soulevait.

Il cria mais son comm ne lui transmet rien, sauf le bourdonnement de frelon des parasites. Devant lui... il savait qu'il bougeait mais ne pouvait dire comment... une incandescence verte ondulait et bifurquait à l'entrée des tunnels. Il descendait dans un tuyau, en glissant. Quelque chose de sombre cisaillait régulièrement la lumière diffuse et il vit une paire de jambes, une forme humaine tournant dans la lueur fantomatique, et comme il se rapprochait, il vit que c'était le vieux Matt, un bras levé comme pour saluer, le casque éclairé par la blafarde luminescence verte.

Lorsque le vieil homme se tourna vers lui, le garçon aperçut un instant son visage ridé et pâle, souriant, et vit qu'il le regardait droit dans les yeux, sans ciller. Le vieux Matt dit quelque chose, ses lèvres remuèrent lentement en silence, et le garçon essaya de saisir ses paroles, mais un faible rugissement envahit alors les tunnels et troubla sa concentration. Il dépassait maintenant doucement le vieil homme baigné d'incandescence, aussi leva-t-il la main et le salua-t-il durant un instant qui glissa, éternel, puis il sentit une poussée, une accélération accrue, et avec une vitesse impétueuse il tomba loin de la silhouette silencieuse qui tournait sur elle-même. Il cligna des yeux, luttant contre des forces invisibles, et il entendit des bruits perlés et erratiques qui allaient en augmentant comme s'il s'en approchait, des hurlements, des jurons...

De la glace noire se précipita vers lui et il tomba lourdement, douloureusement, roula sur lui-même en faisant un soleil, les bras battant l'air, le charivari des voix éclatant à ses oreilles. Finalement, il s'arrêta en heurtant un gros rocher contre lequel s'écrasa son épaule, et un voile rouge passa devant ses yeux... il reprit haleine et se retrouva, momentanément, incapable de s'appuyer sur ses mains et ses pieds pour se relever.

Il s'agrippa au rocher et se mit debout. Il était à une douzaine de mètres de l'Aleph, il distingua la rainure qu'il avait creusée dans la glace en atterrissant, tombé tout droit d'une béance verte qui s'ouvrait dans un collet hexagonal. Sa glissade avait laissé des marques. L'Aleph était couché, complètement immobile et silencieux. Il reposait sur la glace qui avait craqué sous lui. Le cône perforateur de delta était à demi dressé en l'air, pointant vers l'horizon.

Les hommes allaient et venaient en courant autour de l'Aleph, criant et baragouinant toutes sortes de vantardises... « T'as vu ce coup que je lui ai balancé en plein dans la tête », en dépit du fait que l'Aleph n'avait rien que l'on puisse appeler une tête, et « J'ai tiré trois

fois trois bons coups » et «... j' pense que c'est Raul et moi qui l'avons eu, tu vois, nous avions calculé notre coup pour le toucher en même temps en pleine cage thoracique, là au-dessus » et « j'en étais sacrément sûr, dès que nous avons ouvert le feu pendant qu'il se débinait, le salaud a renoncé, tout ce qui fallait, c'était continuer à tirer dessus... » et «... suffisait seulement de l'épuiser, personne ne l'avait jamais traqué comme nous l'avons fait, à le harceler sans arrêt » et ainsi de suite, le garçon restait là, hébété, tandis que toutes ces paroles le noyaient et que la douleur lancinante envahissait son épaule. Un homme d'Hiruko sauta sur le flanc gris et se mit à taper du pied comme pour s'assurer qu'il était bien solide ; il cria, « Un petit pas pour l'homme(2) », il éclata de rire et grimpa tout en haut de l'éperon en brandissant son étourdisseur et en donnant de grands coups de botte. Manuel regarda autour de lui. Il avait l'impression d'avoir été largué à une centaine de mètres de l'endroit où le vieux Matt et lui étaient tout à l'heure. Il se mit à marcher dans cette direction et c'est alors qu'il vit la foule. Les hommes se tenaient autour de deux silhouettes allongées sur le sol. L'une était grande, c'était un animal. L'autre était un homme, tourné face contre la glace, et il ne bougeait pas. C'était le vieux Matt.

Manuel s'avança en trébuchant et se fraya un chemin à travers les hommes attroupés. La combinaison du vieux Matt était déchirée de l'épaule à la hanche. Quelqu'un avait colmaté, à la va-vite, la fente irrégulière et au travers de la gaze transparente Manuel vit le sang suinter. La combinaison était aussi éraflée tout du long, d'un côté, et des lambeaux pendaient, des parties du système d'isolation dépassaient et des fluides coulaient goutte à goutte. Le devant n'avait souffert aucun dommage. Toute couleur avait disparu du visage et les yeux étaient fermés. Le boîtier dorsal indiquait des fonctions vitales faibles mais constantes.

« Qu'a-t-il heurté en sortant ? » demanda Manuel.

Le major Sanchez le regarda avec de grands yeux. « En sortant ? L'Aleph l'a écrasé lorsqu'il est tombé sur le côté.

— Non, il nous a ramassés tous les deux. Il est tombé sur nous. Les ouvertures nous ont engloutis. *Madré*. Ce doit être comme ça que l'Aigle a été pris au piège. »

Les hommes le regardaient sans comprendre. Le colonel Lopez dit : « Le vieux Matt a été avec nous tout le temps.

— Non ! Je l'ai vu à l'intérieur. Et puis la chose nous a recrachés. »

Petrovitch secoua rapidement la tête. « Il a commencé à se retourner, nous avons tiré. Je l'ai vu. L'Aleph a heurté le vieux... » Il frappa ses deux poings l'un contre l'autre... « Il l'a lancé comme une poupée de chiffon.

— Non, il nous a pris tous les deux. À l'intérieur. Il a dû me garder plus longtemps, c'est tout. Je l'ai vu dedans. »

Les hommes le regardèrent de nouveau d'un air stupéfait. Son père dit : « Écoute, fiston, tu n'es pas solide sur tes jambes. Assieds-toi, prends un paquet de stim. Il faut que je m'occupe de ça maintenant. »

Manuel regarda le vieux Matt d'un air dubitatif et tenta de se souvenir de l'apparence qu'avait eue le vieil homme à l'intérieur. La même, mais sans ces blessures. Le garçon allait dire quelque chose d'autre lorsqu'un homme s'approcha de lui et dit catégoriquement : « *Finito* !

— Hein, quoi ?

— *Finito*. »

L'homme passa un doigt devant sa gorge.

« Fichu ? » Manuel regarda fixement la lourde masse inerte. « Je pense que oui. »

Un autre homme intervint : « Heu... ce machin... il a encore

quelques systèmes qui fonctionnent mais la plupart sont fichus.

— Quoi ? Quel machin ? »

Manuel regarda ce que l'homme désignait du geste. L'animal couché là était sérieusement abîmé. Le garçon s'avança vers lui d'un pas mal assuré, sachant déjà à moitié ce qu'il allait découvrir.

La tête de l'Aigle était intacte mais le cou était tordu selon un angle anormal. Le tronc puissant, sanglé d'acier, était écrasé et un liquide qui ressemblait à du pus en dégouttait. Quelque chose avait déchiqueté et arraché ses chenilles.

« Il faut le ramener au camp », dit Manuel...

Petrovitch le suivit. « L'Aigle lui, il en est sorti... *pouf*, comme toi. C'est peut-être lui que tu as vu à l'intérieur ? »

Manuel secoua la tête.

Petrovitch dit : « Des animaux comme ça, on peut les sauver si on ne laisse pas le froid s'emparer d'eux et si les systèmes n'ont perdu qu'un minimum d'efficacité. »

Manuel ne répondit pas à Petrovitch. Il regardait fixement l'Aigle écrasé et ne vit pas les hommes s'approcher et dire quelque chose, s'étonnant du dommage causé et du temps que le servo avait passé, vivant, là-dedans. Le major Sanchez dit : « Regardez ça, pendant tout ce temps, avoir été baladé, et tout le reste.

— Où y a-t-il un tracteur ? » demanda soudain Manuel.

Il rejoignit son père.

« Il nous faut deux ou trois tracteurs. »

Le colonel répondit : « J'ai renvoyé Fuentes. Et j'ai déjà lancé un appel radio.

— Mais, il saigne là-dedans. »

Manuel resta debout à regarder le liquide d'un rouge brillant suinter du vieux Matt. Sans dôme pressurisé, ils ne pouvaient rien faire pour lui, que de rester là à le regarder.

Petrovitch dit : « Pas de fuite, j'ai vérifié. Mais je n'aime pas la température qu'il a.

— Il saigne.

— Pas tant que ça.

— Pas tant que ça, *nom de Dieu*. Il n'en avait déjà pas tellement. Il était déjà usé.

— Le pire, c'est le choc. C'est pire que de saigner. »

Petrovitch disait cela d'une façon monocorde, sans colorer les faits du son de sa voix.

Manuel marchait nerveusement de long en large entre les deux groupes d'hommes. La masse de l'Aleph se profilait, menaçante, au-dessus d'eux comme un contrefort rocheux qui aurait surgi de la glace. Ainsi immobile, il avait l'air de faire partie du terrain bouleversé. Manuel le regarda durant un moment, sans penser à rien, essayant

simplement d'embrasser l'énormité de cette grande masse maintenant immobile et morte, enfin libérée de son devoir. Il tenta de se remémorer ce qui était arrivé mais il n'y arrivait pas. Quelque chose était mort en lui. Puis les voix criardes des hommes qui beuglaient et escaladaient l'Aleph le tirèrent de ce vide qui était en lui et il se tourna vers son père.

« Par où vont arriver les tracteurs ?

— Ils vont être obligés de faire des détours par quelques ravines », dit le colonel.

Il montra la route à son fils, sur la carte.

« Ça va prendre trop de temps.

— Deux heures, je pense. Petrovitch dit...

— Je vais aller avec lui au-devant d'eux. Passer par-dessus cette chaîne de crêtes. Aller à leur rencontre, là où le canon s'évase. Ça va gagner la moitié du temps.

— Tu veux le porter ? Tu es fatigué, mon garçon. Je ne peux pas...

— Demandons à Petrovitch si ça risque de lui faire du mal.

— Tu vas faire ce que je...»

Le colonel Lopez s'interrompit et regarda son fils qui contemplait la forme recroquevillée du vieil homme. Puis Manuel alla demander à Petrovitch qui réfléchit et dit que peut-être, si Manuel ne s'emballait pas, ne sautait pas mais se contentait de gravir la colline et de redescendre doucement de l'autre côté, sans se presser...

« Bon. Bon », dit Manuel.

Le major Sanchez lui fournit un bloc d'alimentation de rechange appartenant à l'un des hommes d'Hiruko, qui l'avait en réserve. L'homme protesta qu'il ne voulait pas le donner jusqu'à ce qu'il s'aperçoive des regards mauvais qu'on lui lançait. Le garçon ne lui en voulut pas ; sans cette réserve, la marche de retour serait une longue corvée douloureuse et suante. Il ignore tout le monde et se concentra sur la fabrication d'un harnais pour porter le corps dans ses bras. Il le préserva contre les cahots en passant une courroie autour de son cou. Son père le regardait faire et découvrit, avec une légère surprise, qu'il valait mieux pour lui qu'il se taise. En laissant ainsi son fils agir à sa guise, il abordait une nouvelle période de sa vie, et il se mit à accumuler en lui une tristesse et une colère issues d'une perte dont il ne prendrait pas conscience avant des mois à venir.

Manuel prit soigneusement le vieil homme dans ses bras. Il jeta un coup d'œil sur le cercle de visages qui l'entourait sans reconnaître personne, il ne répondit rien aux conseils et aux avertissements, déjà rentré en lui-même pour se préparer à l'action ; puis il partit d'une allure régulière, en se dandinant à chaque pas afin de protéger le corps de son ami. Il s'arrêta une première fois, un kilomètre plus loin, pour regarder derrière lui et relever sa position. Il lui sembla qu'il

était déjà très loin. Les hommes n'étaient plus que des points minuscules qui fourmillaient autour des flancs d'une énorme carcasse.

Il entama l'ascension des pentes douces couvertes de gravier branlant. Au fur et à mesure qu'il s'élevait et portait plus loin ses regards, il s'aperçut du long chemin parcouru lors de la chasse. Il ne pensait pas à ce qui était arrivé mais se contentait de poursuivre sa marche en se concentrant sur le doux balancement du corps aux membres ballants. Une fois le vieux Matt ouvrit les paupières et regarda un moment le ciel noir puis il changea imperceptiblement de position et fixa sur Manuel ses yeux clairs et brillants sous la lumière d'un jaune pâle.

Le garçon marchait d'un pas lourd et régulier le long de la ligne de crête rocheuse. Il contemplait les nuages qui montaient du sud où flamboyait une aura de fusion qui jaunissait les condensations. Les rideaux de brume tourbillonnaient et culbutaient l'un sur l'autre et leur ventre devenait bleu. Ils s'élancèrent par-dessus la crête, s'élevèrent et alors une pluie retomba amenant avec elle un faux crépuscule qui obligea le garçon à ralentir afin d'être sûr de l'endroit où il posait le pied. La première heure s'écoula. Le corps crissait dans ses bras. Il couvrit seize clics le long de la crête puis il commença à descendre, et ce fut la partie la plus dure. Le gravier et le sol mouillé cédaient brusquement sans qu'il soit possible de le prévoir, et il titubait pour empêcher le corps vacillant d'éprouver toute la force du choc. Les yeux du vieux Matt s'ouvrirent un instant, puis son visage sombra dans une sorte de sommeil comateux.

C'était alors la troisième heure de marche et il ne sentait plus ses bras. Il poursuivit son chemin pendant que le terne crépuscule s'étendait sur le paysage assoupi éclairé par des brèches qui s'ouvraient dans les nuages ; il entendait dans son casque les *bip-bip* du signal directionnel envoyé par le tracteur. Il obliqua sur la pente pour aller à sa rencontre. D'innombrables fois, il glissa et se rattrapa et glissa de nouveau, provoquant de petits éboulements et s'efforçant d'éviter les averses crépitantes du gravier qui tombait en cascade. Par-delà les ténèbres ruisselantes, les signaux spatiaux lui parvenaient comme l'appel incessant d'une chose dépourvue d'intelligence, seule présence en dehors du crissement de ses bottes sur la glace cassante.

Il rencontra le tracteur de tête qui tenait une bonne moyenne en descendant le lit d'un ruisseau. Le véhicule s'arrêta et il introduisit le corps dans le sas. Deux tracteurs et un marcheur les dépassèrent dans l'obscurité, sous une averse de neige fondue, se dirigeant vers le gros de la troupe. Le temps qu'il franchisse à son tour le sas, le corps était installé dans le petit moniteur médical. Il s'assit à côté des trois hommes et regarda le diagnostiqueur osciller et donner son verdict.

« Il va tenir le coup, dit l'un des hommes. Mais il faut le ramener

au camp pour effectuer les réparations. »

Le tracteur sortit de la vallée en marche arrière jusqu'à ce qu'il puisse faire demi-tour sans risquer de s'embourber dans les mares et de faire fondre la glace. La pluie était porteuse de l'énergie qu'un réacteur robot à fusion, situé dans le sud, lui avait transmise, et en se condensant elle relâchait maintenant de la chaleur, propageant le changement sur la face de Ganymède.

Le retour dura longtemps. Manuel vit que les hommes l'observaient et il mesura alors combien il était épuisé. L'index du compteur de sa combinaison était dans le rouge, tout en bas du cadran. Assis sur un transat, il laissa le balancement le bercer mais il ne s'endormit pas. Les grêlons crépitaient sur la coque. Les hommes qui étaient là avaient abandonné le gros de la troupe à cause de la fatigue et ils ne demandèrent pas ce qui s'était passé. Manuel en fut bien content.

Ils parcoururent les derniers clics qui les séparaient du camp au moment où la pluie et la grêle cessèrent et où le soleil perça à travers le brouillard rose qui étreignait encore les rigoles et les arroyos de glace. Le tracteur accéléra en grognant vers le *bip-bip-bip* du radiophare télémétrique qui, pour Manuel, semblait un long cri, chaque impulsion persistant dans son esprit jusqu'à ce que la prochaine la rejoigne et s'unisse à elle, son trompeur aussi informe et implacable que le brouillard. Une douzaine d'hommes les attendait lorsqu'ils pénétrèrent dans le camp. Un technicien médical était arrivé de Sidon sur les ordres du colonel Lopez. C'était un homme mince avec des yeux verts hésitants et fuyants. Les hommes les aidèrent à transporter le vieux Matt à l'intérieur de la cabane, en tournant soigneusement le brancard de façon à le sortir du sas du tracteur sans le heurter. Lorsqu'ils enlevèrent sa combinaison, le corps, presque glabre, brun comme une noix, demeura inerte et parut plus petit au garçon qu'il n'en avait le souvenir.

Les installations médicales et le tech s'activèrent sur lui, rafistolant, posant des éclisses de rechange, nettoyant et désinfectant là où les fluides de la combinaison avaient pu s'infiltrer dans la cavité du corps, s'attachant aux problèmes les plus urgents et laissant le reste pour plus tard.

« Bon Dieu, regardez ça », s'exclama le tech.

Manuel demanda : « Il est dans le coma ? La blessure n'a pas l'air si grave que ça.

— Bien sûr qu'il est dans le coma, répondit le tech médical. Il est dans un drôle d'état de choc. Mais le pire, c'est le système cardiovasculaire. Il s'ankylose, pour ainsi dire. Il y a aussi beaucoup de dégâts dans le système nerveux. Je ne peux pas m'imaginer comment c'est arrivé. Il est peut-être usé, tout simplement. Il ne répond pas aux trucs ordinaires. »

Manuel demanda simplement : « Combien de fonctions pouvez-vous rétablir ? »

— La plupart. Sûrement la plupart.

— Et remplacer le reste ?

— Probablement, oui. Bien que certains des organes soient complètement morts. Le foie, les reins et quelques autres trucs plus petits. Et les vaisseaux sanguins... ils ont tous éclaté, dans tout le corps. Ça coûterait cher de remplacer tout ça.

— Combien ?

— Je ne sais pas. Je ne vois pas souvent des cas comme ça, des types aussi vieux. La plupart d'entre eux sont à Hiruko.

— Ils vont l'envoyer là-bas ?

— Probablement. Ces vaisseaux sanguins, ce n'est pas eux qui coûteront cher, c'est le travail pour les remplacer. Un sacré temps sur la table de travail. »

C'est alors que le vieux Matt ouvrit les yeux. Il regarda comme s'il revenait d'un endroit lointain et secret et ses yeux firent lentement le tour des visages des hommes rassemblés autour de lui. Sa figure était desséchée et blanche comme la craie mais ses yeux semblaient déborder d'humidité. Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Alors il la referma sans que son visage revête la moindre expression d'inquiétude.

« C'est une espèce de commande qui ne fonctionne plus, dit le tech médical. Pas surprenant, avec cette blessure à la colonne vertébrale.

— Pouvez-vous la réparer ?

— Écoutez, je vous ai dit. Il y a de drôles de dégâts neuraux. Ce n'est pas un travail à effectuer sur le terrain. »

Manuel hocha la tête, comme pris de torpeur.

Ils laissèrent le moniteur médical s'occuper du corps, bourdonnant et clapotant, nasillant et jacassant tout seul. Manuel resta là à le regarder et puis il s'écroula sur le côté et dormit quelques heures. Lorsqu'il se réveilla, le gros de la troupe arrivait au camp et les hommes réclamaient de l'aide pour descendre l'Aigle du pont du tracteur. Manuel sortit et vit son père et les autres mettre pied à terre, pâles, et avec cette lenteur précautionneuse qui caractérise ceux dont les combinaisons ont épuisé toute leur force motrice. Il se joignit aux hommes du tracteur le plus proche. Ils glissèrent le rebord d'un élévateur sous l'une des extrémités de l'Aigle, l'amenèrent sur une rampe de fortune et l'y poussèrent, aidés par la couche de glace que l'averse avait laissée dessus. Ils l'accrochèrent au tracteur et le remorquèrent jusqu'à la station hydraulique et médicale extérieure réservée aux animaux.

L'Aigle souleva la tête et essaya de la tourner. L'acier grinça et des étincelles jaillirent. L'énorme tête retomba sur le côté, pendante. Il

agita les mains et ses chenilles se heurtèrent l'une contre l'autre et se coincèrent. Il luttait tout au fond, Manuel le vit bien ; au bout d'un moment, il frissonna, ses mains se détendirent et il redevint immobile. Le garçon crut percevoir un léger mouvement régulier, comme si des poumons peinaient, très loin à l'intérieur.

Le tech médical sortit, il avait l'air harassé par les hommes qui s'étaient entassés dans la cabane, avec des muscles claqués et des entorses et même quelques fractures. Il mena des séries de contrôles sur la chose broyée et mutilée. Il enleva les raccords maladroits de Petrovitch et il en souda d'autres, il mit fin à la perte de fluides et survolta les systèmes internes qui fonctionnaient encore. Puis il secoua la tête. « Peux pas faire de miracles, murmura-t-il.

— On peut toujours essayer, dit durement Manuel.

— Je fais ce que je peux. Je n'ai pas d'équipement pour faire plus. Pas d'attirail extérieur, n'importe comment.

— Je pourrais le ramener à Sidon.

— Je crois qu'il vaut mieux ne pas le bouger, plus maintenant.

— Vous allez vous contenter de le laisser mourir là ?

— Écoutez, il a de graves lésions internes. Les parties vivantes vont s'en tirer ou pas. La seule manière de l'aider, ce serait d'ouvrir de force sa carapace, de l'en sortir et de le garder vivant jusqu'à ce qu'on l'envoie à Hiruko. Eux, ils savent faire ce genre de travail. Moi, non. Aussi je dis qu'il faut le laisser reposer et voir s'il s'en tire.

— Pendant combien de temps ?

— Un jour ou deux.

— Et puis ?

— L'emmener à Hiruko s'il a l'air assez fort pour supporter le transport. »

La bouche du tech médical se tordit d'irritation. « Écoutez, j'ai des hommes à soigner. Les animaux passeront en dernier, vous le savez bien.

— Ce n'est pas un animal.

— Ouais, d'ac, lis le règlement, gamin, lis le règlement. »

L'homme rentra dans la cabane en tripotant ses outils. Il lui fallait s'occuper de plus de blessures qu'il n'en avait jamais vues pendant une petite balade d'élimination des mutants. Et cela ne lui plaisait pas du tout.

À l'intérieur de l'informe cabane, les hommes mangeaient ou levaient le coude ou s'étaient allongés à moitié déshabillés sur leur couchette, sombrant déjà dans le sommeil, la bouche ouverte, certains étaient en train de ronfler, le visage noir d'une barbe d'une semaine et de crasse. Le garçon s'assit un moment, et ne parla guère, n'écoutant que d'une oreille les divagations inspirées par la fatigue. Il tomba de nouveau endormi mais lorsqu'il se réveilla, empêtré sur sa couchette

par une couverture enroulée autour de sa tête et laissant à découvert la moitié inférieure de son corps, il était toujours aussi fatigué et ses membres aussi endoloris.

Il sortit pour jeter un coup d'œil sur l'Aigle. Le midi du long jour ganymédien était proche et le soleil s'était frayé un chemin au travers des couches de brume qui se formaient plus haut, là où la nouvelle atmosphère s'évaporait en bouillonnant dans le vide absolu. Le soleil, réduit à un point, jetait des ombres crues sur les hommes et les femmes qui arrivaient maintenant... installateurs de tuyauterie et ouvriers agricoles de Sidon et d'autres stations, mineurs d'exploitations comptant un seul dôme et pas encore baptisées, travailleurs à forfait, femmes qui avaient perdu leur mari depuis des années... tous avec une dette réelle ou imaginaire qui était maintenant réglée. Ils arrivaient en marcheurs ou à pied, suivant le même *bip bip bip* incessant et se déversaient dans le grand espace dégagé où l'Aigle était couché face à l'extérieur, tourné vers la lointaine ligne de collines glacées et plissées. Ils étaient bien une centaine, installés parmi les véhicules, lorsque Manuel sortit. Ils se hissaient jusqu'à la grande chose broyée et regardaient la carapace enfoncée, n'osant pas tendre la main pour la toucher, ils se parlaient à voix basses qui ne portaient pas sur les lignes comm, en une sorte de rituel qui leur était propre. Ils demandèrent aussi à pénétrer à l'intérieur pour voir le vieux Matt, mais Petrovitch refusa de les laisser entrer. Ils réclamaient Manuel, mais aucun d'eux ne reconnut le garçon, ils avaient seulement entendu parler de lui, aussi demeura-t-il près du servo et personne ne vint l'ennuyer.

L'Aigle tenait bon. Toutes les deux trois heures, il levait la tête et tournait de force et douloureusement le cou, chaque rotation vers un autre angle le faisait ressembler à une roue à rochet sautant vers un autre cliquet. Les yeux noirs regardaient attentivement les gens rassemblés autour de lui et ne livraient aucun signe de son supplice. Il observait les collines lointaines, non pas avec la sauvagerie qu'il avait montrée auparavant, mais comme s'il désirait s'assurer que les vastes étendues désertes étaient toujours là, se déployant au-delà du cercle de visages humains. Manuel le contemplait et sentait son refus inflexible de céder, de donner le moindre signe de ce qui reposait blessé à l'intérieur. L'Aigle n'appartenait plus à l'humanité et ne pouvait pas se réconcilier avec les hommes, il était hors de la Terre et le savait. Il avait fait son travail, une tâche qu'il s'était imposée, et maintenant il était libre. Il mourut à midi.

Le major Sanchez fut le premier à partir. « Je dois rentrer chez moi. J'ai du travail à faire. Je suis déjà resté trop longtemps, dit-il à Manuel.

— La plupart d'entre nous seront transportés demain », fit remarquer un homme de Sidon.

Un ingénieur d'une autre station ajouta : « Mes hommes sont comme drogués de fatigue. Ça suffit comme ça. »

Le colonel Lopez hocha la tête : « Quelques-uns devront rester avec le vieux Matt jusqu'à ce qu'il soit en état de voyager. Moi, par exemple. »

Manuel regarda les gens se disperser. La plupart se mettaient en route pour leur station. Certains montaient dans les collines pour voir l'Aleph, bien qu'ils ne puissent rien faire d'autre que de le contempler.

« Moi aussi je reste, dit-il.

— Si, nous l'avons eu, hein ? » dit le major Sanchez en donnant une claque dans le dos de Manuel. « Après tout ce temps.

— Nous allons fêter ça, une fois revenus à Sidon, s'exclama joyeusement Petrovitch. Nous attendrons que tu sois rentré.

— Bien », dit le colonel Lopez en étudiant son fils. « Je suppose que cela ne va nous prendre que quelques jours. Le tech médical dit que le vieux Matt va s'en tirer. »

Le major Sanchez remarqua : « Si, si. C'est un vieux dur à cuire. »

Il tapa des pieds pour se réchauffer et désigna d'un geste de la main un tracteur proche. « Je voudrais m'en aller. J'ai besoin d'aide pour remonter l'Aigle sur le pont et l'y amarrer. »

Manuel demanda : « Qu'est-ce qu'on va en faire ?

— Le recycler. C'est la propriété de Sidon. Il y a beaucoup de ferraille. Et il reste des moteurs en bon état dans les servos.

— Et le corps ? » demanda sèchement Manuel.

Le major Sanchez jeta un coup d'œil au colonel Lopez.

« Le corps ? Eh bien, les animaux...

— Pour les animaux, il y a un recyclage organique, dit Petrovitch.

— Ce n'est pas un animal, vous le savez bien. »

Le colonel Lopez hocha la tête : « Autant que je m'en souviene, Hiruko nous a dit que c'était peut-être un être humain. Ou en partie humain.

— Mais papa... »

Le colonel se tourna vers Manuel : « Nous verrons quand ils l'ouvriront. Il ne se *comportait* pas comme un être humain, n'est-ce

pas ?

— Ce n'est pas une raison. »

Le colonel Lopez sourit : « Tu sais quelle valeur nous accordons à la vie humaine. Nous allons faire tout ce que nous pouvons pour le vieux Matt. Mais il n'y avait aucun moyen de sauver l'Aigle. Il était trop imbriqué dans la machinerie. »

Manuel ne répondit rien. Son père avait toujours attaché beaucoup d'importance aux moniteurs médicaux. Cela faisait partie du nouveau catholicisme... Garder les gens vivants sous n'importe quelle forme possible.

Le major Sanchez haussa les épaules. « Peu importe. Il y avait probablement très peu de chose à l'intérieur. Une grande machine, voilà ce que c'était, si. Bon, qui va m'aider ? Hein ? »

Ils hissèrent l'Aigle sur le tracteur et lorsqu'ils eurent terminé, il n'y avait presque plus personne sur le terrain. Le gros de la troupe s'installait dans les véhicules, les hommes s'interpellaient au sujet de choses qu'ils ne voulaient pas laisser derrière eux, ou de celles qu'ils avaient déjà perdues, et se demandaient qui allait battre qui une fois de retour à Sidon. Le garçon ne les écoutait guère. Il travaillait au chargement et regardait le ciel clair. Le soleil se glissait derrière les nuages rosés de Jupiter, nimbant la planète d'un halo, et puis les ténèbres de l'éclipse s'abattirent. Il regarda les tracteurs rugir et ruer et sortir du camp, le major Sanchez en tête. La vibration faisait trembler le corps de l'aigle et lorsque le véhicule passa bruyamment sur un effleurement rocheux, il sembla à Manuel qu'il se résorbait, se défaisait en un tas de pièces détachées. Il le contempla jusqu'à ce qu'il soit hors de sa vue.

Ceux qui étaient partis avaient laissé leur literie roulée sur les couchettes, prête pour l'année prochaine. Le baraquement gèlerait complètement lorsqu'ils partiraient et, à leur retour, il faudrait toute une journée pour le dégeler mais si tout était hermétiquement fermé ou roulé serré, peu d'humidité pourrait y pénétrer et les choses seraient sèches lorsque le prochain groupe viendrait éliminer d'autres mutants. Ils avaient laissé des provisions et les restes des repas précédents, qu'il ne restait plus qu'à mettre sur le feu. Manuel prêta son concours ici et là, gardant à l'œil le corps aux cheveux gris enfermé dans le moniteur qui bourdonnait doucement. Le tech médical en termina avec les petites blessures et leur dit de ménager les jambes boiteuses et les dos endoloris.

« C'est une fameuse course que vous avez menée là-bas, dit l'homme à un patient. Tout cela pour changer un artefact mobile en artefact mort, hein ? » Il gloussa en secouant la tête. « Vous vous êtes esquivés pour en ajouter un de plus. On a plein d'artefacts éparpillés sur toutes les lunes. On ne peut pas en comprendre un seul. On ne

comprendra pas plus celui-là, je vous le parie. »

Manuel n'intervint pas, il ne savait même pas ce qu'il aurait pu dire. Il se contenta de transporter des choses et de les charger, de mettre de l'ordre, et il ne pensait pas à grand-chose. Il participa à la mise en sommeil de la centrale à fusion, écoutant son bégaiement se transformer en un lent *teuf-teuf*. L'obscurité de l'éclipse avait augmenté lorsqu'il revint à l'intérieur. Cinq hommes de Sidon resteraient jusqu'au lendemain pour se reposer, avec le tech médical, son père, le vieux Matt et lui-même. Épuisés, ils prirent un souper silencieux et ils allèrent se coucher sans que personne ne parle de smearlop ou d'un autre alcool. Manuel eut à peine le temps de mettre la couverture sur lui avant de tomber endormi.

Bien plus tard, il entendit la voix sèche qui l'appelait. Tout d'abord, il pensa que c'était un rêve, mais l'appel se renouvela. Il se leva, les jambes toujours endolories, et se faufila entre les couchettes encadrées de tubes, avançant à tâtons dans le noir. Le vieux Matt l'appela de nouveau et Manuel tendit la main dans l'obscurité et rencontra la sienne, froide, ces doigts calleux et cette paume usée jusqu'à présenter la dureté du verre.

« Combien... combien de temps... »

Manuel répondit : « Deux jours, presque.

— L'Aigle ?

— Mort.

— Alors... il l'a... rendu, aussi.

— Comme nous.

— Comme... moi.

— Ça m'a collé une de ces frousses, de me retrouver là-dedans.

— Tu m'as vu ?

— Bien sûr que je t'ai vu. Les autres n'ont pas...

— Je suis resté assez longtemps... pour pouvoir dire... sentir... que tu avais peur.

— Si, les autres, dehors, ils pensaient...

— Rester assez longtemps... effrayé... il apprendra à te connaître.

— Ce ne sera pas si dangereux la prochaine fois. Il est mort, nous l'avons eu... tu le savais, hein ?

— Je sais qu'il s'est arrêté.

— Bientôt, nous allons revenir à Sidon et t'envoyer à Hiruko ; ils vont te rafistoler, et toi et moi, nous ressortirons et nous irons jeter un vrai coup d'œil dessus. »

Un rire grinçant s'éleva. Et se changea en une toux déchirante, suffocante.

Manuel chuchota : « Grimper dans ces trous, tu comprends, pour voir ce qu'il y a dedans, de quoi il est fait.

— Pas moi. Toi, peut-être. S'ils te laissent y aller.

— Me *laisser* y aller ? Bon sang, toi et moi, nous l'avons eu, nous... Mais qu'est-ce que tu veux dire, pas toi ?

— Je suis resté couché là... à sentir... ce qui restait de ce corps. C'est pas grand-chose.

— Ta voix est revenue. D'autres trucs vont revenir aussi, une fois que...

— Non, ça ne reviendra pas. J'ai entendu le tech méd parler... au colonel. Il y a beaucoup de choses détériorées. Des nerfs... des muscles dans les bras et les jambes, tous atteints... Je n'en aurais jamais assez pour faire fonctionner des servos, jamais assez.

— Écoute, si c'est une question d'argent...

— En partie, oui. Ça l'est toujours pour quelqu'un de mon âge. Sidon ne va pas perdre un gros investissement pour un parasite. Les temps sont durs. Et je n'ai pas d'actions à vendre. »

Tout ce que Manuel trouva à dire ce fut : « Tu ne dois pas dire des choses comme ça. Laisse-les essayer d'abord.

— Pour finir avec un estomac, un cerveau, et rien d'autre. »

Le main de Manuel descendit le long du bras du vieil homme jusqu'à toucher le métal et la céramique de sa poitrine.

« C'est vrai, dit le vieux Matt. Tu penses que j'ai déjà pas mal de pièces de rechange, hein ? Bien sûr. Mais il y a une limite... un moment où on n'en veut pas plus.

— Écoute, au sujet de l'argent, je peux parler à...

— Tu as bien réfléchi à ce qui s'est passé Manuel ? Pourquoi crois-tu qu'il nous a laissés repartir ?

— Les autres, ils ont tiré dessus. Ils l'ont sûrement blessé. Il ne pouvait pas s'occuper de nous tous.

— Je suppose... qu'il en a eu assez de moi. Mais c'est à ton sujet que je m'étonne. »

Manuel sourit : « Nous sommes trop coriaces tous les deux, c'est tout. »

De nouveau, le rire sec. Puis la main que Manuel tenait remua et la voix revint, détendue et solennelle.

« Tu crois que tu peux me préparer quelque chose à manger ? »

Surpris, car il savait que le moniteur médical nourrissait le corps, Manuel dit : « Bien sûr que oui... »

Il fit peu de bruit dans la cuisine en rassemblant de la viande froide et du pain de maïs. Il mit le tout sur un plateau et revint entre les couchettes jusqu'au mur où était le moniteur médical. Il posa le plateau et allait allumer une petite lumière placée tout près lorsqu'il pressentit que le moniteur était vide. Il le tâta, la paillasse était encore tiède. Une prémonition étrange s'empara de lui. Il aurait dû allumer les lumières, il le savait, mais il chercha son chemin à tâtons dans l'obscurité presque totale, jusqu'au sas situé à l'autre extrémité de la

cabane. Là, à la lumière de la veilleuse, il vit une silhouette couchée sur le plancher, en train de finir de mettre une combinaison de secours.

« Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— L'éclipse. J'ai envie de la revoir.

— C'est dingue ! Comment as-tu fait pour arriver jusque-là ?

— J'ai rampé. Mes jambes ne me servent plus à rien. Les bras ne valent guère mieux.

— Attends, je vais te soulever...

Lorsque Manuel releva le corps curieusement léger, le vieux Matt put atteindre les joints d'étanchéité de la combinaison et les fermer. La visière du casque était encore ouverte et la voix rocailleuse en sortit.

« J'ai quelque chose à te demander maintenant. Je voudrais que tu réfléchisses avant. Avant que tu ne me... ramènes là-bas.

— Écoute, je ne peux pas...

— Je te dis que je veux voir l'éclipse encore une fois, à l'extérieur. Pas sur ce sacré écran, comme je le ferai une fois qu'ils m'auront rafistolé.

— Oui mais, mais...

— Je... tu te rappelles là-bas, juste avant qu'on le descende ? Tu te souviens de ce que j'ai dit ? J'avais besoin que tu m'aides. J'ai dit "Fais le guet pour moi".

— Oui. Faire le guet pour toi. Je ne vois pas...

— Pense à ça plus tard, quand tu auras le temps.

— Ouais, d'accord, mais écoute, je...

— Là maintenant je voudrais que tu fasses le guet pour moi, pour que personne ne m'arrête lorsqu'on va entendre le sas fonctionner. Je peux sortir et descendre le plan incliné en rampant, sans ton aide. Mais j'ai besoin que quelqu'un les retienne lorsqu'ils viendront voir ce qui se passe. Juste pendant quelques minutes. »

Manuel étudia le vieux visage éclairé par la faible petite lueur rouge. Ses yeux semblaient toujours capter plus de lumière, et ils bougeaient avec intensité, fluides et réfringents. Il savait ce que le vieil homme allait dire. Il parla tout haut, mais à lui-même : « Fais le guet pour moi. »

Le vieux Matt sourit. « C'est cela. »

Ses joues creusées accusaient sa tension nerveuse.

« Va maintenant », dit Manuel.

Il aida le vieil homme à entrer dans le sas et l'installa sur le convoyeur automatique qui servait à transporter les marchandises dehors. Puis il revint à l'intérieur et mit en route le cycle du sas, à petite vitesse, pour diminuer la vibration des pompes. La porte extérieure s'ouvrit. Le convoyeur grinça. Il attendit un bon moment, face au panneau de commande, sans penser à rien, et puis il entendit

des pas approcher, qui résonnaient sur la plate-forme métallique.

« Qu'est-ce que... tu viens de l'extérieur ? »

C'était son père.

Il se retourna. « Non. C'est le vieux Matt qui est sorti.

— Le vieux M... et tu l'as *laissé* faire ? Où as-tu la tête, gamin ! »

Le colonel Lopez s'empara brusquement du levier de commande. Il ferma d'un coup sec la porte extérieure et mit en route, à grande vitesse, le remplissage.

« Bon Dieu, si je m'étais douté... pourquoi l'as-tu laissé faire, tu sais bien qu'il est... »

Et il arracha une combinaison du râtelier et l'enfila, la bouche pincée, réduite à une ligne mince.

Manuel s'équipa en silence. Le sas s'ouvrit et tous deux y pénétrèrent. Le pompage de l'air commença. Le colonel Lopez le régla sur pression partielle pour gagner du temps. Le sas s'ouvrit à la volée. Un coup de vent emporta la poussière sur la sombre plaine et hurla en mourant. Le colonel sortit le premier.

Le corps était affalé au bout de la courroie transporteuse, le visage tourné vers le ciel, les yeux toujours brillants, la visière ouverte, la glace de Ganymède avait déjà pris possession du visage abîmé. Le vieux Matt avait ouvert la fermeture Éclair tout du long de sa combinaison pour laisser le souffle mortel de Ganymède entrer librement. Survenant aussi brusquement, le terrible froid avait fait éclater les cellules au fur et à mesure qu'elles gelaient, le criblant de petites morts.

« *Mierda !* Décompressé comme il l'est, on ne pourra jamais le ranimer ! »

Le colonel pivota pour faire face à son fils.

« Mort ! Il est mort ! Et tu l'as aidé ! »

Le colonel Lopez se tut, une lueur farouche dans les yeux. Il se retourna brusquement vers le corps, se pencha pour le prendre dans ses bras. Tous deux l'entendirent se casser lorsqu'il le souleva, la peau glacée craquant, de nouvelles blessures s'ouvrirent sur le corps, un panache de vapeur s'échappa de la visière et la glace de ce monde envahit encore plus le vieux Matt.

Le père regarda son fils d'un air dur. « Tu l'as tué. Pour de bon. La mort éternelle. Tu le savais, hein ?

— Je... »

Il cligna des yeux mais l'humidité semblait venir d'ailleurs, comme une sueur. Sa poitrine se souleva et l'air n'y pénétra pas.

« J'ai... »

Il éclata en sanglots.

« Tu l'as tué. Aussi sûrement que si tu avais fait péter son casque ! Un vieillard qui ne savait plus ce qu'il faisait, que ses blessures avaient

rendu fou. Et tu l'as aidé à faire ça ! »

Le corps de Manuel tremblait et frissonnait et la certitude qui l'habitait s'évanouit.

« Je... père... je...

— C'est un meurtre, non ? Tu assassines tout ce qui est vieux... » Il suffoquait, s'étouffant avec ses paroles. « Hier, ça ne t'a pas suffi... ce n'était pas assez, hein ? Il a fallu que tu...

— Quoi ? Tuer... tu veux dire l'Aleph ? Je n'ai fait que...

— Nous le chassions, si, mais... mais... »

Le colonel rejeta cette pensée, la repoussant d'un geste des deux mains.

« Mon fils n'aurait pas fait une chose pareille ! Pas mon fils ! »

Ses yeux étaient durs et farouches et montraient beaucoup trop de blanc, étincelant d'une rage qui, une fois installée, ne partirait jamais.

« Pas mon fils ! »

Quatrième partie

Hiruko Six ans plus tard

Manuel allait son chemin par les couloirs luisants creusés dans la glace, l'esprit distrait, ne pensant à rien de particulier. Il gardait ses poings serrés fourrés dans les poches de sa veste, bien qu'il ne fasse pas froid du tout en cet endroit. Ce quartier d'Hiruko était bien chauffé afin que les femmes qui aimaient porter des vêtements ajustés se sentent à l'aise lorsqu'elles sortaient faire quelques courses. C'était signe de quelque chose – il n'avait jamais réussi à comprendre quoi – que de pouvoir circuler sans faire le geste réflexe de chercher un manteau, d'ignorer avec désinvolture les rudes gradients de température.

Ses bottes ne faisaient aucun bruit sur l'isolant feutré mais le cliquetis et le bourdonnement des usines souterraines traversaient les murs. Il tourna le coin qui donnait sur la piazza Rotonde. Deux jeunes gens flânaient là, vêtus de pantalons décolorés et de chemises dont l'étoffe avait l'air aussi grossière que de la toile à sac. L'un d'eux était petit et paraissait tendu, ses petits yeux sautaient nerveusement d'un passant à l'autre. Le plus grand regarda Manuel, se redressa et leva le poing.

« Restituez, dit-il d'un ton arrogant et recherché.

— Pardon ? » Stupéfait, Manuel s'arrêta et sortit les mains de ses poches.

« Vous avez beaucoup de non-ess, mon ami.

— De non quoi ?

— De choses non essentielles... c'est comme cela... que le Conseil les appelle », déclara le plus petit en un jet de paroles saccadées.

Manuel dit d'un ton irrité : « De quoi diable parlez-vous ?

— De toutes les choses que ne requiert pas votre santé... ou votre sécurité... ces affronts que sont le luxe... les privilèges. »

Manuel avait lu quelque chose à ce sujet, une résolution collective, mais il n'arrivait pas à rassembler ses souvenirs là-dessus. Le plus grand rejeta les cheveux de ses yeux d'un geste lent et assuré d'Anglo. Il s'adressa d'une voix traînante à son compagnon.

« Encore un citoyen qui n'est pas de son temps, Enrico. Je pense qu'il va falloir lui donner une leçon. »

Manuel ne répondit rien mais il écarta juste un peu les pieds et

fléchit légèrement les genoux.

« Vous voyez, le Conseil a enfin réagi à la volonté du peuple, du vrai peuple, et admis qu'il y a des richesses beaucoup trop tapageuses dans les parages.

— Si vous voulez des richesses, il faut vous adresser à quelqu'un d'autre.

— Les possessions... les produits de luxe... sont une insulte à la collectivité.

— Vous avez hérité de ce tricot que vous portez là ?

— Celui-là ? »

Manuel regarda ce qu'il portait. Il ne faisait jamais attention à ce qu'il enfilaient le matin... et tenta de se souvenir.

« Non.

— Les biens d'héritage... les possessions obtenues par une transaction privée... une transaction de marché noir... sont les symptômes des avantages de la chance. »

Le petit brun bouillonnait d'énergie en crachant sa liste, il serrait et desserrait les mains.

« Ce tricot... en laine... me paraît être un article du marché noir... Visiblement... des gains de marché noir. Vous l'avez acheté... si ? »

Manuel recula d'un pas. Maintenant, il se remémorait. Le Conseil avait récolté un blâme de la Terre, et trois de ses membres avaient été rétrogradés, reconduits à la catégorie d'ouvriers. Ce n'était pas considéré comme un échec mais seulement comme un réajustement et un recyclage naturel des travailleurs du Conseil, cependant tout le monde savait que c'était parce que la Terre n'aimait pas le profil sociométrique des lunes de Jupiter. Maintenant, avec trois remplacements approuvés par elle, le Conseil effaçait les effets des infiltrations néocapitalistes. Pour faire disparaître les inégalités criantes créées par la chance et l'exploitation, le Conseil avait autorisé chaque citoyen à réclamer tout bien qui refléterait cette erreur passée. Et l'on pouvait demander cela à n'importe qui, à n'importe quel autre citoyen.

« Vous n'avez pas envie d'être un possesseur, n'est-ce pas ? dit le grand d'une façon menaçante.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Manuel, en essayant de gagner du temps.

— Posséder un bien immérité... profiter d'un autre... l'asservir à un travail contractuel... c'est *cela* être un possesseur... et vous m'avez tout l'air d'en être un.

— Non. J'ai obtenu ce tricot honnêtement. J'ai eu la laine par les filières habituelles et je l'ai tricoté moi-même. »

Il savait qu'il pouvait prouver cette déclaration puisqu'il avait une entrée pour de la laine sur sa facturation du mois dernier. Ce n'était

pas pour ce tricot-là mais ils n'en sauraient rien. Ils ne pourraient pas prouver qu'il avait menti. *Mais prouver quoi à qui ?* pensa Manuel et il comprit qu'il n'existait aucune autorité à laquelle il pourrait recourir.

« Beuh ! » Le grand remua les pieds et son visage se durcit. « Nous avons déjà entendu cela pas mal de fois, l'ami. Donnez-nous...

— Non... attends. »

Le plus petit leva la main, poussé par la prudence. Il ne voulait pas être pris en défaut. Le Conseil leur accordait le droit de demander un seul article par citoyen.

« Voyant... tape-à-l'œil... des couleurs éclatantes... même des ornements... il a toutes les apparences d'un produit du marché noir... c'est évident, ouais... si on le prend comme ça.

— Il essaie de nous refaire ?

— Peut-être bien. Ces types... ils se croient malins... là... qu'est-ce que c'est que ça ? »

Manuel ne bougeait pas, il se contentait de les regarder. La main du petit jaillit et empoigna la boucle de sa ceinture.

« On fait ami-ami ? dit railleusement Manuel.

— On fait notre devoir, citoyen. Cette... la ceinture... elle vient du marché noir, hein ? »

Manuel ne pouvait prouver qu'elle n'en provenait pas, ce qui, pour ces deux-là, était une preuve suffisante qu'elle en venait bien. En fait, il l'avait achetée au marché noir – le seul marché existant – à un moment où il y avait eu pénurie de vêtements. Tout le monde faisait pareil. On ne pouvait se permettre d'attendre qu'une commission d'intendance de la Haute Autorité du Système extérieur ratifie un nouveau lot de caleçons ; on aurait gelé.

« Si je dis que non.

— Eh bien, nous nous contenterons de vérifier si c'est vrai, citoyen », dit le plus grand en rejetant avec désinvolture ses cheveux en arrière et en passant d'un pied sur l'autre ; cette fois, il ne plaisantait pas.

« Le Conseil laisse des *mierda seca* comme vous traîner par ici, et nous prendre...

— Nous redistribuons... c'est cela... nous redistribuons.

— Je n'aime pas beaucoup ce que vous venez de dire, citoyen », murmura le grand type, en se rapprochant. Il avait l'air de se réjouir à l'avance de ce qui allait se passer. Il replia l'une de ses mains dans l'autre et fit craquer ses jointures. Manuel pouvait prétendre qu'il ne savait pas ce que cette injure voulait dire, mais le ton avait prouvé l'intention. Les yeux du plus petit se mirent à virevolter. Manuel se tendit prudemment et pesa ses chances. Elles n'étaient pas bonnes.

Manuel défit la boucle de sa ceinture. « D'accord, d'accord. »

Il la tendit au plus petit. « Maintenant, qu'est-ce qui m'empêche de

vous la reprendre, hein ? »

Le plus grand hennit doucement et le petit dit : « En principe, vous pouvez. Mais nous avons... le Conseil nous a donné... des pouvoirs extraordinaires. Nous sommes désignés spécialement. Nous recueillons... nous redistribuons... nous pénalisons les exploiters. Jusqu'à ce que la jalousie... et la méchanceté... disparaissent.

— Des combattants pour l'égalité, hein ? Je suis content de l'apprendre. J'avais simplement cru avoir affaire à des voleurs. »

Le plus grand s'écria d'un ton de menace : « Dites donc, faites attention à ce que... »

Mais le petit, inquiet, leva la main.

« Nous travaillons pour vous... citoyen... nous sommes vos amis. Et rappelez-vous que... au Conseil... ce ne sont pas des timides.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ils frapperont... hardiment... et ils l'emporteront. »

Manuel jura tout bas : « *Que gente estupido !*

— Quoi, quoi ? dit le grand, dont le visage s'assombrit.

— Vous avez votre butin... fichez-moi la paix. »

Manuel passa devant eux et poursuivit son chemin sans se retourner.

Il eut envie de s'arrêter, un pâté de maisons plus loin, et de lancer dans la piazza Rotonde, *Me cago en la leche de tu puta madre !* mais c'était le genre de choses qu'aurait fait un gamin et, de plus, ils pourraient se lancer à sa poursuite. Il préféra donc tourner à droite et se diriger vers le *Café Basque*. Il avait pensé aller au Quondon Stande, où il y avait un ring au milieu d'un jardin luxuriant et où les combattantes servaient les consommations entre les matchs. Mais le désir lui en était passé ; il n'avait pas envie de voir des femmes se marteler à coups de poing, de voir leur douce peau écorchée et ensanglantée ; pourtant leurs blessures seraient guéries avant même que les clients se remettent de leur gueule de bois.

Le *Café Basque* était grand et il y faisait chaud. Les bars étaient toujours surchauffés ici, refus et démenti constants du froid éternel qui sévissait au-dehors. Il fallait venir à Hiruko pour trouver des couloirs aussi chauds qu'une salle de séjour de Sidon ; ici, il y avait de l'énergie en trop. Les gens venaient là à tour de rôle pour deux ans, ils ne quittaient pas cette enclave d'humanité et ne sentaient plus l'aiguillon du monde véritable.

Il longea les tables bondées, traversant la fumée des illusions, et il sortit sur la véranda circulaire. Il faisait plus frais ici, une fraîcheur tolérable même s'il ôtait sa veste. Il préférait cet endroit, sous les eucalyptus à l'odeur âcre, qui perdaient toujours de l'écorce et des feuilles. Il choisit une petite table près de la statue de Romerez, silhouette corpulente brandissant perpétuellement un piolet et une

carte. Son visage était assombri par la concentration avec laquelle il scrutait devant lui, comme s'il essayait de voir quelque chose de plus dans l'un des artefacts étrangers que Romerez avait découverts et disséqués et catalogués, mais qu'il n'arriverait jamais à comprendre.

Il commanda une infusion et regarda les grands faisceaux de lumière jaune tirer des grains de poussière du sol odorant et les envoyer danser au-delà de la véranda. Une ligne d'horizon invisible lançait des pales de lumière solaire, réfléchie par Jupiter, sur les grands puits d'aération, où elle se perdait dans une profusion de verdure. Il aimait ce jardin ; il y avait des jacarandas et des crassulas et un air sec et calme. Des jardins surgissaient de terre tous les trois cents mètres, dans toutes les directions ; ils gardaient l'air pur et reproduisaient tous les différents lieux de la vieille Terre. Il regarda la lumière changer et rougir dans les rameaux du grand eucalyptus filiforme au fur et à mesure que le soleil se rapprochait de la plus grosse branche, en se réfléchissant sur les nuages pommelés de rose. Il pensa qu'il devrait aller à l'intérieur chercher l'un de ces livres à la reliure vide et le remplir avec la cartouche du manuel commercial qu'il lui fallait étudier. Comme tout ce qui était dans le café, ce serait gratuit. Là-bas, à Sidon, il avait dépensé toute sa paie pour obtenir le droit de passer des heures sur un livre inter-actif – cela gagnait du temps et c'était plus amusant – mais pour le moment, il trouvait plus agréable de rester assis à humer la brise parfumée qui s'élevait du jardin lumineux et emportait au loin le bourdonnement du café qui s'élevait derrière lui.

Une porte s'ouvrit sur sa droite et quelqu'un entra. Il se retourna, plein d'espoir, mais c'était un homme, et pis encore, quelqu'un qu'il connaissait.

« Ah ! je savais que je vous trouverais dans les parages. »

C'était Ortiz Guitierrez et il respirait bruyamment au travers de ses moustaches tombantes. Il portait une cape qui avait l'air d'être en velours mais Manuel savait qu'elle était faite de fibres pelucheuses poussées en hydroponique. Courait sur le tissu un tracé de lignes écarlates selon un modèle espagnol polisson que Manuel avait vu dans un show populaire de la Terre.

« Puis-je m'installer à côté de vous pendant que vous attendez ? » demanda Guitierrez ; il s'assit en faisant tourbillonner sa cape qui ventila une petite brise, envoyant aux narines de Manuel un peu de son odeur. Qui n'était qu'en partie composée d'eau de Cologne.

« Comment savez-vous que j'attends ? »

— Vous êtes une créature d'habitude, Manuel. Ne croyez pas que vous passiez totalement inaperçu, mon garçon.

— C'est pourtant ce que j'espérais. »

Guitierrez fit mine de ne pas comprendre ce que Manuel voulait

dire et il se tourna à gauche et à droite, en faisant de grands gestes pour attirer l'attention d'un serveur.

« Prendrez-vous quelque chose ? »

Manuel avait presque fini son infusion glacée. Il vit que le mieux serait d'en prendre une autre et puis de s'en aller. Il avait appris qu'ici il valait mieux ne jamais refuser une invitation. Pour les soirées, c'était facile ; on disait qu'on serait ravi de venir, et puis, un peu plus tard, on s'excusait en prétextant l'apparition d'un obstacle imprévu. Quant aux rencontres fortuites, comme celle-ci, ce n'était pas facile d'y échapper.

« Bien sûr. »

Le serveur arriva et Guitierrez commanda un verre de vin chaud. Il se tourna vers Manuel qui demanda une autre infusion. Puis l'homme dit : « Non, non. Apportez plutôt un rhum *adopolc*. »

— Un rhum *adopolc*, bien monsieur. »

Le serveur s'en alla.

Guitierrez fit remarquer, au bout d'un moment, que Manuel ne portait pas de ceinture. Il fallut lui fournir une explication, et Manuel en fut presque satisfait ; d'abord parce que cela lui fournissait un sujet de conversation, et ensuite parce qu'il n'avait toujours pas compris tous les éléments de cet incident. Lorsqu'il eut terminé son récit, Guitierrez dit : « Vous n'y étiez tout simplement pas préparé. Vous ne prêtez donc pas attention aux décrets du Conseil ? »

— Je n'en vois pas l'intérêt.

— Si cela vous amuse de vous faire déshabiller dans les rues...

— Ils disaient non essentiels. Ils ne pouvaient pas...

— Ça les rend mauvais et je me demande jusqu'où ils iront. Un homme averti...»

Il se tapota le nez d'un air lourd de sens.

« Pourquoi est-ce que la Terre ne garde pas ces faces de *chingado*(3) chez elle ?

— Parce qu'elle ne le peut pas. C'est implicite à la dynamique de la société. La Terre tout entière est socialiste. La Terre se comprend elle-même scientifiquement – c'est la première société à le faire. Laissez-moi vous dire comment il faut considérer ces choses-là, Manuel. »

Manuel laissa ses regards errer sur le jardin ovale, les bouquets d'arbres minces, la terre sablonneuse, tassée et desséchée. Il était venu ici pour contempler la lumière, il avait impatiemment attendu ce moment toute la journée. C'était une chose qu'il fallait regarder soigneusement. Jupiter avait commencé à éclipser le Soleil et déversait une incandescence ambrée, et Manuel avait raté la première altération. Guitierrez poursuivit.

« Toutes les civilisations, jusqu'à nos jours, ont évolué par l'effet de leurs contradictions internes... de conflits, en elles, qui les forçaient à

changer. Le capitalisme, par contradiction, finit par aboutir au socialisme... c'est inévitable.

— Oui, oui. Il regardait la lumière.

— Les marxistes pensaient que l'aliénation et la lutte des classes cesseraient en régime socialiste. Ils ignoraient le fait que le modèle dialectique du changement n'avait *jamais* prédit la fin des contradictions, ou de révolution. Le socialisme a besoin d'une bureaucratie, c'est-à-dire, d'une classe administrative. Les administrateurs se retrouvent en face d'un problème que le marxisme n'a jamais abordé... quelle est *l'efficacité* du socialisme par rapport au capitalisme. Qu'est-ce que cela vous apporte d'être l'égal de n'importe qui d'autre si cela veut dire que vous êtes pauvre ? Le siècle dernier – ou plutôt la Terre – nous a enseigné que le socialisme est moins efficace que le capitalisme dans la production des biens de consommation.

— Oui, oui.

— Aussi pour empêcher le socialisme de sombrer dans la boue, les bureaucrates ont dû promouvoir l'expansion... hors de la planète, loin dans le système. Mais le socialisme est une nécessité historique qui apparaît lorsque la population atteint une certaine densité. Une fois que les gens se sont dispersés. » Il écarta les mains. « La densité de population sur les nouveaux mondes devient moins forte, bien entendu. La dynamique de l'économie les pousse à adopter des mesures individualistes, capitalistes. Il le faut, pour qu'ils survivent et prospèrent dans des lieux inhospitaliers. Ainsi la contradiction interne du socialisme, c'est qu'il doit s'étendre, pour compenser ses propres incapacités. Mais, l'expansion produit du capitalisme à ses frontières. Votre station est une vraie petite unité capitaliste. La Terre et elle réagissent l'une sur l'autre par un marché, et non par des décrets. »

Le serveur arriva et Manuel tendit la main avec impatience pour prendre son verre. Ce fut encore pire qu'il ne l'avait supposé. Le serveur posa le rhum et Guitierrez le réprimanda. « Ce n'était pas du rhum *adopolc* que je voulais, dit-il doucement mais sévèrement, c'était du vin chaud.

— Ça va comme ça, dit Manuel. Je prends le rhum. Je le paierai. Apportez ce qu'il commande, s'il vous plaît.

— Ce que j'ai commandé », rectifia Guitierrez.

Le serveur revint promptement avec le vin chaud. Ils demeurèrent silencieux, l'un but l'infusion froide, légère, couleur de bronze, à l'arôme malté et à la saveur sucrée et mousseuse ; l'autre leva la tasse fumante et en but la moitié d'un seul long trait qui fit monter et descendre sa pomme d'Adam. Manuel espérait qu'il en avait terminé avec sa théorie sociale. Cela ressemblait aux entretiens diffusés par la Terre. Guitierrez avait le bras long et Manuel se demandait pourquoi

cet homme prêtait attention au pétro-employé d'une obscure station. Il y avait l'Aleph, mais Manuel s'était toujours refusé à en parler et il espérait que tout le monde l'avait oublié.

« Et c'est là que se déroule la vraie comédie, poursuivit Guitierrez, en reprenant le fil comme s'il n'y avait pas eu d'interruption. Vous voyez, les marxistes ont toujours présumé que la prochaine étape mettrait fin au cycle de la contradiction et du changement. C'est vraiment comique ! Comme ils étaient incapables d'imaginer un changement nouveau au-delà du socialisme, ils ont supposé... sans réfléchir... qu'il n'y en aurait *aucun*. Ils n'ont pas remarqué que le modèle dialectique ne prédit *aucune* révolution définitive. Dans une perspective matérialiste, il n'y aura jamais de révolution définitive. Mais bien plutôt, il y a un équilibre entre les deux formes. Ainsi voilà l'humanité... avec un socialisme humanitaire épuré dans le noyau plus ancien et plus peuplé. Et un capitalisme qui pousse comme une mauvaise herbe à la lisière.

— Et pour tout arranger, des punks m'ont attaqué dans la rue.

— Ça ne serait pas arrivé si vous l'aviez prévu ! »

Guitierrez secoua largement sa cape en souriant et en montrant ses belles dents blanches. « Moi, je l'ai fait. Les seuls articles de marché noir que je porte, ce sont des sous-vêtements. » Il rit joyeusement. « Il faut apprendre à nager dans le sens du courant, Manuel. »

Juste à ce moment, un homme décharné, à la peau basanée, avec des pommettes anguleuses, passa sur le trottoir, en dessous d'eux. Il était avec deux hommes qui lui ressemblaient. Ils portaient tous des robes flottantes d'un vert sombre, comme Manuel n'en avait jamais vues auparavant. L'homme jeta un coup d'œil sur la véranda et sur leur table, et il salua en levant le bras à demi. Puis il détourna les yeux et tous trois poursuivirent leur chemin.

« Vous avez vu comment je l'ai ignoré ? demanda Guitierrez. Vous avez vu ça ?

— Non. Qui avez-vous ignoré ?

— Ce type, ce nouvel arrivant de la Terre. Piet Arnold. » Il éclata de rire. « Je l'ai bien *snoqué*.

— Je l'ai vu vous saluer.

— Oui ! Je lui ai lancé un coup d'œil, donc il sait que je l'ai vu...

— Et puis vous avez détourné les yeux. Sans le saluer.

— Si. Alors vous l'avez remarqué.

— Pourquoi le snober ? » Manuel s'attaqua au rhum.

« Ça, par exemple, vous, les types des stations, vous savez boire.

— Parfois. Quand la vie est plus dure qu'à l'ordinaire. Pourquoi l'avez-vous *snoqué* ?

— Il appartient à une minorité politique – les Codonzénites – qui s'oppose à la présence des hommes sur Ganymède.

— Comment ça ?

— Les artefacts. Ils veulent préserver tous les mondes où il y a un artefact, pour les garder intacts et sans tache jusqu'au moment où nous les comprendrons parfaitement.

— Ouais. Ça a l'air dingue. Alors vous l'ignorez parce que vous n'êtes pas d'accord avec lui ?

— Je ne fais ça que si le Codonzénite est un personnage d'une certaine envergure.

— Envergure ?

— Si. Quel intérêt y a-t-il à snober quelqu'un auquel d'ordinaire vous ne feriez pas attention ? Cela passerait totalement inaperçu.

— Je vois. Il faut que vous les connaissiez d'abord.

— En effet. Et soit dit en passant, on ne peut pas se contenter de les ignorer. Il faut refuser délibérément de les reconnaître.

— Une différence capitale. Alors vous le connaissez.

— Je l'ai rencontré hier à une réception de gala. Il est responsable d'une équipe terrienne. Ils sont ici pour renforcer le personnel scientifique qui étudie l'artefact, celui que vous...

— Je comprends. C'est un homme important. »

Guitierrez montra de nouveau ses dents blanches et brillantes, et but. Du vin chaud dégoutta de ses moustaches.

« Je ne passe mon temps qu'avec des gens importants.

— Alors, que faites-vous en ma compagnie ? »

Il cligna des yeux : « Vous êtes plus connu que vous ne le pensez. Après tout, vous vous débrouillez bien dans les pétrofacs. Maintenant que nous avons perdu notre avantage sur les 'droïdes, en ce qui concerne les aliments, c'est doublement important pour nous de mécaniser, de fabriquer nos propres lubrifiants... vous avez choisi une bonne spécialité.

— Je ne l'ai pas choisie. J'ai dû venir ici précipitamment. Il y avait un emploi. Je l'ai pris.

— Eh bien, peu importe pour quelles raisons. Bien sûr, je ne vous aurais jamais remarqué sans votre exploit précédent, le...

— C'est agréable, d'être reconnu par quelqu'un comme vous, señor Guitierrez. Après tout, je n'appartiens guère à la *lumpen intelligensia*... »

Manuel regarda ostensiblement son ongle. « Il se fait tard. Je ferais mieux d'aller voir si tout se passe bien.

— Vous la rencontrez toujours ici, n'est-ce pas ? Je vous vois en rentrant chez moi.

— Je ne pensais pas que vous aviez un "chez-vous". Les gens de votre quartier, ils ont voté pour que leurs appartements...

— Leurs unités de vie.

— D'accord, leurs unités de vie... soient mises en commun. Aussi vous n'avez pas de "chez-vous". Vous changez tous les jours d'unité. »

Manuel s'y était bien pris. Il avait détourné la conversation de l'Aleph sans se montrer désagréable – il lui avait fallu du temps pour apprendre à faire cela, les premières années – et aussi de celle qu'il attendait, et il l'avait orientée sur un thème que Guitierrez aimait à traiter. S'il le laissait poursuivre pendant quelques minutes, Guitierrez oublierait les sujets précédents et alors Manuel pourrait de nouveau regarder sa montre et partir sans difficulté.

« Je reste dans la même demi-douzaine d'unités de vie, pour ma commodité... celles qui sont à proximité du casier qui contient mes vêtements et le reste. Notez bien que je ne suis pas du tout contre cette idée. C'est une merveilleuse façon de briser l'instinct du territoire. À la longue, l'instinct de la propriété individuelle sera transféré sur la communauté d'Hiruko tout entière. Comme ils ont fait sur Terre. Nous réussissons même à y faire participer les familles.

— Pourquoi les ennuyer avec ça ?

— Parce qu'il faut que nous commencions à élaborer des méthodes d'éducation qui ne dépendront pas de la famille. Car la famille des temps modernes est enracinée dans l'amour romantique.

— Et alors ? »

Plus que quelques minutes et il pourrait partir. Au fur et à mesure que l'éclipse s'étendait, la lumière qui passait obliquement entre les jacarandas s'estompait en une incandescence rougeoyant comme des braises. Il avait regardé ses subtils changements et il y avait pris plaisir, en dépit de la conversation.

« Ce n'est pas facile de percevoir aujourd'hui, dans notre perspective historique, que l'accent mis sur l'amour romantique avait pour but d'offrir un refuge à notre psyché... un abri contre les tensions de la compétition en régime capitaliste. Et les capitalistes le savaient bien... peut-être pas consciemment... mais par une sorte d'intuition perspicace. Pour écarter l'attention des iniquités du capitalisme, que pouvait-on trouver de mieux que de concentrer celle de chacun sur ses problèmes intimes ?... que chacun se définisse par sa relation à *une* autre personne. Entortillé dans "l'amour" on oubliait sa place dans la pyramide du capital. Et si l'amour romantique s'affaiblissait, il y avait toujours le torrent des divertissements... les distractions tapageuses, autre marque du passé. Mais enlevez la compétition, introduisez le socialisme... et brusquement... » il écarta les mains l'une de l'autre en souriant, sûr de lui... « vous vous apercevez que vous voyez les femmes comme elles sont. Des entités économiques et politiques, dépouillées de leur fausse aura. »

Une voix douce mais décidée dit : « La fausseté est dans l'œil de celui qui regarde. »

Guitierrez sursauta, surpris. Belinda se tenait derrière lui, un rictus désabusé relevait sa bouche charnue.

« Je vous en prie, n'interprétez pas mal ce que je viens de dire. Je voulais seulement... »

Belinda sourit, oubliant et écartant cet homme en un clin d'œil, ses cheveux noirs cascadaient sur ses épaules. Elle n'écouta manifestement pas la suite des explications de Guitierrez, mais fit le tour de la table et posa la main sur l'épaule de Manuel. Il vit un petit pli d'inquiétude entre ses yeux mais l'ignora. Il était tellement soulagé qu'elle soit arrivée et qu'ils puissent partir. Il commença une phrase qui leur permettrait de prendre congé mais elle lui coupa la parole.

« Je suis en retard parce que j'ai reçu un appel, pour toi. Qui m'était destiné. De ta mère.

— Quoi ! Je t'ai déjà dit que je ne voulais rien entendre de... »

Elle est au courant. Je lui en ai parlé, j'avais cru comprendre, dans sa voix...

« Je ne veux pas discuter de cela ici. »

Il se leva, en reversant sa chaise. *Elle aime les autres*, pensa-t-il. *Parler, bavarder de ces choses-là, devant n'importe qui, n'importe où.*

« Non, écoute ! Ce n'était pas comme les autres fois. Elle ne t'avait pas appelé depuis des années... Elle... »

Le visage de Manuel était brûlant de colère.

« Non ! »

Il commença à s'éloigner.

« Manuel ! Elle m'a appelée parce qu'elle savait que tu raccrocherais. Il fallait qu'elle te dise que... ton père, il est mort. »

Cinquième partie

Retour à la maison

Manuel parcourut la gare des yeux. Tout en regardant la foule qui attendait les grands transporteurs aérodynamiques, il perçut comme un écho d'émotions à demi oubliées, il se souvint de la seule fois où il était venu ici : son arrivée à Hiruko, six ans auparavant, sac au dos, silencieux et tendu, la colère et la méfiance couvant dans son cœur. À cette époque, il avait eu l'impression que les colonnes de pierre polies au laser s'effilaient jusqu'à l'infini, qu'elles étaient bien plus élevées qu'aucun bâtiment qu'il ait jamais vu, même les dômes agros. De grosses particules de poussière flottaient tout là-haut, entre les traverses transparentes, et captaient les faisceaux de lumière ambrée qui se réfléchissaient à travers les paisibles piliers. L'air épais avait envahi sa poitrine comme une fine toison chaude, premier signe tangible de l'opulence d'Hiruko. Les femmes gravissant lestement l'escalier dans leurs vêtements légers comme de la dentelle, les hommes rasés de près et minces... tous lui avaient paru exotiques, comparés aux lourdes silhouettes, vêtues de parkas, auxquelles Sidon l'avait habitué. Ici, personne ne portait quelques kilos de graisse de trop à la taille ou entre les épaules, comme protection contre le froid ou l'épuisement. Ici, un manteau ou une veste était confectionné pour l'œil et non pour le métabolisme.

Il avait quitté la gare à contrecœur, rempli, par cette majesté, d'une admiration mêlée de crainte. Entraîné par la foule, il avait passé des heures dans l'interminable enchevêtrement des passages et des couloirs, honteux d'avoir à frapper à une porte pour demander son chemin. Il avait d'abord pris les boulevards et les avenues, incroyablement larges, pour des zones de réunion temporairement vides, parce que cela lui semblait une telle perte d'espace. À chaque croisement important, d'élégants rhomboïdes cristallins, régulièrement espacés, dominaient la foule des passants ; il lui avait fallu encore une heure pour comprendre qu'il s'agissait des interfaces d'ordinateur qu'il cherchait. Leur taille semblait extravagante et il avait hésité à réclamer une projection de la carte de la station. Ce n'est qu'après avoir trouvé le coordinateur du travail et lui avoir fait savoir qu'il était sans emploi qu'il s'était senti assez détendu pour s'arrêter et commander timidement un verre puis un bol de soupe à l'un des cafés installés sur le trottoir. Lorsque ayant terminé, il avait voulu payer, il s'était attiré les rires de toute l'assemblée.

Il éprouvait encore un peu de cette rage impuissante du jeune homme obligé de se taire. Tout cela semblait s'être passé il y a bien

longtemps.

« Je continue à penser que tu aurais dû dire quelque chose de plus à ta mère, murmura Belinda, coupant court à l'évocation de ses souvenirs.

— Je lui ai dit que je revenais à Sidon. C'est ce qu'elle voulait, non ?

— Elle paraissait tellement bouleversée.

— Ce n'est pas très joli ce qui s'est passé.

— Non. *Fallait-il* vraiment que tu te fasses projeter ces photos du coroner ? »

Il fit la grimace. « *Si*. Il fallait que je sache.

— Que tu saches qu'il était mort dans de telles souffrances ? Qu'un tremblement de terre l'avait fait tomber devant le rayon laser ? Il fallait que tu le voies comme cela, éventré ?

— C'est quelque chose qu'un fils doit savoir.

— Un fils qui... » Et elle s'arrêta en se mordant les lèvres. Mais il savait bien ce qu'elle avait failli dire : *Un fils qui n'avait pas parlé à son père depuis six ans ? Un fils qui refusait tous les appels, toutes les lettres ? Qui repoussait les amis de Sidon qui passaient par hasard et tentaient d'aborder le sujet ?*

« D'accord. Tout est fini maintenant. Il y avait quelque chose entre nous. Maintenant, c'est terminé. Quand son père est mort, on ne voit en lui que celui qui vous a mis au monde. On ne laisse pas les derniers conflits l'emporter sur le reste... »

Elle dit doucement. « Je vois. »

Un train entra dans la gare en hurlant et en faisant trembler les rails. Les propulseurs électromagnétiques se saisirent de lui, absorbèrent sa vitesse et l'emmagasinèrent sous forme d'énergie. Les employés grognèrent, soulevant avec des leviers les chambranles des issues, brisant le brillant manteau de glace, libérant les passagers. Le reste de l'enveloppe fondrait avant que le train ne reparte.

« Alors, tu lui as pardonné ? »

Il la regarda fixement. C'était la seule personne à laquelle il ait jamais parlé de cela... c'est en partie ce qui le liait à elle, il le savait. Et découvrir qu'elle n'avait toujours pas compris...

« Il n'y avait rien à pardonner. Je ne lui avais fait aucun tort, il ne m'en avait pas fait non plus. »

Elle fronça les sourcils. Sous la lumière filtrée, voilée, sa peau bistrée exerçait sur lui sa magie. Il prit son visage entre ses mains, puis enfonça ses doigts dans sa brillante chevelure brune. Sa bouche charnue, toujours prête à sourire, exprimait l'incertitude.

Il dit : « Nous n'étions pas d'accord. Il... il ne pouvait pas voir la chose différemment. Moi non plus. Alors nous avons compris qu'il valait mieux garder nos distances. »

C'est étrange, pensa-t-il, de pouvoir en parler maintenant aussi froidement. Le jeune homme qui était arrivé dans cette gare, plein de colère et d'étonnement, n'aurait jamais pu dire cela comme ça.

« Je... C'est sûr que tu n'as pas envie que je vienne avec toi ?

— Non. Ma mère... Une chose à la fois.

— Il faudra bien que je vienne un jour.

— C'est la première fois. Quand j'aurai mis de l'ordre dans tout ça...

— D'accord. Au revoir. »

Elle l'embrassa ardemment, le lâcha et recula, acceptant qu'il s'en aille. Il lui sourit, sentant revenir ses manières maladroites de jeune garçon, cette gêne à montrer en public ses sentiments intimes. Puis les employés aboyèrent un ordre et il monta d'un bond. La modeste voiture de passagers était presque comble. Il rangea son sac, se trouva une place et fit un signe de la main à Belinda qui, sur le quai, avait l'air étrangement seule et vulnérable. C'est alors qu'il remarqua que les trois Terriens, qu'il avait aperçus la veille du haut de la véranda, étaient assis en face de lui.

Ils s'arrachèrent brusquement d'Hiruko, avec le grincement léthargique des attelages lâches roulant à contresens entre les voitures. Les pulseurs battaient, les soulevant par grandes poussées. Des plates-formes de chargement défilaient, des chantiers à ciel ouvert ; des usines à moitié montées ; des piles de cubes de nickel avec l'emblème des McKenzie poinçonné sur leurs faces grises ; d'immenses circuits générateurs d'impulsions conçus pour le nouveau lanceur qui propulserait directement les cargos en orbite ; des antennes paraboliques ; la balafre à vif d'une mine à ciel ouvert. Les bâtiments, éparpillés en désordre, de l'usine pétrolière se profilèrent et disparurent ; Manuel aperçut brièvement sa tour préfabriquée, d'un jaune de néon, où l'on fabriquait des lubrifiants capables de supporter de hautes températures, directement tirés des glaces de Ganymède. Puis ils frôlèrent la dernière limite, vague, d'Hiruko, et devant eux la voie dessina une large courbe descendante. Manuel regarda la tête du train disparaître dans les étendues désertiques, traînant son long corps comme l'image, dont il se souvenait, d'un serpent... une créature qu'il n'avait jamais vue, pas même au zoo d'Hiruko, et qui devait être symbolique, comme la licorne... se tortillant dans le lointain.

Leur vitesse augmenta dans un déploiement d'énergie bruyante tandis qu'ils descendaient comme une flèche la montagne d'Hiruko et traversaient une plaine nue où l'on parquait les satellites robots, à l'extrémité de longues rampes de lancement purpurines. Ils s'élevèrent de nouveau aux flancs de collines chiffonnées, et effarouchèrent un troupeau de videurs – les nouvelles formes de vie que le central avait conçues pour limiter la profusion de mange-roc mutants. Les videurs

étaient en train de fouiller du groin entre les traverses des rails, reniflant et tripotant, et le train leur arriva dessus presque silencieusement, dans cette atmosphère ténue. Il transforma les plus lents en taches terreuses étalées sur les rochers avoisinants, où ils atterrirent, et il envoya les autres dégringoler frénétiquement le talus en croassant et en gigotant inutilement des pattes, sous l'effet de la panique. Manuel se demanda pourquoi le central produisait toujours des animaux aussi stupides et aussi repoussants, et il se dit que c'était parce que les Bios considéraient ces infortunés comme des choses bonnes à jeter, qui seraient bientôt remplacées par d'autres transformateurs chimiques animés.

Des poings électromagnétiques les saisirent et les lancèrent en avant avec un hennissement impatient, entre les murailles jumelles du désert inaccessible et assoupi. De la glace commença à se faufiler par les coins des grandes fenêtres. Manuel pianota sur le réseau enchâssé des appareils de chauffage et l'écume du froid disparut. Il regardait se déployer le paysage silencieux, ses yeux guettaient automatiquement tout mouvement rapide, tout signe du récent passage de quelque chose d'énorme et qui aurait creusé le sol ; et pourtant son esprit restait vide, se préparant aux jours à venir. Lentement une tension, insoupçonnée jusqu'alors, commença à se relâcher en lui.

Une voix calme demanda : « Vous connaissez cette région ? »

Il regarda le Terrien qui avait parlé. « Un peu.

— Je m'appelle Piet Arnold. Je suppose que vous êtes de Sidon ?

— Je l'étais, oui.

— Je suis terrien.

— Je sais.

— Est-ce si évident ?

— Vos vêtements.

— Je viens de les acheter, pensant que... Ah ! ils sont trop opulents, est-ce cela ?

— Peut-être. Qu'est-ce que c'est comme étoffe, votre pantalon ?

— Du velours côtelé.

— Je n'en avais jamais vu.

— Je suis désolé. Mes amis... » il fit un geste circulaire pour englober treize d'entre eux, tous habillés pareil, assis d'un côté du wagon, les yeux fixés sur Manuel... « sont ici sous ma conduite. Je vois que j'ai commis une erreur de jugement en les choisissant. Nous n'avions pas l'intention de nous distinguer de vous, qui habitez ici. Ç'aurait été plus aimable de réquisitionner des vêtements à Hiruko et de nous débarrasser de...

— Non, vraiment, je m'en fiche.

— Nous espérons que les gens de Sidon vont coopérer de bon cœur avec nous.

— Ils le feront.

— Nous sommes ici pour étudier l'artefact. »

Manuel demeura impassible. « Ah ! bon.

— L'Aleph. Vous savez beaucoup de choses sur lui ?

— Vous irez sur le site même, n'est-ce pas, et pas à Sidon ?

— Oui. L'étude préliminaire est terminée. Nous avons attentivement étudié les ouvertures et les dépliages de la structure.

— Les dépliages ?

— Oui. Vous ne suivez pas les comptes rendus ? Il y en a eu beaucoup. »

Piet parlait sur un ton doux et rassurant. Il observait Manuel sans se laisser distraire, ni par l'activité qui régnait dans le wagon ni par le paysage qui défilait à l'extérieur.

« Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Vous devriez en prendre la peine. L'artefact, autrefois mobile, est peut-être la découverte la plus importante de notre temps.

— Ah !

— Nous devrions en savoir plus à son sujet.

— Combien avez-vous besoin de savoir ?

— On n'en sait jamais trop. »

Manuel s'agita nerveusement. Il chercha quelque chose qui allégerait la conversation.

« C'est comme le sexe, alors ? »

Piet eut l'air interdit. « Que voulez-vous dire ?

— Comme disait l'un de mes amis. Il en faut trop pour en avoir assez.

— Oh ! je vois ! »

Un mince sourire sans joie passa sur le visage solennel de Piet, et une fois la politesse faite, s'évanouit brusquement, comme quelque chose qui se dégonfle.

Manuel comprit qu'il l'avait offensé.

« Alors, vous êtes ici pour étudier, dit-il sans conviction.

— Oui. Étudier sans nuire. Nous avons monté cette expédition à grand prix. Sur Terre, nous ne pouvons pas nous offrir beaucoup d'expéditions de ce type, je vous l'assure.

— Je suppose que ce n'est plus comme au temps de votre splendeur.

— Notre splendeur ?

— Lorsque la Terre avait des fortunes à dépenser. Vous savez bien... les Américains et les Russes et les Chinois. Se déployant dans l'espace, mesurant tout. C'était des temps drôlement chouettes pour vous.

— Ah ! » Le visage de Piet devint glacial. « La culture de la grande bourgeoisie.

— Ouais, je suppose.

— Une époque bien triste. Dépourvue de racines, empreinte de la mauvaise conscience des derniers temps du capitalisme...

— Je pensais que c'était joliment bon pour vous. D'après les films...

— Je vous assure que nous ne regrettons pas la disparition de cette époque-là. Pas plus qu'on ne peut envier maintenant le sybaritisme des cours de l'Europe monarchiste ou les saturnales de Rome. »

Manuel ne savait pas assez l'histoire de la Terre pour comprendre à quoi cet homme faisait allusion. Il fronça les sourcils. « Oui, oui. Vous, euh, vous allez rester longtemps ici ? »

Manuel parcourut le wagon des yeux, mais il n'y avait pas de siège vide. Il ne se rappelait pas que Piet Arnold était là lorsqu'il s'était installé, mais peut-être était-il arrivé pendant qu'il regardait par la fenêtre.

« Peut-être pour le reste de nos jours.

— Quoi ? Comment cela ?

— Notre retour coûterait cher. Nous pouvons transmettre nos découvertes. Les échantillons, si nous osons en prendre, peuvent être expédiés. Il n'est pas nécessaire que nous revenions en personne sur Terre. Nous pouvons rester ici, à entreprendre des investigations à long terme.

— Et ne plus jamais rentrer *chez vous* ? »

Piet sourit faiblement. « C'est le prix qu'un savant doit payer.

— Ah ! bon. »

Manuel ne trouva rien d'autre à ajouter. C'était une sacrée malchance d'être tombé sur eux. Allait-il être obligé de passer tout le reste du voyage à parler...

Une expression passa sur le visage de Piet. Il sourit de nouveau et dit : « Je vous prie de m'excuser. Nous ne sommes pas encore adaptés à vos tranches horaires. Je me sens fatigué et j'ai besoin de me reposer un moment. »

Manuel hocha la tête. Piet joignit les mains, ferma les yeux et se détendit profondément, les rides de son visage s'effacèrent. Les autres Terriens s'étaient aussi laissés aller en arrière sur leur siège, leurs traits se relâchèrent, et en un instant leur silence isola Manuel dans une Ile de calme. Il se dit qu'ils devaient avoir une espèce de commande implantée que Piet avait activée. Il avait entendu parler de quelque chose de ce genre. Une manière économique de prolonger les ressources alimentaires en période de famine... nécessité courante sur Terre.

Il se sentit soulagé d'être débarrassé de cette conversation. Il ne lui vint pas à l'idée que Piet s'en était peut-être aperçu et s'était retiré. Le paysage qui défilait retint son attention tandis que les pulseurs

battaient régulièrement, maintenant leur vitesse. Il se laissa aller à imaginer ce qui l'attendait. Ses pensées étaient aussi vagues que les étendues extérieures jamais sondées, incapable qu'il était de se concentrer, et c'est pourquoi il ne remarqua pas tout de suite la première embardée que fit le wagon. La deuxième survint brusquement, tirant violemment sur les attelages qui grincèrent, et les gens s'agitèrent, en s'exclamant. Manuel se sentit projeté contre l'accoudoir de son fauteuil. Il redressa la tête, cherchant quelle en était la cause, et son regard croisa celui des yeux bleus et tranquilles de Piet Arnold. Puis ce fut le grand chambardement.

La secousse se transmet d'abord au travers de ses bottes, puis elle le projeta de l'autre côté de l'allée, contre une rangée de sièges. Il sentit le wagon basculer. L'air se remplit d'objets volants et d'un énorme bruit qui roula comme un broiement.

Il se retint au siège qui était près de lui. Quelqu'un vint s'y écraser et retomba plus loin. Des cris, des hurlements. Un signal d'alarme aigu, flûté, s'éleva et cessa brusquement. Le wagon tourna sur lui-même, bringuebala... et s'immobilisa dans un grincement.

Manuel se dressa sur ses pieds. Il découvrit qu'il marchait sur l'un des Terriens. Il s'en écarta, se chercha une place parmi les gens qui criaient et se débattaient pour se relever, pêle-mêle avec des vêtements et des bagages éparpillés. Il ignora le tumulte et écouta. Pas de sifflement d'air s'échappant, ni de chute de pression. Un autre tremblement se produisit, faisant retomber les gens. Une femme hurla. Manuel s'agrippa à un siège et attendit. Un autre, à peine sensible. Puis, plus rien.

« Hé ! Taisez-vous ! cria-t-il. Il réitéra son ordre et ceux qui étaient dans le fond se turent.

— Que quelqu'un, là-bas, dans le fond, décroche le phone de comm. »

Des visages blancs se tournèrent vers lui, mais personne ne fit rien.

« Vous ! » Il pointa le doigt vers un homme de haute taille qui était à l'autre extrémité du wagon. « Décrochez-le. »

L'homme le fit. Il regarda Manuel.

« Il fonctionne ? » demanda Manuel.

L'homme hocha la tête.

« Attendons que la voiture de tête se manifeste. Ils nous expliqueront la situation. Les autres, taisez-vous. »

Un long moment s'écoula avant qu'ils sachent ce qui s'était passé. Les Terriens aidèrent à mettre en écharpe le bras cassé d'une femme et ils attendirent tous, tendus. Les lumières ne s'étaient pas éteintes mais l'air n'arrivait plus par les conduits. Puis ils apprirent ce que Manuel avait soupçonné ; la secousse tellurique avait fait dérailler deux wagons de marchandises. Personne n'avait été gravement blessé dans

les deux voitures de voyageurs. Pour que le train puisse repartir, il fallait retirer les wagons de marchandises de la voie.

Quelque chose bloquait l'alimentation d'air. Les appareils de chauffage ne marchaient qu'au ralenti. On ne pourrait dire si l'accident était grave ou non tant que les voitures de voyageurs ne seraient pas remises sur les rails.

Il ne s'agissait pas d'attendre du secours. Il faudrait des heures pour que des tracteurs arrivent d'Hiruko. Si les systèmes de vivance étaient endommagés, il valait mieux se remettre en route vers Sidon, même à vitesse réduite.

On ne discuta pas non plus pour savoir qui ferait le travail. Le chef de train parcourut les deux voitures de voyageurs et désigna des gens au hasard. L'une des femmes choisies était mariée et son époux, en colère, se leva d'un bond et protesta. Aussi le chef de train laissa le mari prendre sa place. À part cela, personne ne fit de difficultés. Le travail nécessitait les bras de la plupart des passagers et tout le monde savait que le temps comptait.

Manuel eut du mal à trouver une combinaison de secours qui lui aille. Il était en retard lorsqu'il sortit du sas. Il trébucha en descendant le talus de gravillons, il se déplaçait maladroitement à cause des amplificateurs de puissance de cette combinaison qui ne lui était pas familière. Cinq voitures plus avant, le talus s'était effondré. Manuel l'étudia, essayant de voir ce qui s'était passé. Il baissa les yeux sur la vallée que la ligne du magnétorail traversait. De la terre et de la glace s'étaient répandus dans la plaine. Les versants étaient fissurés et disloqués.

« Qu'est-ce qui a provoqué cela ? Est-ce habituel ? »

Manuel se retourna pour découvrir que Piet Arnold se tenait près de lui, l'air incertain.

« Je ne sais pas. Mais vous n'auriez pas dû sortir. Vous ne savez pas travailler sous cette gravité.

— Nous faisons notre part de travail », dit Piet avec simplicité.

Manuel aperçut six autres Terriens qui se déplaçaient avec maladresse parmi l'équipe de travail. « Bougrement stupides », dit-il d'un ton bourru, mais empreint d'un certain respect, éprouvé à contrecœur.

Les deux wagons de marchandises étaient à cent mètres en avant. Le talus s'était effondré sous eux. L'affaissement n'était pas assez important pour interrompre définitivement les champs supra-conducteurs ; Manuel pouvait voir l'aura magnétique courir, ferme et uniforme. Le halo rougeâtre, droit comme une baguette, tenait les wagons de marchandises suspendus en l'air, au-dessus du talus gris affaissé.

« Le champ a ondulé lorsque le tremblement de terre l'a rejoint, dit

une voix dans le comm. Il a dû lâcher les voitures durant une seconde, puis les empoigner de nouveau. »

Les wagons de marchandises avaient l'air étranges, planant ainsi, saisis au moment où ils culbutaient hors de la dépression magnétique qui embrassait le train. Ils étaient suspendus au-dessus de la pente, sous un angle qui paraissait impossible, immobiles au-dessus de la tête des hommes et des femmes en train de travailler. Baignée de pâle lumière, l'équipe pelletait les graviers et fabriquait des supports pour la toile d'araignée supra-conductrice qui reposait le long du berceau du magnéto-rail.

« Comment allons-nous les libérer ? demanda Piet.

— Il faudra puiser le champ de nouveau, dit Manuel en prenant une pelle sur un tas. L'affaiblir pour qu'il laisse tomber les voitures.

— Pourquoi creuser ?

— Pour aligner de nouveau le berceau. Quand le champ flanche en un point, cela crée une tension tout le long de la ligne. Il faut que nous soutenions mécaniquement cette partie du train pendant deux ou trois secondes. »

Piet hocha la tête et partit expliquer ce qu'il fallait faire à ses compagnes et à ses compagnons. Le chef de train donnait des ordres, disant où il fallait creuser et comment enfoncer et caler les barres d'acier sur une pente glissante et instable. Manuel se mit à creuser, content d'avoir quelque chose à faire ; les muscles de son dos tiraient et lui faisaient mal. Il s'était amolli à travailler dans les pétrofacs. Il se mit à suer abondamment. Il peinait avec application, oubliant tout, jetant les pierres en tas, à un rythme régulier, endiablé. Sa respiration résonnait et rugissait dans son casque étroit. Des ingénieurs s'appliquaient à aligner les angles et les vecteurs, à répartir les tensions. Il préférerait leur abandonner la programmation du travail et se contenter de creuser où on lui avait dit de le faire, sans penser à rien d'autre qu'à ne pas glisser sur la pente branlante. Certains des Terriens travaillaient à distance mais il ne s'en occupait pas, il ne parlait même pas, sauf pour répondre aux ordres.

Une heure passa. Puis une autre. L'équipe d'entretien n'arrivait pas à rétablir le système d'aération normal. Elle pouvait contrôler le gaz carbonique produit dans la bulle des passagers mais seulement en le ventilant. Ce qui imposait un temps limité pour les travaux. Hiruko avait envoyé trois tracteurs, mais personne n'avait envie d'y retourner et d'attendre jusqu'à ce que la ligne soit rétablie. Cela prendrait un bon moment... les secousses telluriques avaient provoqué des dégâts partout et la main-d'œuvre disponible allait être rare.

Enfin la charpente fut prête. Une grossière cage composée de baguettes arrachées aux wagons de marchandises soutint par en dessous la toile d'araignée supra-conductrice. Ils découplèrent les

voitures. On avait descendu sur la voie les moniteurs du courant local et le chef de train les ouvrit. Il inspecta soigneusement le tableau de commande et fit signe à l'équipe de travail de s'éloigner. Ils se rassemblèrent de l'autre côté du talus, loin des wagons oscillants.

Manuel était fatigué et mal à l'aise dans cette combinaison dont la puissance était mal réglée. Il s'assit sur une grosse pierre qui avait dégringolé des collines, par-delà la rampe de la voie ferrée. C'était le pire glissement qu'il ait jamais vu. Il se demanda vaguement où avait été l'épicentre. Il ne dit rien lorsque Piet vint s'asseoir à côté de lui. Ils regardèrent de compagnie les derniers préparatifs.

« Vous pensez que cela va marcher ?

— Ça devrait. Mais c'est toujours dangereux de tripoter un champ magnétique aussi important.

— Sur Terre, on aurait attendu les secours.

— Ici, on pourrait mourir en attendant.

— Je pense que oui. »

Piet n'avait pas l'air convaincu.

Le chef de train prit l'avis d'Hiruko et lança un avertissement par le comm. Des silhouettes reculèrent, s'éloignant encore plus du talus. D'où il était assis, Manuel apercevait à peine les wagons suspendus en l'air, inclinés vers le versant opposé de la pente. À une douzaine de mètres de là, les cinq Terriens s'étaient groupés, comme pour mieux se protéger.

« Prêt ! Changement de flux de cinq kiloGauss, durée dix secondes. Un, deux, trois... Allez-y ! »

L'impulsion arriva, en ondulant, des deux extrémités à la fois. Manuel la vit secouer les voitures et les dépasser, laissant les grands compartiments aérodynamiques danser comme des bateaux sur une douce houle. Les deux ondes se rencontrèrent exactement au centre de la charpente de fortune...

Et les wagons de marchandises tournoyèrent chacun de leur côté. L'un dégringola la pente opposée et disparut en un instant. Comme par réaction, son compagnon s'inclina de l'autre côté. La voiture argentée rebondit sous l'effet d'une fluctuation invisible. Elle pivota nonchalamment dans le champ, cul par-dessus tête, puis plus vite...

Manuel se releva d'un bond. Le wagon jaillit comme une fronde de la trappe magnétique. Il dévala le talus de gravier vers l'équipe de travail. Le champ le perdit et il tomba lourdement en s'ouvrant. Il cracha des caisses en glissant sur la glace.

Manuel le vit arriver avec une lenteur liquide. La coque se plissait et s'ouvrait et des caisses jaillissaient et la chose arrivait sur eux, en patinant sur le sol gelé ; Manuel ramassa ses pieds sous lui, les bras étendus pour garder son équilibre, attendant le bon moment...

Le wagon heurta un rocher, se cassa en deux, projetant des caisses,

puis il continua d'avancer, transformé en une masse de débris volants, un mur semblable à une vague en train de déferler...

Manuel sauta. Il mit toute la puissance et bondit à cinquante mètres de hauteur. En dessous de lui, la plupart des autres sautaient aussi, s'élevant par-dessus la marée culbutante. Mais pas tous. Certains se jetèrent sur le côté. Une femme... Manuel vit une caisse la frapper en pleine poitrine, projeter son corps en arrière, rouler sur elle sans s'arrêter et venir buter contre une petite éminence de glace. Il modifia ses gyros et redescendit près du corps.

C'était une Terrienne. Sa poitrine était défoncée et ses yeux vitreux regardaient le vide.

« Érika ! cria Piet en s'agenouillant près d'elle.

— Mettez-la dans un stabilisateur médical ! » dit le chef de train.

Les Terriens se rassemblèrent en silence autour d'elle. Chacun d'eux se chargea d'une partie de son poids. Ils la soulevèrent et l'emportèrent vers le convoi, jusqu'au wagon de tête où se trouvait l'unité médicale. Manuel les suivit. Il regardait les Terriens et écoutait leur bas murmure chantant, qui lui parvenait faiblement par le comm.

Ils l'introduisirent dans le congélateur mais ça avait l'air d'aller mal. Il y avait beaucoup de dégâts, coûteux et massifs. Elle était descendue joliment vite à la température de Ganymède, et tant mieux, mais les effets du choc systémique s'inscrivaient presque tout en haut du voyant. Manuel observa les Terriens, entassés dans la cabine à l'avant du train, et qui entendaient tout cela. Il revint avec eux. Ils parlaient peu et ne montraient aucun signe visible de chagrin.

Peut-être le maîtrisaient-ils, ou s'étaient-ils exercés à rejeter toute émotion, pendant leurs années sur Terre, pensa-t-il. C'était difficile de savoir. Il fouilla dans ses connaissances pour trouver une comparaison. Légèrement secoué par sa découverte, il se dit *qu'ils étaient venus ici par devoir. Pas parce qu'ils en avaient très envie, mais parce que l'État en avait décidé ainsi. Ce sont des prêtres, et pas des explorateurs. Des prêtres.*

Il y avait, en eux, un côté stoïque et inexorable qu'il n'avait jamais vu auparavant, une espèce de renoncement flegmatique. D'une certaine manière, il les enviait, tout en n'ayant aucune envie de leur ressembler. Cet état d'esprit vous plaçait hors de portée des terribles accidents qui arrivaient dans le monde.

Mais – il le sentait sans y réfléchir – cela mettait aussi quelque chose entre vous et les grands événements de la vie. C'était chèrement payer.

Les funérailles se déroulèrent dans le plus vieux dôme agro. Manuel attendait, l'air guindé, à côté de sa mère et se concentrait sur la lourde odeur musquée qui remplissait l'air, et sur la manière dont elle s'insinuait dans ses poumons à chaque respiration.

« C'est une bonne idée de l'avoir installé là, dit sa mère, donnant sur la vallée.

— Si, c'est vrai. »

Il enfonça ses orteils dans le riche terreau. Tous deux se tenaient un peu à l'écart du reste de l'assistance. À l'entour, se dressaient, comme une forêt trapue, les stèles blanches commémorant les ouvriers pulvérisés dans les machines, les cas de cancer pris trop tard, les broussards qui n'avaient pu atteindre à temps une unité de congélation, les enfants mal conformés que l'on laissait mourir à la naissance, les vieillards qu'il n'était plus possible de réparer. Et son père : la tablette de pierre aux coins non équarris qui se dressait juste derrière eux, de l'autre côté de la tombe béante. Sa face plate était lisse comme un miroir, brillante d'avoir été soigneusement polie au faisceau-e. Les lettres explicites signaleraient au monde, pendant des millénaires, qu'ici reposaient les restes du colonel Francisco Lopez. Cela semblait bizarre d'offrir un hommage rigoureusement mathématique à un homme qui avait été ridé et tanné, souriant, et qui sentait toujours la terre, la sueur et la graisse.

La cérémonie avait été aussi pénible qu'il l'avait craint. Quelques membres de la famille étaient venus, des gens qu'il avait vus dans les réunions dominicales, il y a longtemps. Il se souvenait d'eux : de vagues présences qui sirotaient leur bière pendant qu'il jouait dehors avec ses cousins. Ils se tenaient auprès de sa mère lorsqu'il était arrivé. Ils avaient trouvé le moyen de faire de ces funérailles une cérémonie solennelle et douceâtre, comme celles qu'il avait connues étant enfant. Il n'en avait jamais suivi une jusqu'au bout, parce qu'à force de se tortiller et de chuchoter, il se faisait renvoyer hors de la salle. Cette fois, il avait été obligé de tout supporter, le visage inexpressif : les suffocantes couronnes de fleurs (chose rare et terriblement coûteuse ; il faut croire que certains membres de la famille avaient de l'argent) ; les tantes en mantilles de dentelle noire qui bruissaient lorsqu'elles s'agenouillaient ; les cierges ; le miroitement du satin ; l'encens ; et même un prêtre, venu de la station Zanakin, basané, le nez rouge et titubant du vin bu au déjeuner, aspergeant d'eau bénite au hasard.

Maintenant, c'était la dernière partie. Les hommes et les femmes de

Sidon formaient la foule, légèrement en retrait par rapport aux membres de la famille. Quatre d'entre eux portaient la caisse de cellulose. Le prêtre dit encore quelque chose. Manuel essaya de se concentrer sur les mots mais ce débit monotone continuait à couler loin de lui et il se surprit en train de laisser ses yeux errer sur la vallée.

Des glissements de terrain avaient recouvert certaines des conduites mais sinon la secousse tellurique n'avait pas trop touché Sidon. Les plus gros dégâts s'étaient produits dans le Sud. Les dômes fendus et les canalisations crevées étaient déjà réparés. Le berceau du magnétorail prendrait plus de temps. Il serait obligé de rester à Sidon jusqu'à ce que les services normaux reprennent.

« ... cette grande récompense qui nous attend tous dans... »

Manuel ferma les oreilles aux paroles et essaya de penser à l'homme qui était à l'intérieur de la caisse en cellulose. C'était cela le plus pénible, même pendant toutes ces années passées à Hiruko. De voir enfin son père comme un homme contraint de suivre sa propre voie. La rage qui avait bouillonné entre eux deux s'était finalement répandue à l'extérieur, tournant tout à l'aigre dans la famille. Même maintenant, il ne comprenait toujours pas vraiment. Pourtant, il savait qu'il devait écarter tout cela aujourd'hui. Ce serait seulement un fardeau désormais. Le colonel – il pensait toujours à lui en ces termes, inutilisés pendant des dizaines d'années sauf pour prêter à son père une certaine autorité sur les hommes de Sidon – n'avait jamais pu comprendre ce qui s'était passé hors de la cabane. Il n'avait vu qu'une vie, une vie humaine, précieuse au-delà de tout.

Et Manuel n'avait pu montrer autre chose au colonel. Ils n'étaient jamais retournés ensemble dans les déserts glacés. Ils n'en avaient pas eu le temps. Tous deux avaient appris, très vite, qu'ils ne pouvaient plus vivre dans le même appartement, ni dans la même station. Toutes les tentatives de réconciliation de sa mère éplorée avaient échoué.

Aussi Manuel avait mis fin à cette situation en partant se réfugier à Hiruko. S'il n'avait songé qu'à sa carrière, il n'aurait pu mieux faire. La plupart des gens avaient pensé qu'il ne faisait cela qu'en vue de ses propres intérêts, car le commerce de Sidon s'était mis en sommeil et les actions de la petite colonie n'allaient pas rapporter de bénéfice jusqu'à ce que les choses rentrent dans l'ordre, quelques années plus tard. Publiquement, il n'y avait jamais eu d'autre raison. Aucun homme n'avait rien révélé d'autre à personne au sujet de ce qui s'était passé au camp. Le décès du vieux Matt avait été porté sur le registre comme une « mort accidentelle lors d'un dérèglement mental ». Aussi la foule qui se tenait autour de la tombe ignorait-elle pourquoi le fils n'était jamais revenu à Sidon. Ils pleuraient sincèrement la mort du colonel et l'époque qu'il représentait dans leur esprit : les pénibles

décennies de l'érection des dômes, et le triple déplacement, et les effroyables accidents, et le rendement, lentement gagné, accordé à contrecœur par la terre, qui au moins avait commencé à produire un semblant de prospérité.

Maintenant, le colonel était là, parmi toutes les croix et les anges sculptés que Manuel voyait à travers une faible lumière voilée. Il n'avait pas remarqué que ses yeux se remplissaient lentement de larmes. Lorsque quelqu'un le tira par la manche, il eut du mal à distinguer qui. C'était sa mère. Elle le conduisit, muet et les jambes raides, jusqu'au bord de la tombe. Il prit la pelle que le major Sanchez lui tendait. Celui-ci se tenait là, droit comme un I et regardait Manuel d'un air inquiet. Il se pencha, prit une pelletée de terre et la jeta dans la fosse. Elle se répandit sur le cercueil avec un bruit sourd. Dans quelques jours, la cellulose se décomposerait et laisserait le corps se mêler au riche terreau. Dans une année, la lente convection de la terre du dôme commencerait à recycler sa matière pour les terrasses et les dômes de la ferme. Aux premiers temps de la colonisation, ils avaient enterré leurs morts dans la glace. La chaleur des bâtiments avait petit à petit provoqué des glissements et les corps avaient refait surface, intacts, grotesques, monstrueux... la peau noircie par le froid, tendue sur la cage des os, les visages silencieux grimaçant leur reproche d'être exilés en terre étrangère. Aussi, dès que la station avait pu se l'offrir, ils avaient consacré un dôme à la transformation des corps. Cela avait réveillé la soif de cérémonie que tout homme emporte partout avec lui, et presque chaque croix et chaque ange sculpté portait une couronne d'herbe ou de fleurs, régulièrement renouvelée. Chaque fois qu'il se redressait pour lancer la terre dans le trou, il apercevait ces taches de couleurs parmi les stèles blanches.

Enfin quelqu'un lui prit la pelle des mains. Il se retourna, rejoignit sa mère. Ils s'en allèrent au long d'un couloir brouillé, bordé d'une haie de visages qu'il connaissait mais n'avait pas vus depuis des années. Ensuite, ce serait la petite réception ; la conversation à voix basse avec la famille ; les affaires de la succession de son père à régler ; et pour finir, quelques jours seul avec sa mère. Lorsqu'il pensait à elle, cela lui faisait un peu mal, mais il ne voulait pas encore faire face au problème qu'elle lui posait. Il mènerait cela à bien aussi, mais pas maintenant.

Manuel marchait de long en large au pied de l'imposant bâtiment aux entrelacements de fer. Haut dans le ciel, le dôme pressurisé diffusait la lumière du soleil sur les toits en pente irréguliers des maisons et des ateliers. Au départ, la station avait été conçue selon un plan mathématique d'une rigueur exaspérante, mais aussitôt que les familles purent s'offrir des habitations particulières, elles brisèrent le modèle concentrique formé de districts en parts de gâteau. Près du centre, les rues étaient radiales ou circulaires, mais plus loin, elles commençaient à serpenter en boucles et à s'enchevêtrer en culs-de-sac ; à proximité du périmètre du dôme, les avenues se déployaient en spaghetti que l'œil ne pouvait suivre. Les immigrants, guère persuadés par les promesses d'efficacité, avaient rendu leurs quartiers complexes et confortables. Des taches de vert indiquaient la présence de parcs imprévus. Les maisons allaient de la flèche d'acier nervurée au petit pavillon trapu de pierre et de plâtre. Manuel aimait le résultat. Il avait trouvé assommantes les sages rues à angles droits d'Hiruko.

Se balançant en arrière sur ses talons, il leva les yeux vers les entretoises de la salle du Conseil. Elle était d'une grandeur superflue et solennelle, afin de donner l'impression que l'on s'occupait, à l'intérieur, de sujets très importants. Le fer riveté dessinait de noirs diagrammes de géométrie élémentaire sur les murs organiques nacrés.

Impatiemment, il se remit à déambuler de long en large. Une jeune femme passa, vêtue d'une cape pourpre et d'une longue robe blanche. Elle le regarda un peu plus longtemps que les convenances ne le permettaient. Ses souliers claquaient sur les dalles couleur de rouille. La faible gravité favorisait en ce domaine les excès et l'ornementation. Avec leurs angles impossibles, ses talons en forme de minarets glissaient et pivotaient à chaque torsion de ses hanches, afin d'attirer d'abord l'oreille, puis l'œil. Le regard était inévitablement invité à monter le long de la couture de ses bas bleus. Manuel la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle ait tourné le coin de la rue, en pensant non pas à elle, mais à Belinda, là-bas, à Hiruko. Il réfléchit un moment, puis fit une grimace d'irritation.

Il retourna sous le grand porche cintré et demanda à la femme qui se tenait là : « Il y en a encore pour combien de temps ? »

La petite employée basanée grogna : « La durée des débats n'est pas limitée. Votre affaire passe en dernier.

— Écoutez, c'est juste une formalité.

— Le syndicat tout entier doit l'approuver, Manuel. »

Manuel cligna des yeux, surpris que cette femme dont il ne se souvenait pas l'ait reconnu, et même appelé par son nom. « Euh, peut-être pendant une interruption... »

— Il n'y en aura pas. Ils laissent depuis dix heures sur la nouvelle installation hydraulique. Les familles qui l'administrent veulent une meilleure organisation maison et...

— Il faudra bien qu'ils s'arrêtent un jour.

— Vous n'avez jamais assisté à une réunion du syndicat ? » Le visage basané et ridé fit la grimace, à l'évocation d'un souvenir. « Vous auriez dû venir avec votre père, que les saints le protègent.

— J'étais trop jeune.

— Les enfants peuvent entrer. Il suffit qu'ils se taisent.

— Mon père s'occupait de tout.

— Maintenant, c'est à vous de vous occuper de la succession. Ne vous inquiétez pas, le syndicat en prendra la moitié, c'est certain... et puis, ils lanceront une proclamation et ils enverront des fleurs à votre mère et lui donneront des bons de travail supplémentaire, vous verrez. Ils se souviennent tous du colonel. »

Manuel, irrité, tapa de la main contre les poutrelles de fer. « Si, je ne discute pas. Je veux juste que ce soit *fait*. »

La petite femme haussa les épaules. « Puisque vous allez être membre de Sidon, vous devez apprendre à attendre. À écouter ce que les gens ont à dire. Vous savez, ça ne suffit pas d'avoir un gouvernement qui fonctionne à la majorité. Autrement, la minorité ne serait pas convaincue et elle n'apporterait pas son soutien au plan. Pas la peine d'avoir des gens à vos côtés s'ils sont contre ce que vous faites. Aussi nous devons en discuter, à la manière des Quakers, jusqu'à ce que tout le monde soit d'accord. À long terme, c'est plus efficace. »

Manuel grogna : « S'ils continuent comme ça, je retourne à Hiruko. »

Une autre voix dit : « Pas si vite, j'espère. »

C'était Piet Arnold. Manuel le regarda d'un œil soupçonneux. « Dès que j'en aurai terminé avec mes affaires de famille.

— J'aimerais vous offrir un verre pendant que vous attendez.

— Je préfère rester dans les parages. »

La petite employée intervint : « Ce n'est pas la bousculade, en ce moment.

— Je ne veux pas manquer mon tour.

— Je les retiendrai. N'importe comment, ils aiment bien bavarder après. »

Piet dit : « J'ai entendu, au comm, qu'il y aurait de la pluie dans trois minutes. »

Manuel leva les yeux vers la couche de nuages pourpres qui se

rassemblaient au sommet du dôme.

« J'avais oublié. Bon... Si, si. Un verre. Et puis, soit j'entrerais pour voir le tout-puissant syndicat, soit je partirai. Il y a d'autres choses dont il faut que je m'occupe pour ma mère. »

En partant, il lança un regard noir à l'employée, bien qu'il sache que cela n'arrangerait rien.

D'énormes gouttes de pluie les aspergeaient tandis qu'ils gravissaient une ruelle à pas lourds. Chaque jour on relâchait l'isolation du dôme pour refroidir l'air afin que des gouttelettes puissent se former dans les nuages. C'était un moyen facile de nettoyer la station et de donner un semblant de vraie météo. À Hiruko, Manuel se souvint qu'il y avait un parc d'attractions où l'on pouvait marcher sous la pluie, nu ou habillé, à n'importe quelle heure du jour. Il y était allé une fois et avait failli attraper la grippe.

Ils trouvèrent, non loin de là, un petit bar crasseux. Il était installé dans la pièce sur cour d'une maison particulière, surtout à l'usage des types du voisinage, avec un comptoir en zinc et de la bière tiède en fût. Il y avait un minuscule restaurant qui offrait un affichage de nourriture fraîche, afin que les clients puissent choisir avant la cuisson. Piet regarda avec de grands yeux les petits animaux jaunes, au regard vitreux de cadavre, qui ressemblaient à des cochons miniatures ; des chapelets de saucisses rouges ; des racines de légumes pour les salades ; de grosses tranches de dinde, coupées en travers ; des poitrines pourvues de leurs côtes et des flancs en provenance de créatures anonymes ; des morceaux de viande poivrés ; et même un quartier de bœuf incroyablement cher. Piet déglutit et s'éloigna rapidement en direction d'un box. Manuel se souvint que cet homme était végétarien, comme presque tous les Terriens.

« Drôle d'endroit. »

Ce fut tout ce que Piet trouva à dire. La salle était pleine à craquer et bruyante. Un homme assis près d'eux, cadavéreux et silencieux, se versait méthodiquement dans le gosier un liquide brun. Manuel héla quelqu'un au bar. Une serveuse arriva, portant des bouteilles brunes et, d'un seul geste, elle défit les boucles de fils de fer et les déboucha. Elle sourit d'un air moqueur en voyant les drôles de vêtements de Piet, tandis que celui-ci payait. Elle compta ostensiblement la monnaie. Cela fit froncer les sourcils à Piet.

« Le compte y est », dit-il froidement.

La serveuse hocha la tête et s'éloigna.

Manuel dit : « Elle s'assurait que vous ne lui aviez pas donné de pourboire.

— Je l'aurais bien fait, mais la vue de ces animaux morts...

— Non, écoutez. Ici, personne ne donne de pourboire. C'est un point d'honneur pour eux. Ils savent que les Terriens laissent parfois

quelque chose en plus, alors elle a vérifié.

— Heu. Drôle d'idée. » Piet but, avec circonspection, une gorgée de bière et fronça le nez. « Sur Terre, les bars sont plus grands, les sièges plus éloignés les uns des autres. Un millier de clients, à peu près. L'économie d'échelle.

— C'est meilleur marché comme ça.

— Un phénomène transitoire, dit Piet. Comme les stations elles-mêmes. »

Manuel évita la discussion en disant. « Oui, oui. La bière n'est pas mauvaise ici. Très maltée.

— C'est vrai. » Piet fit la moue et dit avec précaution. « Je voudrais des renseignements sur un homme appelé Matthew Bohles.

— Ah oui ?

— Vous l'avez connu ?

— Un peu.

— Je suis tombé par hasard sur son nom, lors de mes investigations. Vous comprenez, sur Terre, nous ne recevions que les rapports scientifiques. Les gens qui étaient derrière les faits, c'est autre chose.

— Vous avez toujours été un scientifique ?

— Oui, bien sûr. J'ai dirigé le premier laboratoire d'études des artefacts du système extérieur. Mon analyse isotopique a permis leur première datation fiable. Et mon équipe a aussi découvert les circuits intégrés qui permettaient aux artefacts de fonctionner lorsque le soleil les frappait. Actuellement, je suis président de l'institut, mais je poursuis mes recherches. Dernièrement, je me suis intéressé à certaines propriétés mathématiques des artefacts. Des aspects portant sur la théorie du nombre pur.

— Vous êtes venu ici pour voir les choses par vous-même.

— Oui. Pour diriger, il faut quelqu'un qui possède des titres universitaires. C'est utile, aussi, pour obtenir les fonds. Ma femme est morte il y a deux ans, et plus rien ne me retenait. Le travail de ma vie est centré ici. Toutes mes recherches ont été de seconde main, pour ainsi dire.

— Oui, oui. »

Manuel buvait méthodiquement sa grande chope de bière, essayant de la finir rapidement sans que ce soit trop visible.

« Comment faites-vous pour vivre là-bas, au milieu de ces foules de gens ?

— C'est plus facile que de vivre comme vous le faites, dans des conditions si rigoureuses.

— Elles ne sont pas si dures que ça.

— La vie paraît difficile pour certains. Pour Bohles, je dirais qu'elle l'était. »

Manuel prit une grande gorgée de bière et ne répondit rien.

« Vous attendez l'approbation de la station pour hériter des biens de votre père, n'est-ce pas ?

— Si.

— Et pourquoi hériteriez-vous de quelque chose ?

— Parce que mon père le voulait ainsi.

— Cette formation de dynasties... ce n'est pas permis sur Terre.

— Dynastie ! Des équipements de rechange, des outils, quelques actions de l'atelier d'usinage où il travaillait à temps partiel, l'appartement...

— En fin de compte, la fortune privée sera...

— Bon sang, si vous ne transmettez rien, comment allez-vous vous rappeler qui vous êtes ? »

Piet leva les mains, les paumes ouvertes. « Je vous assure que je ne voulais pas vous offenser. Sincèrement. Ah ! voulez-vous un peu plus de bière ? »

Manuel secoua la tête.

Piet dit prudemment. « J'ai remarqué dans mes recherches, que Matthew Bohles ne possédait aucun bien.

— Il n'avait rien acheté à la station.

— Alors, il n'avait pas de part aux profits ? C'est inadmissible.

— Le vieux Matt dépensait son argent à autre chose.

— À quoi ?

— Je ne sais pas. Il passait beaucoup de temps dehors, tout seul, sur la banquise. Des contrats pour chasser les mutants, je suppose.

— Cela rapportait suffisamment ?

— Il n'a jamais fait profession de pauvreté.

— Jamais protesté ?

— Ce n'était pas son genre. »

Manuel remarqua que les quelques jours passés à Sidon avaient redonné à ses phrases une prudente lenteur, un calme opiniâtre qui cédaient au rythme frénétique de la cité.

« Vous ne l'avez jamais exclu de vos, de vos chasses. Bien qu'il n'appartint pas à votre classe.

— Jamais pensé à ça.

— C'était peut-être dû à son âge ? C'était une sorte d'ancien de la tribu ? En tout cas, il y a dans les plus vieux rapports sur l'Aleph quelques petits détails qui font penser que Bohles était présent la première fois qu'on le vit. J'en déduis que vous tabliez sur son expérience ?

— Bien sûr.

— Vous a-t-il parlé de son passé ?

— Il m'a enseigné des choses, un point c'est tout. Écoutez...

— J'ai trouvé des documents sur lui qui remontent fort loin... à

plus d'un siècle. Vous saviez que son enfance s'était écoulée à bord de l'une des premières stations en orbite autour de Jupiter ? Ensuite, il n'y a presque plus de traces de lui. Je présume qu'il est venu ici. Je dois dire que vous tenez bien mal vos registres, dans les colonies.

— Nous ne sommes pas des employés de bureau.

— Néanmoins, les témoignages semblent indiquer que Bohles savait beaucoup de choses. Rien de quantitatif, rien qui soit d'une utilisation scientifique immédiate, mais peut-être que si nous pouvions mettre le doigt sur...

— Écoutez, il faut que je m'en aille. Merci pour la bière.

— Je vois. Vous, les colons, vous buvez drôlement vite.

— Ça fait partie du régime.

— Ah ! oui, à cause du froid, votre ration alimentaire doit être riche en calories.

— Non, c'est juste parce que nous aimons ça. » Manuel sourit nerveusement.

« Matthew Bohles était quelqu'un d'attachant. Peut-être pourriez-vous m'en parler un peu plus une autre fois.

— Des tas de gens l'ont connu.

— Moins que vous ne l'imaginez. Ou du moins, c'est ce qu'ils disent.

— Il y en avait beaucoup ici, à Sidon.

— Je ne serai pas à Sidon. Nous travaillons sur le site même. J'y retourne aujourd'hui.

— Bonne chance, alors. Je serai de retour à Hiruko dans quelques jours. Une femme m'attend », dit-il avec une fausse cordialité. Il murmura un adieu rapide, d'un air gauche, et quitta le bar.

Dehors, la pluie s'était transformée en crachin. Elle avait drainé les nuages, aucune brume ne voilait plus la voûte. Suivant l'avenue sinueuse qui le ramenait au bâtiment du Conseil, il remarqua un gros animal brun tacheté qui avançait en traînant les pieds, balayant patiemment la chaussée glissante. Pendant que Manuel l'observait, la créature qui ressemblait à un ours vida une poubelle dans un chariot qu'il tirait. Il mettait à faire son travail une énergie inflexible et ardente, sans s'occuper des passants. Il reniflait bruyamment, comme s'il avait souffert d'un perpétuel rhume de cerveau. *Ça ressemble à l'ancienne idée de Petrovitch, pensa Manuel. Je me demande s'il assomme aussi les gens qui se trouvent sur son chemin. Non, on a probablement éliminé ces défauts maintenant.*

Sous la masse de fer ouvragé de la salle du Conseil, l'employée était assise sur un tabouret, en train de lire un manifeste. Comme Manuel approchait, elle lui tendit un laissez-passer cramoisi.

« Vous avez de la chance. La famille Schlickeiser a fini par céder. Il y a eu un vote à l'unanimité, il y a deux secondes. Vous pouvez

entrer. »

Manuel prit le sauf-conduit et poussa la lourde porte. Il déglutit, sentant encore le goût de la bière brune, et il pénétra dans l'éblouissante lumière glacée de la salle du Conseil ; le poids du passé semblait glisser de ses épaules tandis qu'il se préparait à mettre fin, d'une manière officielle, aux échos de son père.

Manuel frappa à la porte du major Sanchez. Il entendit approcher lentement un pas botté, puis le visage bronzé et familier apparut, qui s'éclaira lorsque le major vit qui était là. Il donna une grande tape dans le dos de Manuel et lui offrit un verre, et ils se parlèrent, à la façon bruyante et exubérante qu'ont les hommes lorsqu'ils ne sont pas totalement à l'aise les uns avec les autres mais qu'ils savent qu'ils devraient l'être.

Ils burent un deuxième verre de ce whisky brun concentré qui rend le souffle chaud et brûle le fond de la gorge. Le major emmena Manuel hors du salon dès qu'il eut présenté ses respects aux femmes et répondu aux questions d'usage et mangé quelque chose bien qu'il n'ait pas faim, et hoché la tête, et souri. Tous deux revinrent dans le bureau du major... Manuel se souvint d'avoir joué, lorsqu'il était petit, sur le plancher de cette grande salle bien aérée, tapissée de photos. Son père, sortant pour une promenade avec lui sur les terrasses, s'était souvent arrêté là pour bavarder, durant les longs après-midi d'été, et aussi pour boire du whisky. Il savait que par-delà les fenêtres aux rideaux tirés, la pièce se prolongeait par un balcon entouré d'une balustrade et donnant sur O'Hara Square ; il l'avait découvert un jour où, sachant à peine marcher, il avait rampé jusque-là. Il n'avait jamais su pourquoi le major gardait toujours les rideaux fermés. Cette fois-ci, il lui posa la question. Le major haussa les épaules.

« J'aime regarder les photos qui sont au mur », il fit un geste, la bouche déformée par un sourire, « et les gens dehors, toujours dans mon dos, cela m'empêche de me concentrer. » Puis il eut un petit rire. « La foule. On la voit toute la journée. On a besoin d'un endroit, où, justement, on ne la voit pas. »

Manuel hocha la tête. Le major posa les questions auxquelles il s'était attendu, qu'est-ce qu'allait faire sa mère, et quels étaient ses projets à lui, et Manuel y répondit facilement. Puis il dit : « J'ai examiné les comptes de mon père.

— C'est bien. Il faut essayer d'empêcher la station de mettre la main dessus.

— Je ne peux pas faire grand-chose à ce sujet. Ils auront la moitié des biens et ma mère l'autre. Elle continuera à vivre dans l'appartement.

— Comment peuvent-ils espérer qu'un homme pense qu'il a fait quelque chose si à la fin ils arrachent tout à sa veuve...»

Le visage du major s'assombrit et ses yeux lancèrent un éclair.

« On ne peut pas laisser la propriété s'accumuler, dit automatiquement Manuel. Si vous voyiez ce qu'ils prennent à Hiruko. Et sur Terre, donc... »

— Je sais, c'est incroyable. Quelques-uns sont passés par ici la semaine dernière, vois-tu. Des Terriens. Drôlement habillés. »

Manuel hocha de nouveau la tête. « Ils sont venus avec moi d'Hiruko. »

— Ils t'ont parlé ?

— Un peu.

— Au sujet de l'Aleph ?

— Pas beaucoup.

— Eux, ils ont pas mal parlé de toi pendant qu'ils étaient ici. »

Manuel cligna des yeux. « Vraiment ? »

— Je l'ai entendu dire.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je suppose qu'ils voulaient des témoignages de tous ceux qui étaient là-bas.

— Ils sont venus te voir ?

— Non.

— Alors, à qui ont-ils parlé ?

— À quelques-uns de ceux qui avaient été là-bas. Petrovitch, surtout... Maintenant que le colonel et le vieux Matt ont disparu, c'est lui qui en sait le plus. Moi, je suis resté à l'arrière la plupart du temps, tu vois.

— Tu en sais pas mal. »

Le major Sanchez sourit. « Eh bien, il faut que je t'avoue que je n'étais pas chez moi les quelques fois où ils ont appelé. »

— Ah ! J'en aurais fait autant. »

Ils reprirent du whisky.

« J'ai parlé avec l'un d'eux, dans le train, dit Manuel. Ils pensent que nous sommes une bande de capitalistes incultes. »

— *Muerda*. Ces Terriens, qui sont si bigots quand il s'agit de justice sociale. Ils ne reconnaîtraient pas un syndicaliste s'ils en rencontraient un.

— Ils pensaient que nous étions capitalistes. »

Le major haussa les épaules. « Si, nous avons quelques règlements, comme de ne pas laisser l'héritage se développer... non que je pense que cela doive s'appliquer à ton père, tu comprends. Mais les Terriens préfèrent nous considérer comme des réactionnaires que d'admettre que quelqu'un n'aime pas leur bureaucratie. Non... » Il se frappa la cuisse. « Nous sommes des anarchistes à la petite semaine, comme les vieux syndicalistes espagnols de Barcelone. »

Manuel ne savait pas où était située Barcelone, ni même si c'était une ville ou un pays. Il s'embrouillait avec tous ces noms, ces endroits,

ces cultures en provenance de la vieille Terre... Des morceaux d'un continent, séparés par quelques centaines de kilomètres, étaient projetés dans le système solaire et devenaient des mondes entiers.

« Tu devrais venir assister à quelques réunions de la *bourse du travail*(4), Manuel. Tu es assez mûr, maintenant. Le syndicat a besoin de...

— Ouais, quand j'aurai réglé les choses, peut-être...

Le major hocha la tête. Il laissa couler. Il connaissait Manuel depuis assez longtemps pour savoir ce qui était possible avec lui et ce qui ne l'était pas. Ils bavardèrent pendant un moment, et peu à peu, le visage du major s'assombrit. Après un silence, il demanda : « Je suppose que tu as entendu dire qu'ils ont travaillé sur la carcasse ?

— Un Terrien me l'a dit. Qui a fait cela ?

— Une équipe venue d'Hiruko. Ils ont aussi engagé des gens d'ici.

— Ah ! ah ! Qui ?

— Petrovitch, par exemple.

— Bon Dieu. Qu'est-ce qu'il a fait pour eux ?

— Il a travaillé sur le site. C'est un drôlement bon ingénieur.

— Ah ! ah ! Tous les deux, vous avez organisé d'autres opérations d'éliminations des mutants ? »

Le major soupira. Manuel remarqua que Sanchez commençait à prendre un peu de ventre. L'homme qu'il avait eu l'habitude de voir en salopette tachée ou en combinaison pressurisée, pas rasé et dont le dernier bain remontait à deux semaines, portait maintenant une belle chemise de popeline tissée à Hiruko, et des pantalons dont le pli était marqué.

« Non. Pas vraiment. On a eu des moments difficiles, ici, avec les McKenzie qui s'emballaient.

— J'ai parcouru les comptes que mon père tenait sur les opérations d'élimination. Il y a un gros dossier là-dessus.

— Si. Il les dirigeait toutes. Je ne sais pas ce que la collectivité va faire sans un homme se dépensant comme il le faisait, pour tous.

— Il tenait bien les comptes, aussi. Je les ai examinés. Saviez-vous que la station perdait de l'argent à chaque opération d'élimination.

— Vraiment ?

— Tous les ans. Hiruko nous payait un peu, bien sûr. Mais si l'on tient compte des approvisionnements et du fait que les hommes ne travaillaient pas pendant ce temps-là, la station y perdait.

— Eh bien, quelle histoire.

— Vous êtes sûr que vous n'en saviez rien ? »

Le major resta silencieux. « Eh bien... je m'en suis parfois douté. Ça prenait drôlement du temps.

— Pourquoi pensez-vous qu'il le faisait, alors ? »

Le major Sanchez se pencha en avant. « J'ai pensé qu'il croyait que

nous en avons besoin.

— Besoin de quoi ?

— De sortir. D'aller là-bas. On ne peut pas rester toute sa vie assis dans un trou ou sous un dôme.

— C'était rien que pour ça ?

— Non. Non. C'était pour la chose elle-même, pour...» Le major se frotta la mâchoire, l'esprit ailleurs, regardant fixement dans le vide. « Alors, le colonel a fait tourner ça à perte pendant tout ce temps-là, plus de quarante ans, hein ? Et la station ne s'en est jamais aperçue ? Bon Dieu », il se tapa sur la cuisse, « ça me plaît ! »

Ils avaient pris plusieurs autres verres pleins de whisky brun foncé lorsque M^{me} Sanchez entra et, gênée, chuchota quelque chose à l'oreille de son mari. Sa robe fit un bruit de papier froissé lorsqu'elle se pencha sur le grand fauteuil que le major remplissait. Il lui murmura une réponse en fronçant les sourcils. Il regarda les photos qui étaient au mur, de grands clichés, tirés sur papier glacé, des dômes en cours de construction et des équipes de travailleurs, et, plus près du massif bureau métallique, des horizons désolés de roches et de glaces encadrant les bandes roses et blanches de Jupiter.

« C'est Petrovitch.

— Qui vient vous voir ?

— Pas moi, toi. C'est ta mère qui a dit où tu étais. »

Manuel se sentit perplexe. Il prit une autre gorgée de la boisson brûlante et, brusquement, Petrovitch fut là, plus gros que dans les souvenirs de Manuel, sa poitrine soigneusement soulignée par la combinaison bien coupée qu'il portait. Il était plus exubérant, plus ouvert, plus épanoui que Manuel n'en avait gardé le souvenir. Il riait et donnait de grandes tapes dans le dos du major Sanchez.

« Alors, j'ai réussi à te retrouver », cria-t-il en prenant la main de Manuel et en la secouant vigoureusement. « J'étais aux funérailles, bien sûr, mais j'espérais te voir avant que tu ne repartes.

— Oui, mais j'ai été très occupé. »

Manuel remarqua que la voix de Petrovitch était plus grave, plus assurée, et qu'il n'avait pas l'accent rude d'autrefois.

Petrovitch devint solennel. « Je sais que c'est terrible d'être obligé de s'occuper si vite de toutes ces choses. Mais, dis-moi, qu'est-ce que tu as fait à Hiruko ? Nous avons entendu des échos, ta mère a dit quelques petites choses... » Il haussa les épaules.

Maintenant Manuel avait une description standard de la-vie-à-Hiruko. Il fit mention, en passant, de Belinda, sans en dire trop, et continua sur son travail.

« Bien, bien, l'interrompit Petrovitch. Mais quand reviendras-tu pour de bon ?

— Peut-être un peu plus tard. Quand les choses iront mieux. »

Petrovitch étendit amicalement les mains. « Les choses vont bien. Dans certains domaines.

— Il veut parler des Terriens. Ils recrutent. »

Le major se pencha en arrière, les mains jointes derrière la nuque, prenant plaisir à voir l'air vexé de Petrovitch.

« Oui. Un petit peu. Je pense, Manuel, que tu les intéresserais.

— Pourquoi ?

— Tu en sais long sur la chose.

— Pas plus que vous. Et que le major.

— Le major est très occupé. Moi, je travaille autant que je peux, sur le site, c'est vrai... mais il y a tellement à faire.

— J'ai une profession qui marche bien, dans les pétrofacs.

— Je sais. Et nous sommes tous très fiers de toi, mon garçon. Arriver si bien, à Hiruko... ce n'est pas facile ! Pourtant...» Il fit traîner ce mot : « je crois que les Terriens peuvent faire mieux pour toi.

— Non. Ça ne m'intéresse pas. »

Petrovitch jeta un regard d'appel au major Sanchez. « Tu l'as déjà monté contre cette idée ?

— Pas du tout.

— Écoutez », dit Manuel exaspéré. « Je peux prendre ma décision tout seul.

— Bien sûr », dit Petrovitch d'un ton apaisant. « Laisse-moi te faire une offre plus simple. Oublions cette proposition de travail, de retour à Sidon... d'accord ? »

D'un air mécontent : « Bon.

— Et tu viens avec moi, là-bas, pour une dernière fois. Comme dans l'ancien temps. Comme aux jours du colonel. »

Manuel pinça les lèvres mais ne dit rien.

Petrovitch hésita, essuya une goutte de sueur sur son front et poursuivit : « Pas une élimination de mutants, non. Une simple balade. C'est tout. Une sortie.

— Écoutez, je suis...», commença Manuel, et puis il se tut, la bouche ouverte. Il sentit soudain une émotion qu'il croyait oubliée l'envahir, comme une odeur, que l'on n'a pas sentie depuis des dizaines d'années rappellera un endroit, une époque. Il cligna des yeux. « Je...»

Les deux hommes l'observaient attentivement. La tête lui tournait sous l'impact des sentiments mis de côté depuis si longtemps qui jaillissaient maintenant, avec fraîcheur et abondance. Il se retourna et vit les photos des étendues désertes, glaciales et assoupies. Il dit lentement, comme surpris par ses propres paroles : « J'aimerais bien. Si, j'aimerais bien. »

Sixième partie

Aleph zéro

Ils sortirent de Sidon dans un seul tracteur cette fois, crissant et cliquetant sur la plaine cramoisie et maculée. Il y avait là de nouveaux dômes en construction, et des pyramides de déchets de fermentation et des terrasses de cultures qui envahissaient les collines, de l'autre côté. Pas d'animal pour se réjouir et pousser des hourras à côté du tracteur. Mais il y en avait, dans le lointain, qui peinaient en équipes, et l'air ténu et glacé portait les grondements et le ronronnement de leurs travaux. Il se demanda si les gens, là-bas, à Hiruko, n'avaient pas raison, et si les animaux n'étaient pas une nouvelle classe de la société, une nouvelle source de plus-value, une autre raison de pencher vers le capitalisme ou une autre révolution en train de mijoter dans la marmite. Manuel pensa à des noms qu'il n'avait pas évoqués depuis des années... Petiot, le baron, Malin. Il avait souvent pensé à l'Aigle et il ne rangeait pas ce nom parmi les autres.

Il y avait, dans le tracteur, en plus de Petrovitch, cinq ouvriers de Sidon qui travaillaient sur le site. Ils restèrent entre eux, jouant aux cartes et dormant, pendant les heures que prit le trajet. Petrovitch parlait des potins de la station et de l'argent supplémentaire tiré des récoltes florissantes des terrasses – des aliments de luxe, une tentative pour obtenir, en croissance accélérée, des goyaves, des artichauts et des pommes croquantes – et des difficultés et de la politique de l'État (le référendum sur les salaires), et il revint aux potins, menant pratiquement la conversation à lui tout seul. Manuel hochait la tête et souriait pour lui donner la réplique mais il se contentait surtout de regarder par la grande verrière transparente du tracteur. Il n'avait jamais eu une si bonne vue au travers des sabords tachés de boue et éraflés du véhicule qu'ils utilisaient lors des éliminations. Celui-là portait l'emblème de la Terre fraîchement peint en bleu et blanc sur ses flancs. À l'intérieur, les sièges avaient encore un peu l'aspect du neuf et, sur les tableaux de commande, les insignes n'étaient pas encore effacés là où les hommes s'appuyaient. La poêle à frire, à l'arrière, présentait ses habituelles couches de graisse, mais Manuel trouva qu'elle ne sentait pas aussi mauvais que lorsqu'il était un jeune garçon. Il mangea de la dinde qui avait cuit dedans mais elle n'était pas si bonne que dans ses souvenirs ; il pensa que, chez un adolescent, les sensations devaient être exagérées. Cette dernière pensée le mit mal à l'aise, mais il fut incapable de comprendre pourquoi.

« Regarde, dit Petrovitch. Europe se lève. »

Manuel suivit des yeux le croissant qui montait par-delà le sommet

d'une montagne. Sur la face grêlée de cratères, il put discerner les minuscules points, couleur de rubis, des énormes réacteurs à fusion. Ils rampaient le long des crevasses qui enveloppaient cette lune, volatilissant leurs parois dans l'espoir d'ouvrir les anciens canaux par lesquels la neige fondue bouillonnant en dessous pourrait cracher des minerais de valeur. Jupiter, suspendu éternellement au sommet du ciel, était le seul à ne pas porter la marque de l'homme.

Io flottait au bord de la planète géante. Les deux lunes brillaient d'une lumière diffuse, halo assez intense pour éteindre les mouchetures des étoiles avoisinantes. Petrovitch fit un geste. « Tu vois, le capuchon est déjà en place. »

Manuel fut surpris. « La couche monomoléculaire ?

— Tu vois ce halo autour d'Io ? La diffusion de la lumière. Ils ont déjà recouvert l'hémisphère nord. Ils ont lancé la monocouche par arrosage, sur orbite, ils l'ont laissée tomber pour que sa pression s'équilibre avec celle de l'atmosphère. Tu n'as pas regardé ?

— Vous savez, à Hiruko, dit Manuel d'un air penaud, on perd le fil de ce qui se passe dans la biosphère.

— Ils ont laissé de grands trous pour que la navette spatiale puisse y pénétrer. Ça a l'air stable.

— Vous pensez que cela facilitera le réchauffement autant qu'ils le prétendent ? »

Petrovitch haussa les épaules. « Sur la Lune, ça a marché. Ici... peut-être. Encapsuler toute une atmosphère... incroyable, hein ? Les choses vont vite aujourd'hui. »

Manuel contempla le halo de gaze, autour d'Europe, en essayant de se souvenir de l'aspect qu'elle avait avant. Impossible. Quelque chose le mit mal à l'aise. « Quelle route suivons-nous ? demanda-t-il brusquement.

— Ici, vers l'ouest. C'est plus rapide que l'ancien parcours.

— Ah ! ah ! »

Manuel jeta un coup d'œil sur la carte en relief et tout lui revint immédiatement. Il pouvait voir, mentalement, comment seraient les chaînes de collines et les ravins.

« Regardez, et si on passait plutôt par là.

— Là ? Pourquoi ?

— C'est là qu'est le camp.

— Qu'il était. Personne n'y va plus depuis, depuis... eh bien, tu t'en souviens ?

— Moi, pas du tout. »

Petrovitch, surpris, le regarda bizarrement. « La fois où quelques-uns d'entre vous sont restés là, quand il... » Il secoua la tête. « C'était le plus vieil homme de la colonie. Je... j'ai pleuré quand je l'ai appris.

— Ouais. »

Manuel regardait les remparts d'un ancien cratère, autrefois déchiquetés, maintenant en train de s'écrouler et de disparaître. À l'abri du vent du sud, des amoncellements de neige rose se cramponnaient encore aux débris de roche.

« Vous voulez bien ? »

De nouveau, cette expression d'étonnement. « Moi... d'accord. » Petrovitch claqua ses mains l'une contre l'autre, rompant son humeur pensive. « Je connais un raccourci, par une gorge, là... » un doigt gras frappa la carte « qui n'existait pas il y a cinq ans. »

Ils arrivèrent à se glisser dans l'étroit ravin creusé par un ruisseau, et sortirent sous une cascade. La rivière jaillissante, riche en ammoniacque, écuma lorsqu'elle frappa leur verrière et rebondit en geysers qui accrochèrent la lumière du soleil. Des arcs-en-ciel se formèrent à leur sommet, tenus contre la face de Jupiter, puis ils se dissipèrent. Ils avançaient en ballottant, faisaient des embardées sur les roches fraîchement lavées. L'un des hommes s'était installé sur le pont extérieur et tirait sur les mutants qui s'avançaient à sa portée. Il y en avait un grand nombre et Manuel demanda si on limitait leur population.

« *Ja*, nous devrions nous y mettre bientôt. Hiruko rouspète, mais le fait est qu'ils ne payent pas assez. Nous attendons encore un peu, pour qu'ils montent leur prix. »

Manuel demanda encore : « Qu'est-ce qu'ils ont fait avec l'argent consacré au développement ? »

Petrovitch haussa les épaules. « Planter des sismos. Des jauges de dénivellation. Des indicateurs de fluage.

— Comment ça se passe ?

— Comme dans le temps. Ils flanquaient un nouvel animal dans la biosphère, sans nous en parler... tu te rappelles ? Jusqu'à ce que nous soyons obligés de sortir et d'éliminer leurs erreurs. C'est *alors* que nous obtenions des infos. C'est pareil maintenant... ils engagent des équipes pour poser les compteurs, ils sourient, ils paient, ils ne nous disent rien. »

Manuel sourit. « Ça fait plaisir de voir que rien n'a changé. »

Il trouva le camp, simplement à partir de la position du soleil et de ses souvenirs, en laissant quasiment le tracteur avancer tout seul. Il ne pensait à rien de particulier tandis que la terre commençait à s'élever légèrement, et la silhouette délabrée du camp se profila sur l'horizon sans éveiller en lui le moindre soupçon d'anticipation. Le mur nord de la cabane avait été défoncé par quelque chose et rapetassé avec une substance gommeuse d'un jaune criard. Il y avait des caisses brisées éparpillées partout et un vieil équipement érodé par le vent ; le générateur à fusion, réglé au minimum, émettait des bruits rachitiques, et fournissait de l'énergie à une grappe de sismos et autres

appareils bizarres enfoncés dans la glace avoisinante.

Petrovitch et lui descendirent du tracteur et se dirigèrent, à pied, vers la colline qui dominait le baraquement vide et abandonné. Manuel trouva l'endroit exact, non en arpentant le sommet de la colline, mais en se remémorant la manière dont les grosses pierres formaient une configuration qui pointait vers la petite zone plate.

« Ils se sont posé des questions là-dessus, là-bas, à Sidon, remarqua Petrovitch.

— Bien », dit Manuel avec une soudaine bouffée de colère, qui le surprit.

Ici, la glace était recouverte d'une fine couche d'ancienne neige. Manuel, à genoux, l'enleva en la grattant de ses mains et il laissa la chaleur de sa combinaison dissiper la buée de la couche supérieure de glace. Loin en dessous, entourée de petites bulles, se dessinait une forme sombre. Il put à peine distinguer les bras et les jambes. Le visage était encore tourné vers le haut.

« La glace n'a rien déplacé, murmura-t-il.

— Elle le fera. J'ai regardé, là-haut, la jauge de fluage. Ça coule, à cent mètres en dessous d'ici.

— Ah ! ah ! » Il scruta la glace comme s'il pouvait apercevoir le visage.

« On pourrait encore l'enlever pour les funérailles, dit calmement Petrovitch.

— Non. Sidon n'est pas si pauvre qu'elle ne puisse se passer d'un cadavre pour le fertilisant.

— Tu sais que ce n'est pas pour ça.

— Bien sûr que je le sais. Ils voulaient une petite cérémonie, comme celle qui a eu lieu il y a quelques jours. La communauté s'édifie sur des cérémonies.

— Ils n'ont pas complètement tort.

— Celui-là n'avait pas besoin de leur rituel. Il voulait rester ici. »

Petrovitch hocha la tête en silence. Il partit en traînant ses pieds bottés et retourna au camp. Manuel le suivit au bout d'un moment. La cabane lui semblait plus petite et les montants s'étaient complètement enfoncés dans la glace, comme si cet endroit négligé par les hommes, qui se tracassaient maintenant pour autre chose, reprenait son cours naturel, se fondait dans l'aspect général de ces étendues sauvages, absorbé dans les mouvements intenses de la glace.

Tandis qu'il descendait à pas lourds le versant de la colline, le crissement de ses bottes sur l'ancienne neige s'affaiblissait dans le silence qui enchâssait ce lieu. Il voyait encore son père, debout à l'extérieur du sas, plein de colère et laissant pourtant son fils hisser le corps et le déposer avec précaution sur le sol, et dans l'heure qui suivit, trancher une tombe dans la glace, les myriades d'éclats et de

cristaux scintillants tournoyant autour de la silhouette penchée qui creusait sans s'arrêter. Le colonel avait refoulé sa colère pendant cette heure-là, car son fils lui avait dit un mensonge, le seul mensonge qui se soit jamais glissé entre eux, un mensonge qui avait tenu jusqu'à ce qu'ils soient de retour à Sidon : que le vieux Matt lui avait dit qu'il voulait être enterré là, dehors, sous la succession des ténèbres et de l'aube, des ténèbres et de l'aube, non pas pris dans la glace mais libre dans la glace. C'était un mensonge de fait mais pas dans son essence ; Manuel savait ce que le vieil homme avait désiré, et le fait qu'il n'ait pas eu le temps de le dire, ou trouvé le bon moment pour le faire, cela ne comptait pas. Mais la petite duperie insignifiante avait rongé le fils et, au bout d'une semaine, il avait tout dit à son père, et à la fin cela avait fait déborder le vase et empêché les deux hommes de prolonger les rapports qu'ils avaient eus auparavant. Aussi les brusques accès de rage s'étaient multipliés entre eux, et cet endroit plat et glacé, au flanc d'une colline, les avait brouillés. *Mon fils n'aurait pas fait une chose pareille*, et finalement, ce ne fut pas au sujet de la mort mais, comme cela peut arriver entre des hommes qui se sont aimés, à propos d'un sujet peu important, les funérailles, qu'ils se séparèrent définitivement.

Manuel arriva, les jambes raides, ses yeux pleins de larmes ne voyaient rien, et la première secousse le fit tomber. Il était en train de faire un pas, et l'instant d'après il se retrouva sur le dos, le souffle coupé, et il sentit le sol trembler. Il se releva sur les genoux et la seconde secousse arriva. Il la vit venir de l'horizon, comme une ligne sombre balayant la plaine, elle faisait onduler la neige et la lumière du soleil arrachait des étincelles à sa crête. L'onde sismique se lança à l'assaut de l'éminence sans s'arrêter, inexorable et rapide, et ébranla le sol sous ses bottes. La cabane vacilla, le métal hurla... et elle s'écroula, le toit cédant le premier, puis les murs l'un après l'autre, tandis que les tensions gauchissaient les panneaux et fracassaient les hublots, arrosant le terrain d'éclats transparents, envoyant en Pair des torrents de poussière et des flots d'air qui gelaient en bouffées de nuage. Une poutrelle vola en tournant sur elle-même et manqua de peu Petrovitch qui s'était pelotonné sur le sol. Elle creusa une profonde rainure dans la neige et s'arrêta.

Le tracteur pivota sur lui-même et se balança, mais sans capoter. Des cris rauques retentirent dans le comm. Petrovitch les couvrit d'un sévère « Silence !... Y a-t-il quelqu'un de blessé ? Comptez-vous ! »

Manuel surveilla l'horizon tandis que les hommes faisaient l'appel. Pas de blessures graves, seul un type s'était foulé l'épaule en tombant. Aucune onde ne survenait plus de l'horizon. Il courut à Petrovitch et lui demanda. « Vous êtes en liaison avec Hiruko, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Petrovitch regardait dans le vide et écoutait avec une vive

attention. « La confusion règne. Y a pas mal de dégâts.

— Et à Sidon ?

— Des tunnels se sont effondrés. Il y a des blessés.

— Ma mère ?

— Non. Des gens que je ne connais pas.

— Je voudrais l'appeler.

— Le comm est encombré. » Il secoua la tête. « Bon Dieu, c'était une grosse secousse.

— Qu'est-ce qui se passe ? Deux tremblements de terre en une semaine...

— On ne comprend pas. Ces lunes, elles sont instables.

— La fonte des glaces... On disait qu'elle serait symétrique, qu'elle ne provoquerait pas de tectonique de la plaque glaciaire. »

Petrovitch réfléchit, en se mordillant distraitemment la lèvre. « On le disait, oui. J'ai entendu qu'il y avait eu des effondrements, plus bas, dans les mines...

— Retournons à Sidon.

— Non. Ils n'ont pas besoin d'aide. Ça se passe bien.

— Je pense que nous devrions nous en assurer. Appeler quelqu'un.

— Nous pourrions le faire, sur la route du site. »

Manuel grinça des dents mais hocha la tête. « D'accord, d'accord. Déposons ces hommes au site. Puis retournons. »

Petrovitch vérifia les indicateurs de dénivellation et fronça les sourcils. « Il y a eu un gros glissement de terrain ici. Filons de cette déclivité. »

Le gros homme marcha vers le tracteur. Manuel fit une pause. De la cabane, dont l'intérieur était gravé dans sa mémoire, il ne restait plus que des madriers, des plaques métalliques et des débris de plastique. À quelques secondes près, il aurait pu revoir l'intérieur. Il avait eu envie d'entrer, de voir si quelque chose avait changé. Bien sûr, s'il s'était trouvé à l'intérieur au moment où...

« Manuel ! Arrive ! »

Petrovitch, qui occupait la couchette du pilote, lui faisait signe de la main.

« Il faut que nous partions. Le site... ne répond pas. Mais leur émetteur de secours est branché. Il lance un s.o.s. »

Le volcan se dressait derrière des rideaux de poussière noire et crachait des panaches de gaz orange, qui jaillissaient en hurlant.

« Le grand saligaud. Il nous barre le chemin », dit Petrovitch en luttant avec les commandes. Le tracteur fit une embardée pour éviter un gros rocher qui dégringolait.

« Nous pouvons faire un coude pour l'éviter. » Manuel montra du doigt. « Par ce ravin... là. »

Une forte vibration montait jusqu'à eux par les chenilles du tracteur. Les hommes de Sidon s'étaient rassemblés à l'arrière de la cabine et marmonnaient entre eux. Petrovitch mena le véhicule, cliquetant et grondant, jusque dans la rigole, en virant autour d'un rempart rocheux écroulé. De la buée s'échappait des fissures du sol de la ravine. De la vapeur sifflait sous eux. Les lumières du tracteur clignotaient, des cônes de blancheur s'ouvraient sur un infini estompé.

« C'est grave ce truc, dit Manuel. Peut-être y a-t-il des éruptions tout le long de la chaîne de montagnes. » Petrovitch pianota pour obtenir une vue prise de satellite. Dans le champ visible du spectre, toute la région était inondée de fumée et de nuages. Il enclencha sur l'infrarouge ; de minuscules têtes d'épingle, signes d'une violente activité, brillaient sur la route qu'il comptait prendre.

« Merde, dit-il.

— Regarde, là... La glace, elle se déplace. »

L'image infrarouge affichait des vecteurs de vitesse dans le sol de la vallée. Des flèches se rassemblaient au centre, serpentant vers le sud.

« Ça va joliment vite, aussi », murmura Petrovitch.

Ils sortirent de la ravine, avec force embardées, et se retrouvèrent en terrain dégagé, les chenilles glissant dans la boue. De la vapeur verte fumait des fissures. Durant un bref instant, un vent fortuit nettoya l'atmosphère, dans la vallée. Les hommes regardèrent en silence les roches emportées en un lent mouvement giratoire. Des blocs de glace d'un bleu gris apparurent, glissant hors du brouillard, à ras de terre, s'affaissèrent, s'élevèrent... et se brisèrent en morceaux, dans un fracas étouffé. Des éclats, semblables à des lances, jaillirent dans le ciel et retombèrent. Des crevasses s'ouvrirent en grondant et se refermèrent violemment. La glace se souleva et se gonfla et fut avalée à son tour par celle qui arrivait, en glissant, des lointaines collines.

« *Madré de Dios.*

— Toute la contrée est chambardée », chuchota Petrovitch.

Il vira et longea la paroi, hors d'atteinte de la marche broyante de la glace. Au-dessus d'eux, le nouveau volcan, enveloppé de brumes, se détachait sur un ciel noir. À travers la course des nuages, ils voyaient des rubans d'eau blanche tourner au marron en recueillant de la poussière et plonger dans des rivières rugissantes. Les fluides s'écoulaient des collines et s'engouffraient dans les crevasses béantes de la glace qui dérivait, fracturée.

Ils passèrent le col d'une petite éminence et se retrouvèrent dans un bras latéral du système central de la vallée.

« Nous pouvons essayer de passer par là. Tu vois ? Pas de vecteurs de vélocité le long de cette ligne.

— C'est peut-être stationnaire ? »

Petrovitch leva les sourcils. « Peut-être. »

Au loin, la glace remontait le flanc du volcan, sous l'effet des pressions exercées sur elle, plus bas, dans la vallée. Elle surplomba les pentes de pierre noire, fondit, se vaporisa, puis gela de nouveau en s'élevant, couronnant la cime de brouillard. Manuel voyait le flamboiement rouge du sommet du cône puiser comme un riche sang artériel, suffisamment éclatant, sous le manteau de poussière, pour lancer des pales d'un éclat cramoisi sur les pentes ombreuses et fumantes.

« J'ai peur que nos amis d'Hiruko se soient trompés dans leurs calculs.

— Les tracteurs à fusion ?

— *Ja*. C'est un jeu délicat. Créer une atmosphère et, en même temps, garder la terre stable.

— Peut-être ont-ils fabriqué l'air trop rapidement.

— Ce n'est pas l'air, c'est l'eau. Ce monde est un glacier sphérique qui n'a nulle part où aller, pas d'endroit où s'écouler. La calotte glaciaire repose sur un lit de roche... une roche provenant des météores et qui a coulé en partie lorsque la croûte à gelé. Faire fondre la glace, cela allège la pression exercée sur la roche. Alors elle se dilate, ses pores s'ouvrent. Très bien. L'eau en excédent, qui provient de la fonte, l'eau qui ne se change pas en gaz, s'infiltre dans la roche. Celle-ci agit comme une éponge. Hiruko comptait sur elle pour absorber cette eau.

— Qu'est-ce qui se passe si elle ne le fait pas ?

— Tu remplis l'éponge, l'eau en surplus se glisse dans les interstices entre les blocs de pierre. Dans les lignes de faille. Beaucoup trop d'eau qui descend très bas... la pression de la masse... et cela lubrifie les lignes de faille... Zip ! La vieille blague du type qui glisse sur une peau de banane. La glace qui est au-dessus dérape sur l'eau qui est en dessous.

— Hiruko a voulu aller trop vite.

— C'était très difficile à calculer. Beaucoup d'impondérables.

— Tu n'as rien reçu d'autre de Sidon ?

— Ils ne se font pas de souci à notre sujet. Ils ne s'inquiéteront pas non plus au sujet du site, pendant quelque temps. »

Manuel dit d'un air mécontent. « Je me demande comment les Terriens s'en tirent. »

Au-dehors, le volcan rugissait et fumait et envoyait ses lances cramoisies dans le linceul de poussière qui s'épaississait.

Ils abordèrent avec précaution la traversée de la large plaine. La mesa de glace dressait au loin ses parois à pic entaillées par les glissements de terrain et les terrasses affaissées. De profondes fissures la bigarraient. Mais la plaine glacée était ferme et le tracteur avança rapidement. Derrière la minuscule silhouette qui accélérail, un nuage de poussière volcanique d'un noir d'ébène s'aplatit en s'élevant à une altitude où l'air raréfié ne pouvait plus porter ses particules. Bientôt, il se déploya d'un horizon à l'autre comme une énorme enclume de ténèbres.

« Je ne vois personne, dit Manuel.

— Ils sont probablement à l'intérieur de leur logement. »

Petrovitch montra du doigt sept demi-cylindres disposés en rangées bien ordonnées, et dont les murs étaient en bronze d'aluminium ondulé. Deux s'étaient effondrés. Plus loin, se dressait une structure de poutrelles, de tiges, de solives, d'étais et de traverses. Scandalisé, Manuel comprit que c'était une armature extérieure pour l'Aleph. Au travers de cette toile d'araignée de métal, il vit l'albâtre imperturbable. Il le compara à l'image de la dernière fois, quand portant le vieux Matt il se hâtait, et qu'il s'était retourné pour jeter un coup d'œil en arrière. Pour autant qu'il puisse en juger, il était à la même place, mais la longue forme semblait plus large.

Ils mirent le moteur au ralenti et s'arrêtèrent près des cabanes semi-cylindriques. Un sas s'ouvrit : deux silhouettes en sortirent, et leur firent signe d'entrer. Manuel transporta le matériel médical à l'intérieur. La première personne qu'il vit, fut Piet Arnold.

« Je vous suis très reconnaissant d'avoir continué, dit-il, au lieu de retourner à Sidon.

— Votre comm ne fonctionne pas, sauf pour les s.o.s.

— Ah ! bon... nous ne savions même pas si cela fonctionnait. De toutes nos cabanes, les deux qui se sont effondrées étaient les plus indispensables. Une terrible malchance. Deux personnes sont mortes.

— Vous les avez refroidies comme il faut ?

— Oui. Tant qu'à faire, vous pouvez les ramener ?

— Que lui est-il arrivé ? »

Manuel montrait un Terrien introduit à mi-corps dans le moniteur méd de la cabane, les pieds en avant.

« Une jambe cassée, il a perdu beaucoup de sang. Je crains que le choc n'ait fiché des fragments d'os dans le muscle.

— C'est douloureux. Comment est-ce arrivé ?

— Il est tombé de l'échafaudage qui entoure l'Aleph.

— Un moniteur de cette taille, c'est insuffisant, intervint Petrovitch. Il ne peut pas extraire des fragments profondément enfouis.

— Je sais très bien qu'il faudra que vous le rameniez à Sidon. Il faut qu'il se repose d'abord un peu. Et vous aurez besoin d'étudier la route du retour, j'imagine. » Piet, souriant, étendit les mains en un geste d'accueil. « Vous pouvez passer un jour ou deux ici. Nous apprécions la compagnie. »

Manuel l'observa. « Nous partirons demain, dit-il d'un ton catégorique.

— Je suis désolé que vous soyez venus ici dans des circonstances aussi effroyables. Ces événements... » Il secoua la tête.

Manuel fit la grimace.

« Ne vous souciez de rien d'autre que de la réparation de votre comm. C'est vital. Autant que je puisse le prévoir, toute cette sacrée croûte est en train de dériver. Il faut que vous restiez en contact avec Hiruko. Allons-y... je vais m'y mettre tout de suite. »

Le lendemain matin, le silence planait dans la cabane. Personne n'était réveillé. Manuel s'extirpa aussi silencieusement que possible des couvertures de fibre, il s'habilla, mangea une tablette de nourriture et enfila une combinaison. Le sas fit pas mal de bruit hydraulique lorsqu'il sortit, aussi ne fut-il pas surpris de voir une autre silhouette émerger de la cabane, dix minutes plus tard. L'homme trotta vers Manuel qui se tenait à l'ombre de l'Aleph.

Piet ne dit rien en s'approchant de lui. Tous deux se contentèrent de se mesurer du regard et enfin Manuel dit durement. « Pourquoi m'avez-vous parlé, dans le train ?

— Vous étiez mon compagnon de voyage. Vous aviez l'air esseulé.

— Vous saviez qui j'étais.

— Cela ne change rien. Vous aviez tout de même l'air esseulé.

— Vous, et Petrovitch... je ne vous dirai rien, vous savez.

— Vous ai-je demandé quelque chose ?

— Regardez, il est *mort*. Laissez-le tranquille. Ou au moins, laissez-moi tranquille.

— Pourquoi en êtes-vous si sûr ? »

Manuel cligna des yeux. « Sûr de quoi ?

— Qu'il est mort.

— *Regardez-le*. Nous l'avons tué. Le vieux Matt et moi. »

Piet sourit largement. « Vous, regardez-le. »

Manuel se retourna et étudia l'assemblage de traverses. « Vous

l'avez enfermé dans une boîte.

— Pour effectuer des mesures précises. »

Manuel fit une grimace. « J'ai pris sa mesure.

— D'une certaine manière, oui. Une de ses mesures.

— Personne n'a jamais su quoi faire à son sujet. Vous avez lu les rapports, hein ? Il a tué pas mal de gens, autrefois.

— Oui, par accident, apparemment.

— Accident ou pas, il fallait arrêter ça.

— Était-ce vraiment pour cela ?

— Hein ? Pour protéger les gens ? Je ne sais pas, je suis juste venu ici, c'était... tout le monde... Tous les ans, nous venions, les gars parlaient tout le temps de lui.

— Pourquoi ? Pourquoi l'avez-vous tué ? »

Manuel le regarda, les yeux écarquillés, sans comprendre. « Pourquoi ? Il... Écoutez, vous ignorez tout de ça. »

Piet dit : « Vous vous êtes attaqué à cette réparation de la radio, comme un démon. Cela vous a pris presque toute la nuit.

— Et alors ?

— Comme si vous évitiez quelque chose. De me parler. Ou de sortir voir l'artefact. »

Manuel lui jeta un regard furieux. « Ce matin, je suis sorti.

— Oui, mais seul.

— Je voulais juste y jeter un coup d'œil. Nous devons bientôt nous mettre en route. Il faut partir tôt. Nous aurons peut-être du mal à passer, avec...

— Je pense que vous avez le temps. D'après ce que j'ai entendu dire, à Hiruko, ces tremblements de terre sont un phénomène temporaire.

— Écoutez, ne prenez pas les âneries que dit Hiruko pour parole d'évangile. »

Manuel marchait nerveusement de long en large. Il allait et venait à l'ombre de l'Aleph, dans une zone plus fraîche projetée avec netteté sur la glace tachée par le piétinement des bottes.

Piet sourit de nouveau. « Est-ce que nous entrons ?

— *Dedans ?*

— Vous auriez vraiment dû suivre les rapports.

— On peut entrer à l'intérieur ? »

Piet étendit la paume de sa main vers l'épave enfermée dans l'enchevêtrement de tiges. « Il y a quatre ans, un savant d'Hiruko a trouvé une formation particulière, ressemblant à un coin, près de la queue. Irradiée de neutrons, elle a renvoyé un flux intense. Une méthode d'absorption par résonance – utilisant des neutrons à grande énergie – a fait céder la structure. L'objet tout entier s'est déplié. Comme sur commande. »

Manuel fronça les sourcils. « Je pensais bien qu'il avait l'air plus gros. »

Piet leva son doigt ganté. « Voilà la question. Il s'est déplié – les gros blocs sont venus s'écraser sur la glace – mais autant que nous puissions l'affirmer, le volume net de la chose n'a *pas* augmenté.

— Ah ! ah ! Et alors ?

— Les gens d'Hiruko s'y sont aventurés. Pas très loin... mais ils ont rapporté beaucoup de données.

— Assez pour vous faire venir de la Terre. »

Piet hocha la tête. « Oui. Plus qu'assez. » Il étendit le bras vers l'ouverture, dans l'assemblage de tiges. « Entrez. Vous surtout, il le faut. »

Ils entrèrent, en baissant la tête pour franchir la clôture.

« Vous avez toujours voulu que je vienne ici », dit Manuel.

Il se sentait encore déconcerté et incertain et cependant, cependant... bien qu'il se méfiât de cet homme, Piet Arnold semblait avoir un sens de la chose qu'il n'avait jamais trouvé ni chez le major Sanchez, ni chez Petrovitch, ni même chez son père.

Il s'arrêta brusquement en pensant à cela. Son père... et de quelque repli jaillit une émotion qui le prit par surprise, lui remonta dans la gorge et le fit suffoquer. D'autres émotions tournoyaient en lui, effaçant le présent. C'était le chagrin, et quelque chose au-delà du chagrin, l'abîme béant de la perte, et l'occasion perdue qui ne se représenterait jamais ; le sentiment que le temps s'écoule, qu'un moment est définitivement passé...

Il déglutit et ne montra rien de ce qui l'agitait, mais continua à marcher à la suite de la silhouette courbée en deux qui avançait devant lui.

Ils franchirent un coin formé de deux énormes blocs d'albâtre. Une luminescence bouillonnait à l'intérieur, jetant des ombres sur la peau basanée et tendue de son visage. Ses bottes crissaient dans la neige.

« Il est drôlement grand, dit-il pour rien.

— Vous le saviez », répliqua Piet en se retournant, un sourire aux lèvres.

Ils arrivèrent dans une salle hexagonale. Ici la lumière provenait de la danse de fragments brillants qui ressemblaient à du mica. Le plancher de glace était jonché d'équipements. Des sondes cloutaient les douces surfaces de la pièce. Des compteurs et des analyseurs enregistraient les données affichées sur des cadrans bleus et verts.

« Nous avons mené ici une étude approfondie. Les données d'Hiruko étaient, bien sûr, essentielles. Nous savions à quoi nous devions nous préparer. Ainsi, quelques jours d'une observation plus perfectionnée ont suffi pour confirmer leurs résultats et en ajouter une bonne quantité d'autres.

— Ah ! ah ! »

Manuel se tenait là, les bras croisés, regardant les motifs imprécis qui se formaient dans les blocs épais de la chose.

« En un sens, c'est de la pierre à l'état brut. La structure en réseau, à proximité de la surface, le confirme... mais en dessous... » Piet effleura une commande et Manuel eut l'impression que la roche usée se desquamait, révélant un dessin tacheté.

« En dessous, cela se refait constamment. La composition moléculaire change. Les blocs sont toujours mécaniquement solides ; c'est certain... mais constamment en fluctuation. De nouveaux composés, de nouveaux réseaux. Le modèle cristallin de base n'a rien d'habituel. C'est une chose irrégulière, formée de points et d'angles en mouvement.

— Une machine qui fabrique ses propres parties ? » Manuel haussa les épaules. « Et alors ?

— Mais refaire sa propre structure moléculaire ? Et s'il s'agissait seulement de cela, peut-être auriez-vous raison... une machine vraiment perfectionnée, une technologie de pointe, pourraient très bien faire cela. Mais nous avons découvert que les formes moléculaires se réajustaient parce que leur structure *atomique* se transforme. Et les atomes se modifient parce que les particules bougent et se déplacent et changent d'identité. C'est... une constante conversion de la matière en d'autres formes, comme quelque chose qui se referait par nervosité, à jamais insatisfaite. »

Piet s'interrompt : « Je vois que de telles conclusions vous ennuiant. Il vaut mieux que je vous laisse voir cela de vos propres yeux. »

D'un geste, il baissa les lampes des analyseurs et les murs acquirent une nouvelle vie. Manuel voyait maintenant les lumières changer au-delà de la surface de pierre et...

... des têtes d'épingles en feu tournoyaient...

... une masse gauchie de lignes frissonnantes, une spire d'argent, s'allongèrent vers lui...

... se dissolvant soudain en une malléabilité tourbillonnante, des nuages verts griffant un ciel vermeil avec un hurlement...

... des surfaces brillantes, lustrées, agiles...

... un gribouillage de son, brouillé...

... quelque chose qui court, si vite que Manuel n'a qu'une impression de dimension et de vitesse et de désir impitoyable...

... des roses et des verts pourrissants, une puanteur de vieillesse...

... une éblouissante lumière grinçante, incrustée...

... des cheveux comme des serpents...

... une explosion...

« Ah ! »

Manuel s'arracha au spectacle en se couvrant les yeux. Cependant, la plupart des impressions qu'il avait ressenties ne lui étaient pas parvenues par la vue mais par d'autres sens, le goût et l'odorat et l'ouïe et le toucher, elles s'étaient déployées, subtiles et fortes, comme s'il les expérimentait pour la première fois.

Piet dit avec douceur. « Vous voyez. Je suis désolé mais... vous voyez.

— Je...

— Ce changement incessant se manifeste à tous les niveaux. Produire des effets à notre niveau de perception, ça, franchement, je ne peux pas le comprendre, ni même le décrire exactement. Ce que vous ne pouvez voir, c'est ce que cet appareillage signale... » il agita les mains pour inclure tous les équipements : « Au niveau nucléaire, et même en dessous, les forces s'altèrent *elles-mêmes*. Il existe une chose appelée interaction électrofaible. Plusieurs paramètres numériques la décrivent... des paramètres que nous croyions fixes depuis que le temps a commencé, depuis que le big bang a mis l'univers en route. Nous savons maintenant, à cause de l'Aleph, qu'ils ne sont pas fixes. Ici, ils changent. Toujours. Rien ne demeure, rien n'est constant.

— Alors, comment est-ce que cela tient ensemble ?

— Honnêtement, je ne sais pas. L'artefact est comme une pierre de Rosette – vous connaissez un peu l'histoire de la Terre ? – qui récapitule toutes les lois de l'univers. D'une façon ou d'une autre, il sait comment *faire* des lois. Il y a un projet pour lui, bien sûr. Lorsque j'interprète les données, l'artefact semble dire que les lois physiques ne sont pas toujours semblables. Quand l'univers était jeune, les lois étaient jeunes. Maintenant elles sont un tant soit peu âgées. Nos constantes fondamentales d'aujourd'hui ne le resteront pas toujours. L'évolution naturelle ne s'applique pas seulement à la vie... elle s'applique aussi aux lois de l'univers. *Les lois*. » Piet joignit les mains. « J'espère que vous comprenez combien cette notion perturbe tout, profondément.

— Heu, ouais.

— Peut-être ne saisissez-vous pas tout à fait le sens de ce que je vous dis. » Piet se pencha en avant avec ferveur. « Vous voyez, la physique considère que les particules sont créées par des champs... le champ électrique, les champs nucléaires, etc. Mais supposez qu'il y ait quelque chose qui crée *les lois*. Qu'en résulte-t-il ? Comment... », il prit Manuel par le bras, « comment enregistrer l'information qui contient les lois ? Dans les particules ? Mais elles sont faites par les champs donc par les lois elles-mêmes ! Comment transmettre l'information ? *Qu'est-ce qui fait les lois ?* »

Manuel contempla les murs qui projetaient toujours de la couleur et de la lumière.

« Ben... je ne...

— Supposez que l'artefact soit *dans* cet univers, mais pas *de* cet univers ? »

Manuel secoua la tête, troublé par les pensées que cet homme soulevait. Piet vit aussitôt sa confusion et se laissa émouvoir, il recula.
« Excusez-moi. »

Pour dissimuler cette confusion, Manuel adopta le ton bourru qu'il utilisait dehors. « Écoutez, pourquoi m'avez-vous montré cela ? Je ne peux pas vous aider à comprendre quelque chose sur... »

Piet leva la main, paume ouverte. « Venez. »

Ils pénétrèrent plus profondément, par d'étroits passages de morne roche, gravissant des couloirs resserrés, franchissant en rampant des trous aux formes bizarres, descendant de glissantes rampes de glace. Manuel avait l'impression que l'Aleph ne pouvait pas être aussi vaste que cela, aussi compliqué. Les murs, de pierre froide et morte, s'étendaient sans interruption, sans fin.

Ils arrivèrent dans un couloir où Manuel put se redresser. Piet dit, sur le ton de la conversation. « Savez-vous qui l'a nommé Aleph ?

— Non.

— Un juif, je suppose. C'est un choix intéressant. Vous savez ce que cela signifie ?

— Un de mes oncles m'a dit que c'était la première lettre de l'alphabet hébreu. Il est juif.

— C'est exact. L'élément intéressant, c'est que cette lettre signifie des choses dans le domaine des sciences. Par exemple, en géométrie, elle s'écrit ainsi... » il sortit un bloc de papier de sa poche et dessina le signe $\aleph$ « et signifie un point, dans l'espace, qui contient tous les autres points. Tous les angles, toutes les perspectives. Et dans une autre branche des mathématiques, le nombre indiqué par aleph zéro... », il écrivit le signe $\aleph_0$ « (6) est le premier nombre transfini de la *Mengenlehre* de Cantor... un nombre qui possède une curieuse propriété : chacune de ses parties est aussi grande que le tout.

— C'est dingue.

— Peut-être. Peut-être. Allez, venez. »

Ils furent obligés de ramper de nouveau, puis ils gravirent petit à petit une crevasse qui semblait être métallique. Manuel glissait sur les surfaces polies comme des miroirs. D'autres passages arrondis s'ouvraient sur les côtés. Un souvenir le tirailla. Les murs réfléchissaient son visage crispé, ses sourcils froncés. Le tube se rétrécit et l'incandescence qui brillait au loin se fit blanche et diffuse.

« C'est là... passez devant. » Piet le poussa en avant.

Manuel se retrouva dans un espace étroit et regarda autour de lui. De faibles champs essayèrent de l'agripper mais ils ne purent trouver prise. Devant lui...

Quelque chose tournoyait dans un halo de lumière.

« Matt ! »

Il s'avança en trébuchant et se heurta à quelque chose d'invisible, un air comme matelassé qui céda doucement puis résista. Il lutta contre lui mais ne put se rapprocher.

La tête était dans l'ombre, malgré l'incandescence blanche qui l'entourait. Manuel ne put rien déchiffrer sur le visage. Un bras était levé... pour saluer ou accueillir, pensa-t-il. À l'encontre de ce qu'il avait vu la première fois, dans l'Aleph, le vieux Matt n'avait ni casque ni combinaison, mais portait d'amples bleus de travail. Le corps pivota petit à petit vers la gauche et les ombres qui cachaient le visage s'atténuèrent un peu et il put voir les lèvres bouger avec une lenteur douloureuse. Manuel essaya de comprendre de quels mots il s'agissait mais avant que les lèvres desséchées se soient fermées en définissant leur mouvement, les ombres – *mais les ombres de quoi ?* se demanda Manuel – s'abattirent de nouveau sur la face solennelle qui regardait sans ciller, pâle et lisse comme s'il était détendu et pensif. Manuel se souvint de cette voix sèche disant, *Fais le guet pour moi*, alors qu'ils marchaient vers l'Aleph avec leur faisceau-e. *Fais le guet pour moi*.

Le corps tourna plus loin, l'embrasement du halo diffus se projetant sur ses épaules et sur son dos. La main bougea-t-elle, d'une fraction de centimètre ? Il se tendit pour mieux voir.

Au-delà, il y avait quelque chose d'autre. Une vague silhouette, à peu près de la même taille, qui tournait encore plus lentement, les bras à demi levés à partir des coudes ; des ténèbres couraient et tourbillonnaient à travers le corps si bien que seuls ses contours étaient nets. Dans cette lumière de brouillard, il distinguait seulement que cette forme était moins détaillée, estompée comme l'image floue d'une fraction d'un tirage holographique. Elle avait un casque, ses jambes étaient écartées comme si elle avait été capturée alors qu'elle marchait, la tête se tourna vers lui... Manuel suffoqua de surprise. La lumière filtra dans le casque voilé et il en vit juste assez pour saisir la bouche à demi souriante, les yeux...

« Que... » il recula... « qu'est-ce que c'est que ça ?

— Nous espérions que vous le sauriez.

— Moi ?

— Vous avez déjà vu quelque chose comme cela ? Petrovitch a dit que...

— Après avoir abattu l'Aleph, pendant que j'étais à l'intérieur, j'ai cru voir le vieux Matt mais quand je me suis retrouvé dehors... je... » Il recula de nouveau, la bouche crispée, grimaçante, « L'autre chose. C'est *moi*.

— Je le pense. C'est pourquoi nous voulions vous parlez, pour apprendre comment ces... *copies*... accédaient à l'existence.

— Je ne sais pas. »

Manuel se mit à trembler.

« Vous n'avez rien senti cette fois-là ? Quelque chose qui vous aurait tenu, qui aurait extrait de l'information, je ne sais comment ?... »

— Non. » Il recula de nouveau, les yeux rétrécis, fixés sur la lointaine silhouette. « Rien. »

Piet dit d'un ton apaisant. « Je vous recommande avec insistance d'y penser de nouveau, lorsque vous aurez surmonté la première réaction. Réfléchissez... vous êtes chrétien, n'est-ce pas ? Nos fichiers l'indiquent... réfléchissez combien cela est lié à la notion de conservation, à l'idée de se relever sous une forme similaire mais transformée, combien cela est lié à votre culture. C'est la vision chrétienne de la résurrection et du salut. C'est aussi l'image horrible du mort vivant, du zombi. Essayez de penser à cela d'une manière positive, si vous le pouvez. Je... »

— Sortons d'ici. »

Manuel s'éloigna à l'aveuglette. Piet courut après lui, descendit un autre couloir éclairé par une incandescence verte qui vacillait. Manuel s'arrêta soudain.

« Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? »

La forme bulbeuse, distendue, avait des membres qui ressemblaient à des bras et une tête oblique et de longues choses hérissées de pointes qui saillaient de ses yeux.

« Ne vous en approchez pas », cria Piet.

Manuel fit un pas de plus contre la résistance spongieuse... et la chose se retourna brusquement. L'énorme tête parut s'enclencher en avant sous la lumière cruelle qui clignotait. Une terreur subite s'empara de Manuel. Il fit demi-tour et s'enfuit, courant droit sur Piet.

« Partons vite ! »

— Ce n'est pas nécessaire. Cela fait un choc la première fois qu'on le voit. Passons par là.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Il reste où il est, dit doucement Piet. Apparemment, les hommes ne sont pas les seuls êtres conservés ici.

— Mais cette chose, d'où vient-elle ? »

Piet haussa les épaules. « La définition classique de l'Aleph c'est : une chose qui contient toutes les autres choses... »

— Dans un endroit de cette taille ? »

Ils revenaient par un itinéraire qu'il connaissait et Manuel était plus calme, il commençait à réfléchir.

« Ah ! mais quelle est sa taille ? Ce qui nous apparaît de l'extérieur ? Où ce que j'en mesure de l'intérieur ? Une géométrie qui renferme d'autres géométries... » Piet gloussa. « Nous n'avons pas encore dénombré tous les couloirs. Il y en a beaucoup... ou du moins,

il *semble* qu'il y en ait beaucoup. »

Manuel ne dit rien. Il se renfroigna et prit de l'avance, l'air mécontent, une expression indéchiffrable sur son visage. Il avait presque atteint le prochain tournant lorsque le mur se mit à trembler violemment. Avec un grand craquement, la glace se fendit sous ses pieds et il tomba au travers.

La crevasse était profonde. Il s'agrippa à une saillie de glace et resta suspendu. Les murs de pierre jetaient une faible lumière dans la brèche et, au bout d'un moment, il put voir qu'elle s'enfonçait encore sur vingt mètres. *Ça commence*, pensa-t-il. C'était normal que la glace se fende d'abord sous le poids le plus lourd. Toute la plaine ferait bientôt de même.

« Je suis là, je vais vous aider », héla Piet.

Manuel leva les yeux. Piet était à huit mètres au-dessus de lui. Mais il jugeait toujours les distances avec ses réflexes de Terrien.

« Reculez », cria Manuel.

Il se hissa sur la saillie de glace. Il se ramassa sur lui-même et franchit la distance d'un bond, dépassant même le bord pour atterrir sur ses pieds, dans le couloir.

« Venez vite, il faut évacuer le camp.

— Je retourne chercher l'équipement, dit Piet en revenant sur ses pas.

— Laissez-le ! Cette roche va être la première à céder. »

Piet dit d'un ton ferme : « Des gens ont investi leurs efforts, sans compter, pour le fabriquer et pour l'apporter ici. Je suis obligé de veiller à ce que le produit de leur travail soit préservé. »

Manuel posa une main sur l'épaule de l'homme. « Écoutez, soyez raisonnable... »

Piet le repoussa et s'éloigna sans regarder derrière lui.

« D'accord, bon Dieu... sacrifiez-vous pour votre saleté d'État ! »

Mais Piet avait disparu avant qu'il ait fini de l'injurier.

Il trouva tout seul le chemin de la sortie. Le sol tremblait constamment et les contreforts rocheux gémissaient et craquaient. Il dut franchir en rampant un monticule de glace qui obstruait le dernier couloir. Puis il leva les yeux, la plaine était devenue un vaste enchevêtrement de masses rompues bleu et blanc.

Il se redressa lentement, clignant des yeux, bouleversé. Toutes les cabanes s'étaient effondrées. Le tracteur avait disparu. Trois Terriens fouillaient dans les débris de la cabane dortoir.

Il courut à l'endroit où Petrovitch avait garé le tracteur. Il était au fond d'une crevasse. Il reposait sur le toit, les chenilles étaient brisées et les morceaux des chaînes éparpillés dans ce trou de trente mètres de profondeur. « Ohé ! » cria-t-il dans le comm. Personne ne répondit. Il ouvrit la radio de sa combinaison.

«... cinq qui sont là-dessous. Ils n'avaient pas de combinaisons. Les

entrées médicales affichent “négatif” pour tous, dit une voix terrienne.

Manuel courut vers la cabane dortoir. « Où est Petrovitch ? »

Le plus proche leva les yeux. « Il déplaçait le tracteur.

— Bon Dieu. Il est sûrement inconscient. Je ne peux pas entrer dans le sas tant qu’il est retourné.

— Aidez-nous.

— Bien sûr. Où est votre équipement médical ?

— Dans la troisième cabane, là-bas.

— Je vais le déterrer. Il va falloir congeler tous ces types drôlement vite. »

Ainsi commença un temps, flou et ému, de dur labeur. Il les aida à dégager les corps. Ils remirent plusieurs des postes médicaux en état de marche. Il vit Piet apparaître à l’entrée de l’Aleph et tirer des appareils jusqu’à une distance raisonnable. Manuel trouva frustrant de travailler avec les Terriens ; ils agissaient logiquement mais sans imagination, enlevant les débris méthodiquement, ce qui n’est pas une façon très rapide ni très efficace de faire les choses. Les cabanes s’étaient fendues et avaient perdu leur atmosphère, clouant leurs occupants sous les décombres jusqu’à ce qu’ils meurent en suffoquant, dans le vide. Les trois Terriens survivants étaient à l’extérieur lorsque le tremblement de terre avait frappé. Petrovitch aussi était dehors, se dirigeant vers l’Aleph, sur les pas de Manuel et de Piet. Il avait essayé d’écarter le tracteur d’une fissure qui s’agrandissait, mais il avait échoué.

Au loin, la vallée bouillonnait de glace en mouvement. La plateforme continentale commençait à dériver vers le sud.

Ils enfermèrent hermétiquement les corps, mais certains d’entre eux étaient grièvement endommagés – des épines dorsales brisées, des entrailles éparpillées sur le sol, des hémorragies pulmonaires convulsives dues au vide. Une fois le sauvetage terminé, les Terriens s’effondrèrent, non point tant de fatigue que du choc. Ils restèrent assis sur la glace et refusèrent de bouger, les yeux vitreux, le regard fixé dans le vide. Manuel les injuria, mais sans résultat.

Il descendit donc tout seul dans la crevasse. Il frappa contre la coque du tracteur mais Petrovitch ne répondit pas. Il imagina alors un moyen de faire basculer le véhicule à l’aide d’un vérin hydraulique pris à l’échafaudage de l’Aleph. Il travailla fiévreusement, s’attaquant à chaque problème quand il se présentait, n’entendant et ne voyant rien en dehors de lui. Il ne remarqua même pas qu’une grande partie de l’échafaudage s’écroula juste après qu’il eut enlevé le vérin. S’il l’avait vu, il s’en serait fichu. Il n’avait jamais éprouvé une amitié très ardente pour Petrovitch, mais s’il était mort, il fallait faire tout son possible pour sauver le corps à temps, avant que les dégâts causés par le manque d’oxygène ne soient irréparables. Le froid mordant de

Ganymède serait son meilleur allié. Si Petrovitch savait qu'il était mourant, il pouvait ouvrir graduellement sa combinaison et se congeler sans trop endommager ses cellules. Alors le froid mettrait fin aux détériorations provoquées par le manque d'oxygène. Aussi Manuel essayait-il de retourner le tracteur avec le vérin.

Deux fois, les murs de la crevasse s'effondrèrent. La neige l'engloutit. Des blocs de glace, pris dans le blanc tourbillon, vinrent tomber lourdement près de lui. Il en sortit en creusant et en rejetant les gros morceaux de glace bleue, haletant et suant à un tel point que sa visière était embuée et qu'il ne pouvait lire les réglages d'angle et de pression du vérin. Il réussit à le caler sous le tracteur et mit la puissance au maximum. Cela suffit à l'incliner de trente degrés. Manuel se fraya un chemin par en dessous, sachant que si le sol tremblait de nouveau et déséquilibrait le vérin, le tracteur lui retomberait dessus. Il ouvrit le sas et rampa à l'intérieur. Petrovitch pendait, la tête en bas, attaché au siège du pilote. Manuel ne regarda même pas dans le casque, il se contenta de le tirer et de faire passer le corps par le sas. Il sauta après lui. Une autre secousse se produisit tandis qu'il traînait le corps et le tracteur roula sur le côté et fit un tour complet en tombant vers eux. Manuel prit Petrovitch dans ses bras et bondit. Il n'arriva qu'à mi-hauteur des parois à pic et resta suspendu en l'air durant un bon moment, à essayer d'imaginer quoi faire. Le tracteur continuait à culbuter sous lui, mais Manuel ne pouvait que se laisser retomber.

Il atterrit sur la tourelle tandis que le véhicule se balançait et basculait encore puis se stabilisait, à deux doigts de le démonter. Il garda son équilibre et sauta de nouveau, ayant pris cette fois un meilleur élan il dépassa le bord de la crevasse alors que de gros blocs de glace se détachaient des parois en craquant et en grondant.

Il donna des coups de pied à l'un des Terriens pour le tirer de son état et qu'il l'aide à transporter Petrovitch. Le corps semblait intact mais l'homme était dans le coma. Ils l'introduisirent dans un moniméd qui établit un diagnostic favorable. Mais c'était un moniteur de secours, incapable de faire un travail délicat de réanimation. Il faudrait attendre l'équipement de Sidon.

Une autre secousse ébranla le moniteur. La mesa de glace, qui se profilait à l'horizon, s'effondra. Le profil carré se brisa, se fractura et céda dans un rugissement, déversant sur la plaine des avalanches de morceaux tourbillonnants. Manuel pensa alors à Piet. Il courut vers l'Aleph.

Il avait été renversé. L'équipement provenant de l'intérieur était hors de danger, éparpillé dans le paysage. Mais l'on avait vu Piet sortir au moment où l'échafaudage s'écroulait. Il était tombé et avait été pris dessous pendant que l'Aleph roulait sur lui-même. Il était couché là,

cloué sous des poutrelles et des tuyaux, non loin de l'Aleph. Lorsque Manuel arriva en courant, le casque se souleva et des yeux rétrécis par la douleur le regardèrent.

« J'ai... tout sorti.

— L'équipement. Je pense bien, sacré dingue que vous êtes.

— Je vous en prie. »

Sa voix était si faible que Manuel se mordit les lèvres pour contenir sa colère.

« Où avez-vous mal ?

— Aux jambes. En dessous des genoux, je ne sens plus rien.

— Restez étendu à plat. »

Manuel le recoucha avec douceur. Piet haleta de douleur. Il y avait des entrées d'équipement médical dans la partie inférieure de sa combinaison, mais la conception en était terrienne et Manuel ne possédait pas les bons enclenchements.

« Bon Dieu. Où puis-je trouver...

— Au... cantonnement. »

Manuel repartit en courant vers les cabanes et chercha dans les moniteurs médicaux. Lorsqu'il revint, le sol grondait de nouveau. Il lui sembla que l'Aleph s'était enfoncé encore un peu plus dans la glace et qu'il s'était rapproché de Piet.

« Je... J'aurais dû faire plus vite », dit-il sur un ton d'excuse pendant que Manuel s'affairait sur son dos. Piet respirait par longs halètements sifflants. Manuel fit faire aux enclenchements cliquetants le nombre de tours nécessaires et les introduisit dans les prises. Piet soupira tandis que se déconnectaient ses centres de la douleur. Son corps perdit sa rigidité cadavérique.

« Cela m'a pris... trop longtemps... pour sortir. Quelque chose... comme du sirop... m'a ralenti.

— Il faut que je vous tire de là-dessous.

— Cette même... lumière... douce.

— Ça ne devrait pas vous faire trop de mal. »

Manuel mesura du regard le réseau enchevêtré et tordu de tuyaux et de traverses suspendu au-dessus d'eux. S'il tombait de travers, il risquait de coincer Piet encore plus. Il commença à arracher les tiges et toute la structure bringuebala à grand bruit. Sous cette faible gravité, elle ne pourrait pas blesser grièvement Piet mais pour l'enlever ce serait un sale travail. Il décida de la découper.

« Je vais chercher une fraise. Tout va bien. Les corps sont hermétiquement enfermés. Reposez-vous. »

Il dut fouiller dans les ruines. Cela lui prit du temps et lorsqu'il revint en courant vers l'énorme épave, une onde de choc le jeta par terre. Il commençait à se relever quand une autre le renversa de nouveau. L'Aleph bascula vers Piet et l'échafaudage s'abattit avec un

craquement. Il ne tomba pas sur le blessé. Manuel pouvait toujours le voir. La tête de Piet se souleva et les calmes yeux clairs regardèrent franchement Manuel tandis que l'Aleph culbutait encore sur lui-même, s'enfonçant vite maintenant que des lézardes fendaient sous lui la glace. Partant de là, des lignes noires, hachées, s'étoilèrent. Une large crevasse s'ouvrit à quelques mètres de Manuel au moment où Piet poussait un cri, non de terreur mais empreint d'une résignation plaintive... criait une fois seulement tandis que l'Aleph roulait sur lui dans un brouillard subit, une pluie vaporeuse de lumière miroitante que Manuel prit pour de la glace et de la neige lancées en l'air par la chute de ce poids. Piet disparut et l'énorme masse s'installa dans la glace brisée, et le sol trembla. Manuel ne put dire si l'intense et trépidante vibration provenait du naufrage de l'Aleph ou d'un lointain tremblement de terre.

L'Aleph remua et Manuel regarda l'endroit où Piet avait disparu. L'homme qu'il avait si peu connu reposerait là maintenant, loin du croissant de l'Islam et de la croix de Rome et du marteau de Marx, dans un territoire à ciel ouvert et dépourvu de plan, au-delà de l'homme et de ses théories étouffantes, de ses filtres, par-delà les compartiments fermés de l'esprit civilisé.

Il revint lentement vers les cabanes toutes froissées. Derrière lui, l'Aleph glissa encore plus dans les crevasses béantes et grondantes. Il ne prêta aucune attention au roulement de tonnerre, au lent ensevelissement. Les Terriens travaillaient sur les unités médicales. Ils étaient rassemblés autour de chaque moniteur et fixaient des blocs d'alimentation temporaires. Aux yeux de Manuel, ils ressemblaient de nouveau à des prêtres, voués aux icônes sacrées de cette immortalité fournie par l'État. Il éprouva pour eux une antipathie amère, sans pouvoir en identifier la raison, et décida que ce devait être la fatigue.

Le plus proche le vit arriver. « Nous... avons... vu Piet. C'est horrible.

— Oui.

— La peur nous a empêchés de nous approcher, la peur...

— Je sais.

— Ne peut-on espérer qu'il soit coincé dans la glace, en dessous, et que...

— Non. N'y pensez plus.

— Bon. Je... il faut que je rende compte de la gravité de la situation.

— Sans blague.

— J'ai essayé d'appeler Sidon et Hiruko. Mais notre matériel ne fonctionne pas.

— À cette distance, on ne peut pas les atteindre par le comm de nos combinaisons. Il faudra utiliser celui du tracteur. »

Ils partirent à sa recherche. La glace bougeait et poussait et murmurait au loin, embrouillant ses points de repère. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Manuel ne se rende compte que la crevasse qu'il cherchait avait disparu.

« Elle s'est refermée, chuchota-t-il. Le tracteur doit être maintenant à une centaine de mètres de profondeur. »

Le Terrien regarda autour de lui la plaine glacée sans cesse en travail. Au centre de la vallée, l'écoulement des glaces était perceptible. Des blocs surgissaient et s'effondraient, portés par les terribles pressions sous-jacentes. Les cabanes étaient sur une section qui dérivait plus lentement.

« Combien de temps jusqu'à ce que notre zone se disloque ?

— Impossible à dire. Nous pouvons être en sécurité ici. Peut-être cet endroit est-il accroché à une base rocheuse et ne sera-t-il pas emporté ? »

Le Terrien s'anima, avec prudence. « Vous croyez ?

— Non. C'est fichtrement improbable. Regardez comme l'Aleph s'enfonce.

— Alors, que faut-il faire ? »

Manuel resta les mains sur les hanches, penché en avant, à tester ses muscles pour voir s'il n'en avait claqué aucun. Il ne répondit rien. Puis il s'assit sur la glace et s'étira. Cela faisait du bien. Il était fatigué, mais pas épuisé. D'un autre côté, seul un imbécile n'aurait pas pris un peu de repos lorsque c'était possible.

« On pourrait essayer de grimper dans les collines, mais là-haut, tout s'effondre aussi. C'est de là que vient une partie de cette glace.

— Que *pouvons-nous* faire ?

— Pas grand-chose. Attendre que Sidon s'aperçoive que nous ne les appelons pas. Je parie qu'ils ne chôment pas, eux non plus. Ils sont probablement trop occupés pour écouter des silences suspects.

— Si les moniteurs viennent à manquer d'énergie...

— Oui.

— Peut-être les satellites vont-ils s'apercevoir de notre situation fâcheuse. »

Manuel secoua la tête. Ces hommes étaient habitués aux positions de retrait bien protégées. Aux filets de protection.

Il se leva et se dirigea vers les décombres des cabanes. Les glaces qui s'entrechoquaient entretenaient un murmure continu dans la vallée.

« Qu'est-ce que vous faites ?

— Je cherche un bloc d'alimentation de réserve.

— Là, dans le numéro 5. Je vais vous montrer. »

Les autres silhouettes détachèrent les yeux de leurs tâches pour regarder Manuel. Il prit le bloc et le jeta sur son dos. Tout en faisant

cela, il se risqua à jeter un coup d'œil sur l'Aleph et fut saisi de découvrir que la glace l'avait déjà englouti. Là, les crevasses ne semblaient pas s'élargir. Tandis qu'il regardait, une partie du grand trou où l'œuvre de pierre avait sombré se scella d'un mouvement nerveux. Il réfléchit tristement, durant un instant, respira profondément, puis se détourna.

« C'est pour quoi faire, ce bloc ? demanda le Terrien.

— Vous, tenez bon ici. Ne partez que si la glace craque autour de vous. Moi, je vais à Sidon. »

Alors il se mit à courir. Il fit semblant de ne pas entendre les cris d'adieu et les souhaits de bonne chance lancés par quelques Terriens ; il était déjà rentré en lui-même et il se préparait. Les gros morceaux de glace brisée qui tournoyaient rendaient difficile la traversée de la plaine. C'était comme de courir dans les ondes démontées d'un torrent et, à chaque pas bondissant, il montait assez haut pour voir où il allait atterrir et redescendait en se déhanchant pour amortir sa chute, en cas que le roc craque sous lui et qu'il soit obligé de l'éviter.

Une fois, il se retourna pour jeter un coup d'œil en arrière. Les cabanes effondrées et les silhouettes isolées qui agitaient encore le bras n'étaient que des points sur l'étendue de blancheur chiffonnée. La zone qui les entourait semblait plus unie que le reste mais il savait qu'elle pouvait se disloquer à tout moment si la plaque se libérait d'un coup ou si le sous-sol était éraflé par des rochers qui passaient. Il secoua la tête pour chasser ces pensées et se tourna vers les collines.

Les pentes décapées par le glissement des glaciers étaient débarrassées du gravier branlant, ce qui rendait la marche plus facile. Il gravit rapidement les collines, ses hydrauliques sifflant bruyamment, et il atteignit une ligne de faite qui paraissait stable. De nouveaux contreforts de pierre noire pointaient au travers de l'ancienne glace. Avec le temps, le fer se teinterait de rouille et le ruissellement ferait tourner au pourpre les neiges avoisinantes. Le sombre ferro-nickel offrait une bonne prise au pied et Manuel modulait ses sauts afin de retomber dessus. Du nord arrivaient des nuages tourbillonnants, formés par l'évaporation de la nouvelle fonte. Ils s'assombrissaient en s'élevant, et piquaient sur la ligne de faite si bien que ses bonds les plus élevés le plongèrent dans leur humidité écœurante. Des gouttelettes constellèrent sa visière et une fois, désorienté, il faillit dégringoler. Des éclairs orange balayaient les montagnes à l'ouest : encore des volcans, des feux qui couvaient, perçant l'obscurité.

Au sommet d'une colline escarpée, il capta le *bip bip bip* du houeup de Sidon. La station était invisible à l'horizon mais le signal lui fournit sa position. Il était encore trop loin pour les atteindre par le comm de sa combinaison. Une douleur sourde s'était installée dans ses jambes et ses bonds étaient plus courts. Il se brancha sur le bloc de secours. Les vallées, plus bas, étaient engorgées d'une glace qui se mouvait en grondant. De nouvelles ravines et de nouveaux arroyos rongeaient les collines. Le son du *bip bip bip* était le seul signe tangible

de la présence de l'homme dans ces étendues désertes gargouillantes... un *bip bip bip* patient et artificiel et malingre à côté des énormes forces à l'œuvre à l'entour. Il se remémora les retours au camp avec son père, chaque année, et comment il avait accepté le paysage, bénin par-delà les hublots, pétrifié par lui mais sachant que les hommes gouvernaient là aussi, qu'ils le traversaient en ne courant qu'un danger accidentel. Il avait appris cela de son père, sans qu'il le lui dise. Le colonel avait hérité d'une attitude, d'une position, qui criait, à chacun de ses gestes : *nous mettrons notre empreinte sur cette terre et elle y restera*. Les dômes toujours plus nombreux, les animaux gainés de machines, les tracteurs, les mutants qui parcouraient les déserts glacés en mâchant et en digérant, exécutant inconsciemment le travail de l'homme... tous avaient été les agents du rouleau impitoyable de l'humanité, du talon de la botte, qui mettaient fin aux mystères.

Tandis que Manuel descendait graduellement une terrasse rompue, formée de rochers gris culbutés en désordre, il sentit la douleur de ses jambes s'étendre à tout son corps et il commença à haleter fortement, et il se dit que n'importe comment, il aurait été obligé de quitter Sidon, plusieurs années auparavant, même sans l'amère colère qu'il avait ressentie. Car, au camp, en ce matin obscur de la mort du vieux Matt, il avait rejoint à jamais l'autre bord... les étendues désertes, l'ouverture en plein ciel, le pays sauvage des temps anciens disparus. Peut-être le colonel avait-il compris cela, aussi. Quelque chose avait attiré cet homme, l'avait poussé à organiser les éliminations et à falsifier les livres de comptes qui les faisaient paraître profitables. Quelque chose l'avait appelé à sortir dans l'immensité, un désir inexprimé. Mais à la fin, lorsqu'il avait vu ce que cela signifiait, où cela menait, que la mort et la perte en étaient une part inséparable et indéniable – le visage du vieux Matt flotta devant les yeux de Manuel, la voix sèche résonna à ses oreilles – alors le colonel l'avait repoussé. Manuel éprouvait maintenant une fraction de ce que son père avait ressenti, ce moment intolérablement long, hors de la cabane, où il avait contemplé le corps raidi. Les mots du colonel étaient encore en suspens dans l'espace qui les séparait : *Tu assassines tout ce qui est vieux...* car son père n'avait jamais eu l'intention de tuer l'Aleph, il désirait seulement lui donner la chasse, se laisser tirer par lui hors des enclaves confortables d'une vie protégée, hors de l'humanité. Et dans la mort de cette chose le colonel avait vu comme une anticipation de sa propre fin...

Il atterrit parmi une bande de mange-rocs recroquevillés. Ils poussèrent des cris aigus et s'enfuirent, leurs corps asymétriques titubant, leurs pattes aux nombreuses jointures animées *clac clac clac* d'une énergie frénétique. Peut-être eux aussi seraient-ils effacés par les glaces en mouvement et les rivières changées en torrents. Mais ils

reviendraient, inévitablement. *Clac clac clac. Bip bip bip.* Une fois introduite dans ce monde, la vie n'en partirait plus jamais... il n'y avait pas de fin à la rage brûlante et vorace que mettait la longue chaîne de molécules à s'unir, à s'apparier et à se reproduire encore et encore et encore.

Courant maintenant comme un automate, haletant, trempé de sueur, Manuel regardait la terre se dissoudre en plans mouvants de lumière. Il secoua la tête. Le monde s'agitait nerveusement tandis que la glace se rompait et claquait, avec pour seul point fixe et sûr les lointains rochers escarpés. Il lutta pour franchir les cañons lavés à grande eau. Des créatures, paniquées, franchissaient les collines à toute allure. Ivre de fatigue accumulée, Manuel voyait les formes fuyantes comme s'il eût été à une grande hauteur. La vie croissait et se multipliait ici comme une maladie se propage et mange et tue en mangeant. *Il devrait y avoir quelque chose d'autre,* pensa-t-il. Une sorte d'être qui apparaîtrait peut-être dans l'univers, qui n'aurait pas le désir de manger toute chose ou de commander à tous ou de remplir toute niche et tout site de sa propre précieuse personne. Ce serait une chose étrangère, avec assez de biologie brute en elle pour posséder l'instinct, vite dardé, de survivre. Mais cela pourrait aussi comprendre quelque chose de la machine, ce sens passif et résigné du devoir, de l'attente, et de la pensée qui irait au-delà de la faim insatiable ou de la peur de mourir. Pour une telle chose, l'univers ne serait pas un champ de bataille ou un théâtre, où se jouaient des drames éternels et où il valait mieux faire partie de l'assistance. Peut-être l'évolution, qui au commencement avait été une force aveugle faisant pression contre tout, pourrait-elle trouver un chemin vers cet état de marche traînante et singulièrement durable.

Manuel trébucha, reprit son équilibre et poursuivit sa course. Il se sentait maintenant lui-même dans cet état de détachement. Le *bip bip bip* l'entraînait. Son appel régulier se répercutait dans son casque, et pour diminuer la douleur qui s'infiltrait dans ses jambes, il pensa à la fois d'avant, lorsqu'il avait lutté, serrant le vieux Matt sur son cœur, et que le radiophare l'avait appelé, chacune de ses pulsations, longue, sonore, rassurante, surmontant le ruissellement de l'épais silence, se relançant à la volée et faisant écho, attendant jusqu'à ce que la prochaine la rejoigne, chaque son s'empilant sur le dernier, martelant, prêtant forme à la présence humaine face au vide absolu. Cependant, il ne trouvait plus de réconfort dans le bourdonnement stupide des *bip bip bip*. C'était juste un vagissement idiot, aussi irritant que les théories faciles et la sagesse de pacotille d'Hiruko, aussi vain que l'accord doucereux des Terriens. Piet et les autres... ils n'étaient pas faits pour cette lisière brutale, par-delà leurs certitudes sociales, où l'on confrontait la vraie chance, le risque et la mort éternelle, où l'on

se mesurait à l'infini qu'eux-mêmes vénéraient mais ne comprenaient pas.

Un geyser jaillit devant lui, vomissant de la vapeur et des morceaux de roche. Il le contourna par des collines affaissées et des montagnes en ruine. Il haletait, humant la puanteur de ses essieux brûlants. C'était difficile de tomber, sur Ganymède, mais lorsqu'une plaque tourna sous ses pas, il le fit, en se tordant, et il resta assommé par l'impact. *Bip bip bip* l'appelaient-ils et il se souvint du plaignant *ding dingding* que l'Aigle avait tapé sur ses barreaux, avance passagère à laquelle il n'avait pas eu le bon sens ou le jugement de répondre comme il fallait, perdant ainsi une chance dont il se souviendrait toujours...

Il grimpait en titubant et en liquidant ses souvenirs. *Non*. Le passé était mort. Il regarda autour de lui afin de se repérer.

Une imposante chaîne de montagnes avait été aplatie, écrasée en une plaine fracassée. De sa marge, il regarda au travers d'un rideau mouvant de brouillard et de poussière.

Là-bas... Sidon.

Des lézardes entaillaient les coquilles d'œuf des dômes. Des rapides impétueux quadrillaient les terrasses. Les champs de céréales, d'une pâleur grise, avaient gelé. Une colonne de fumée huileuse montait d'une usine de réduction.

Il les appela pendant cinq minutes avant qu'ils ne répondent. Le comm de sa combinaison montait et s'affaiblissait, dans un bruissement de parasites, sur fond de beuglements d'animaux, de gémissements, d'appels au secours étouffés, de lugubres s.o.s. Les enclaves de vie humide et florissante projetaient leurs chœurs par les étendues glacées et fragiles. Une voix étranglée répondit à Manuel, du central de Sidon, et prit les coordonnées du site, la description de ce dont ils avaient besoin et promit de relayer l'appel pour Hiruko. Dans le chaos qui régnait, personne ne savait quand les drones(7) pourraient atteindre le site et parachuter des provisions, encore moins effectuer un atterrissage sur le sol éclaté.

« Venez vite, dit la voix ; Nous avons besoin d'aide. Vous êtes à vingt clics. La plus grande partie du chemin est encore stable. »

Manuel se souvint des dômes ventrus sous lesquels il avait joué étant enfant... Les plantes grasses et feuillues que l'on pouvait arracher et replier, mettant à nu les épines coriaces qui se détachaient facilement, abandonnant une lamelle souple et nourrissante que l'on mangeait enfin et qui laissait dans la bouche un goût corsé et sucré. Et le fruit mûr baigné d'ultraviolets et de bouffées de vapeur fertilisante, à croissance accélérée, fait pour être consommé à Sidon, recherché par Hiruko mais jamais expédié. Et la forte odeur de musc de la chair marbrée de graisse poussant dans les cuves. Et l'arôme envahissant des

grains nouveaux...

Il pensait à Sidon. À une humanité moite et enveloppante.

« Non. Non.

— Quoi ? Écoutez, je vous ai dit que...

— Ils ont besoin de moi sur le site. Ils sont totalement incapables de s'en tirer tout seuls.

— Votre peuple, c'est nous ! Allez-vous faire...»

Il tourna le dos à Sidon. La voix étranglée l'appela mais il continua d'avancer... Sur ce territoire qui se déplaçait selon son propre flux, rejetant d'un immense haussement d'épaules la main de l'homme.

La fin approchait et il fallait qu'il soit sur le site. Un vide assourdissant se formait en lui. Bien des mains qui l'avaient guidé étaient maintenant à jamais immobiles. Il était épuisé au-delà du point où il aurait pu mesurer sa fatigue, cependant il continuait à avancer, passant les ruisseaux à gué, piétinant à pas lourds sous les chutes d'eau qui se brisaient, au-dessus de lui, en arcs-en-ciel, escaladant les arroyos en s'aidant des pieds et des mains et dégringolant les cônes de déjection formés de gravier et de sol fraîchement retourné, remarquant à peine parmi les ruées et les rugissements les corps écrasés des chenillards et des mange-roc disséminés partout.

Ce n'était plus les hommes mais la terre qui faisait maintenant la loi. Une de ses ondulations désinvoltes avait précipité son père dans le faisceau d'un laser et ce faisant, marqué la première étape du retour de Manuel à cet endroit. Était-il possible que, l'Aleph ayant cessé depuis plusieurs années de creuser à travers la croûte de glace, plus rien n'ait pu soulager les tensions accumulées ? Son meurtre avait-il déclenché tout cela ?

Manuel se secoua. C'était dingue. Dingue.

Ici, à l'extérieur, pour forger une explication, il ne fallait plus conjecturer puis expérimenter, comme l'aurait fait un savant, mais écouter, attendre, être le témoin de la lente et sûre oscillation des mondes, des rythmes de la gravitation et de la glace, du réchauffement et de l'humidité puis de la glace à nouveau, de l'air raréfié et impétueux et de la faible lumière d'or brûlé du soleil, des masses émoussées et des froides équations, du mouvement harmonieux et posé, d'une ancienne et nécessaire lassitude que Piet avait commencé à ressentir. Les Terriens qui entouraient celui-ci étaient obsédés de la mort lorsqu'ils se congelaient eux-mêmes et récoltaient la seule récompense que la Terre séculaire leur garantissait, la seule promesse que la société avait tenue contre la tombe, mais en venant ici, en voyant les choses tourner et miroiter à l'intérieur de l'Aleph, peut-être Piet avait-il pressenti une autre sorte de promesse, et sans y penser clairement, lui avait-il permis de le mener vers sa fin... il était retourné dans l'Aleph pour aller chercher des appareils, avait-il dit,

alors que quelque chose en lui était, en réalité, retourné vers l'accomplissement pressenti, et il avait ainsi décidé de se poster là, fervent espoir qui pour Manuel ressemblait à un aveuglement, à un désir de transfert, car lui ne voulait pas de refuge qui le protégerait de ce monde de froid éternel, ni d'aucun autre monde... il avait encore des plans et des idées et, amarré dans la terre, il suivrait sa dure destinée, implacable et irréductible.

Il s'écroula en glissant sur du gravier et se tordit un genou qui se mit à enfler, et chaque kilomètre devint un tourment. Lorsqu'il arriva en vue du site, il se traînait à pas vacillants et inégaux.

Il s'arrêta à plusieurs kilomètres de là et appela par radio.

« Vous avez l'air d'être O.K. Est-ce que la glace se déplace ?

— Non. Pas encore. Les cadavres sont en sécurité. Je...

— Bien. Il vaut mieux ne pas bouger.

— Nous avons peur que vous ne reveniez pas. Je voudrais vous remercier de...

— Ouais. Écoutez, je vais faire une reconnaissance dans la vallée. Voir où ça dérive. »

Ils étaient en sécurité pour un moment. Mais les glaces flottantes allaient bientôt se télescoper.

Il ne voulait pas revenir tout de suite au camp, il n'avait pas envie de parler. Il était fatigué à mourir mais il se sentait mieux ici. Il marcha, en boitant, essayant de s'éclaircir les idées.

Il ne sentit pas tout de suite la pression silencieuse qui s'exerçait sous ses pieds. Il s'arrêta, sachant que quelque chose tournait mal.

Les grandes plaques de glace se soulevèrent sous ses bottes, en craquant. La roche ployait. Toute la chaîne de montagnes s'inclina.

Il n'y avait nulle part où s'enfuir. La colline se gonfla encore plus.

Sa propre odeur musquée et aigre, une odeur de vaincu, envahit sa combinaison. Il tomba à genoux.

Puis tout cessa. Un brusque silence tomba sur le territoire sauvage et sans borne qui s'étendait silencieusement dans toutes les directions... Ganyèmède, tel qu'il avait été dans les temps informes, plissé, frais, sans incrustations humaines, stérile et sans vie, un théâtre attendant que se déroule la lutte continuelle entre l'étendue assoupie et inerte et les chaînes de la vie mâchonnant interminablement... et pour témoin une chose qui savait tout, qui contenait tout, qui avait peut-être tout fait, mais qui continuait à fonctionner en silence parmi tout ce fracas et cette clameur, immergée dans sa création, s'arrêtant peut-être mais n'abandonnant jamais, laissant un sillage de naufrages qui étaient une tragédie pour les hommes, mais pour lui un simple drame transitoire : une immense forme fantomatique que rien ne pouvait faire dévier...

La glace tumescente se souleva de nouveau.

Il était sur ses pieds lorsqu'il comprit et regarda les crevasses s'ouvrir largement au centre du renflement. Il respirait vite, la bouche ouverte, un poids glissa de ses épaules et ses yeux voilés devinrent plus brillants. Les crevasses partaient en zigzag du monticule torturé qui se soulevait lentement. La glace s'écailla avec fracas.

Manuel sourit.

Fais le guet pour moi.

Cette fois, il avait une forme différente.

Et comme le premier des immenses blocs d'albâtre se libérait de la terre contraignante, projetant en l'air une volée de pierres, il sut qu'il pourrait emporter cela, l'emporter avec lui pendant les longues décennies de reconstruction et de souffrances qui allaient suivre, pendant les pesantes années de labeur sur ce territoire hors de portée de la main toujours avide de l'homme ; cette pensée lui reviendrait chaque jour tandis qu'il travaillerait à sa propre destinée en rien diminuée, ou pendant les douces nuits qu'il passerait couché à côté de Belinda, et pendant les moments ténébreux où il n'aurait pour seul soutien que sa mémoire... il porterait avec lui la certitude que l'Aleph était là, éternellement, quelque part dans l'immensité, et il s'en souviendrait.

Gregory Benford

11 avril 1982

-
- 1 Du nom de B. F. Skinner, un psychologue américain qui a inventé une enceinte dans laquelle de petits animaux sont, par des récompenses et des punitions, conditionnés à accomplir certaines tâches, en réponse à des stimuli spécifiques. (N.d.T.)
- 2 Allusion aux paroles que Neil Armstrong prononça en mettant pour la première fois le pied sur la Lune, le 20 juillet 1969, « Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité ». (N.d.T.)
- 3 ... faces d'ivrognes. (N.d.T.)
- 4 En français dans le texte. (N.d.T.)
- 5 Si le signe n'apparaît pas (Il peut y avoir des problèmes avec certaines liseuses), sachez qu'il s'agit du signe , Aleph en hébreu.
- 6 Si le signe n'apparaît pas (Il peut y avoir des problèmes avec certaines liseuses), sachez qu'il s'agit du signe , Aleph en hébreu.
- 7 Avions téléguidés. (N.d.T.)